

57e année, No 28 — Montréal, 1er décembre 1945

L

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

PER
S-400
EX. 2



Lucille Ball

Construits pour la beauté l'utilité et la protection



DEPUIS 32 ans, les dessinateurs et les artisans Honderich consacrent leur temps et leur adresse à la fabrication des fameux coffres de cèdre Red Seal — reconnus pour leurs dessins remarquables, leur main-d'œuvre experte et leur haute qualité.

Un coffre de cèdre Honderich Red Seal porte la marque évidente d'un meuble de belle qualité. Vous pouvez en acheter un en toute confiance sachant que vous recevrez une pleine mesure de beauté durable et de service.

Beauté... utilité... protection — trois des nombreuses raisons pour lesquelles les coffres de cèdre Red Seal Honderich sont appréciés dans des milliers de foyers. Il semble qu'ils deviennent plus précieux, plus adaptables et plus indispensables avec le temps.

Etant donné le manque de matériaux et la demande toujours croissante de ces coffres, l'approvisionnement est restreint. Mais ce n'est qu'une situation temporaire. Informez-vous quand même chez votre marchand de meubles — il vous avertira dès que les approvisionnements seront de nouveau disponibles et que vous pourrez encore une fois choisir à même une grande variété de modèles.

Coffres de cèdre RED SEAL



THE
HONDERICH FURNITURE COMPANY
LIMITED • MILVERTON • ONTARIO



Les Amis de l'Art dont le but, comme on sait, est d'occuper les loisirs de la jeunesse étudiante en poursuivant son œuvre de diffusion artistique et littéraire, viennent de lancer une campagne de souscription qui doit prendre fin le premier décembre. Tous ceux de nos lecteurs et lectrices qui ont à cœur la vulgarisation de la musique et de la littérature ont donc en ce moment une excellente occasion de collaborer directement à cet intéressant mouvement. Ci-dessus, quelques-uns de ceux qui participent activement à cette belle œuvre. Ce sont, de gauche à droite (première rangée): Mme Hector Perrier (fondatrice), Mme Jean Dansereau, M. Alfred Larose, M. Jean Dansereau, Mlle Marielle Larose. Debout: Mlle Marcelle Rivet, Mme Guy Beaudet, Mme Charles Monast, M. Hector Perrier, Mlle Cécile Préfontaine, Mme Maurice Rinfret, Mme Romain Pagé, M. Romain Pagé, M. Lebauf, Mme Lebauf, Mlle Margorie Dayle et M. Maurice Rinfret.
Photo Le Samedi—Conrad Poirier

LES AMIS DE L'ART

C'EST AU DÉBUT DE SEPTEMBRE 1942, pour répondre à l'aspiration de toute une jeunesse avide de connaître, de s'instruire et de s'initier au beau, que les locaux de travail de l'Association des Amis de l'Art ouvrirent officiellement.

Une très heureuse expérience, l'exposition des grands maîtres de la peinture ayant prouvé quelque temps auparavant que chez les groupements d'écoliers il existait un grand désir de participer aux mouvements artistiques, il devint évident qu'un immense progrès dans la culture des nôtres pouvait être obtenu pour peu qu'on tire avantage de ces bonnes dispositions chez l'adolescence.

Il s'agissait d'une œuvre à grande portée nationale, il s'agissait de fournir à la prochaine décennie une population qui intensifierait son éclat, il s'agissait d'une des plus belles entreprises culturelles à laquelle on s'est encore donné, mais qui ne devait payer ceux qui s'y dévouèrent, que du contentement d'avoir réussi.

Au début, le personnel des bureaux de l'association ne se composait que d'une secrétaire et de quelques aides bénévoles qui accordaient leur concours à la directrice et fondatrice de l'œuvre, Madame Hector Perrier. Il compte aujourd'hui 12 employées et bénévoles régulières.

Lors de sa première année d'existence, 4,800 enfants et jeunes gens de 5 à 20 ans s'affilièrent à l'Association qui compte aujourd'hui 12,000 abonnés recrutés dans 300 maisons d'éducation. Lorsqu'on sait entre autre que, dans le cours de la dernière saison, l'Association des Amis de l'Art facilita aux jeunes, 13,356 assistances aux Concerts Symphoniques, lorsqu'on sait qu'elle organisa des initiations à la musique fréquentées par un jeune auditoire de 13,119 personnes, on comprend l'envergure du mouvement et sa portée éducationnelle.

Une preuve comme celle-là mérite l'appui du public, une œuvre comme celle-là mérite de survivre et c'est d'un geste généreux que nous approuverons son existence et sa raison d'être lors de la campagne de souscription qui aura lieu du 15 novembre au 1er décembre prochain.

NOTRE COUVERTURE

Jolie, séduisante, élégante, un tantinet sophistiquée, Lucille Ball, vedette des studios M.-G.-M., demeure toujours délicieusement américaine. Arbitre de la mode et du bon goût, Miss Ball suggère ici tout le charme d'une nouvelle coiffure. Les dames pourront en prendre leur profit, Quant aux messieurs, ils auront toujours le loisir d'admirer.

EDITORIAL

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITÉE

Membres de l'A. B. C., et de
l'Association des Éditeurs de
Magazines du Canada

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

975-985, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Tél: PLateau 9638 *

Président: FRED POIRIER
Vice-prés.: GEO. POIRIER
Directeur: JEAN CHAUVIN

Rédacteur en chef:
GERALD DANIS

Chef de publicité:
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique:
HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif:
OSCAR MAJOR

Chef du tirage:
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:

WILFRID DAOUST

20, Onzième Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, Saint-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham, Saint-
Jérôme, Joliette et les environs.)

ADELARD PARE

6, rue du Pont, Québec
(Québec et Lévis)

PAUL LARIVIERE

1710, rue St-Philippe,
Trois-Rivières
(Trois-Rivières et
Cap-de-la-Madeleine)

Entered at the Post Office of
St. Albans, Vt., as second class
matter under Act of March 1879

ABONNEMENT

CANADA

Un an \$3.50
Six mois 2.00

ETATS-UNIS

Un an \$5.00
Six mois 2.50

AU NUMERO:

10 cents

HEURES DE BUREAU:

9 h. a.m. à 5 h. p.m.
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de loca-
lité sont priés de nous don-
ner un avis de huit jours,
l'emballage de nos sacs
de malle commençant cinq
jours avant leur expédition.

LA CHASSE AU VACARME

MONTREAL est une grande ville cosmopolite située à la tête des Amériques et orientée vers l'Europe. Grâce aux communications aériennes qui, d'ici quelques années, prendront une importance de premier plan, notre ville occupe une position capitale par rapport à l'Europe d'une part, au Canada et aux Etats-Unis d'autre part. Nous, Montréalais, nous avons raison d'être fiers de notre ville et de croire que son essor, si remarquable depuis un siècle, doit se poursuivre.

Montréal apparaît la ville incomparable du Québec et du Canada tout entier. Elle n'a pas dans notre pays de rivale sérieuse: sa situation géographique, le chiffre actuel de sa population, la diversité même des éléments qui constituent cette population, l'importance de ses industries, de son commerce et de sa finance, la vérité de ses centres culturels et artistiques en font le nœud vital du pays, le noyau par excellence d'attraction et de polarisation. Si jamais une nationalité canadienne doit sortir de la fusion des deux grandes nationalités du pays et des apports étrangers qui s'y ajoutent, c'est à Montréal que l'éclosion et la croissance de cette nationalité nouvelle ont le plus de chances de se produire.

Mais toute gloire a sa rançon! Une métropole, en raison même de sa population nombreuse et mêlée, et, des diverses classes sociales qu'elle comporte, offre des inconvénients. Ainsi, dans son ensemble, elle affichera rarement la propreté d'une petite ville; elle comporte des rues, des quartiers qui, hélas! se distingueront par leur propreté douteuse. Cela est si vrai que, chaque année, notre ville consacre officiellement une semaine entière à ce qu'on nomme « la semaine du grand nettoyage ». Durant cette semaine-là, plusieurs parties de la ville refont au complet leur toilette: c'est la fête de la peinture, du vernis, de l'eau, du savon; balais et brosses de toute sorte entrent en jeu et font leur office. L'aspect des quartiers les plus démunis et des rues les plus mornes se transforme, prend un air de fraîcheur, de salubrité, de réjouissance: la ville, heureuse, sourit. Pendant cette semaine, on remarque chez tous les citoyens, même chez les enfants, un touchant souci de contribuer à la propreté des rues, de ne pas jeter inconsidérément, ci et là, leurs objets de rebut.

Si la propreté d'une ville charme le regard, son silence est le plus suave des musiques pour l'ouïe. C'est une musique qui est faite de l'absence des bruits discordants. Certes, il ne saurait être question de bannir tous les bruits de Montréal. Une métropole parfaitement silencieuse est inconcevable. D'ailleurs, s'il s'en trouvait une, elle ressemblerait à une nécropole et elle présenterait un spectacle sinistre de ville morte. Mais entre le silence inhumain et le vacarme assourdissant existe un juste milieu. Notre ville, à certaines heures et surtout dans certaines régions, est surpeuplée de bruits inutiles. J'insiste sur ce dernier mot. Il suffirait d'un peu de bonne volonté et d'attention de la part des citoyens pour supprimer la plupart de ces bruits, pour diminuer considérablement le vacarme urbain. Que d'automobilistes, par exemple, cornent inutilement, par habitude, par nervosité, sans y penser. S'il y a un embarras de circulation dans une rue, aussitôt la file des automobiles bloquées fait entendre une cacophonie de hurlements étourdissants. Toutes les cornes se font une rageuse concurrence. En général, l'effet de tant de bruit est positivement nul, la circulation ne se rétablit pas plus vite. De même les tramways ajoutent à leurs grincements un furieux bruit de cloche. On a bien souvent l'impression que ces cloches sonnent pour le simple plaisir d'ajouter au tintamarre. Puis, il y a les sifflets d'usines et de manufactures qui parcourent toute la gamme des sons, les sirènes des navires et des trains: cris stridents, hurlements déchirants, appels clairs ou graves qui troublent la paix des jours et des nuits. Une sage

législation urbaine ne pourrait-elle pas imposer quelque discrétion aux bateaux qui entrent ou sortent de notre port, aux trains qui circulent à la périphérie de la ville, aux usines, aux manufactures qui, quatre fois par jour, annoncent l'heure de la rentrée et de la sortie à leur personnel? Faut-il tant de bruit pour que les travailleurs se rendent à l'ouvrage et le quittent? Mettons que les sirènes des pompiers, des voitures d'ambulance ou de radio-police soient nécessaires. Puis, il y a les clochers de nos églises: sons puissants, notes grêles ou profondes. Comme dit le poète:

Quand mugira le bonze en nos clochers ouverts...

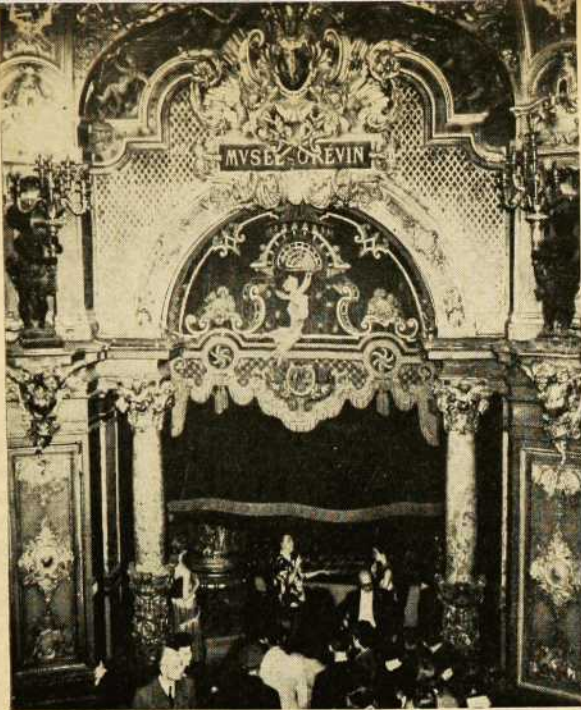
Le bronze carillonne beaucoup au-dessus de Montréal. Il s'agit à coup sûr d'un concert émouvant et plein d'une touchante signification: les cloches célèbrent par leur grande voix les solennités religieuses, marquent les phases essentielles de la vie du chrétien: son entrée dans le sein de l'Eglise, son mariage, son départ pour un monde meilleur. Il serait désolant que le bronze de nos clochers se renfermât dans le mutisme. Personne ne le souhaite. Mais peut-être pourrait-on restreindre un peu le nombre et l'éclat des carillonnements? La gloire de l'Eglise et la foi des fidèles n'en souffriraient pas et le bruit général qui sévit sur la métropole en serait sensiblement diminué.

Dans les quartiers populaires, l'été surtout, les fenêtres sont larges ouvertes. Presque chaque logis a son appareil de radio. Bon nombre de ceux-ci jouent à pleine capacité. Une musique plus ou moins harmonieuse bondit par toutes les issues des maisons et les rues étroites, prises entre les hautes façades, se changent en des torrents de bruits vaguement musicaux. La cloche des marchands de glace s'y mêle et toutes les clameurs de la voix humaine, grave ou perçante, augmentent le tapage. Deux ou trois marchands ambulants de fruits et de légumes hurlent les qualités de leur marchandise, des bandes d'enfants s'égoïssent pour le plaisir et tapent sur des casseroles. Le soir, pour couronner la paix de la journée, des fanfares paroissiales s'exercent, défilent, donnent avec entrain du tambour et des cuivres. Il y a des moments de la journée où l'on ne s'entend littéralement pas dans nos rues et dans nos maisons. On dirait une épidémie de bruits variés à l'infini: vacarme éclatant de la rue, sons assourdis qui accourent de tous les horizons et forment contre-basse. Souvent les appareils de radio ne se taisent que tard dans la veillée; dans telle famille, on donne une soirée: chansons, piano, accordéon, autres instruments, pieds qui martèlent en cadence le plancher. Il fait chaud dans le salon, on ouvre les fenêtres...

Le citoyen finit par s'habituer aux bruits de la ville, par « ne plus les entendre », comme on dit. Il faut qu'il fasse un séjour à la campagne pour se rendre compte de ce que sont la paix et le silence. Il est saisi par le contraste, au point d'en souffrir, parfois. Le vacarme de la ville ne l'incommode pas, il y est fait; l'excès des sons et des bruits lui est devenu si familier que son tympan n'en est plus affecté.

Cependant, il y a les personnes innombrables qui ont besoin de paix, de silence et de calme. Songe-t-on aux tout petits dont le sommeil est si léger et si précieux pour eux? Le bruit les éveille et les mères s'épuisent à les rendormir. Pense-t-on à tous les malades qui dorment peu et dont les bruits inutiles aggravent l'état souffrant? Se représente-t-on tous ceux, toutes celles qui sont accablés par un dur labeur et qu'un silence relatif reposerait tellement? Des affiches demandent le silence dans les zones d'hôpital. Mais il n'y a pas que dans les hôpitaux qu'on a vraiment besoin d'une atmosphère relativement silencieuse. Pourquoi ne ferait-on pas la chasse à tous les bruits inutiles qui troublent la ville. La bonne volonté et l'attention de chacun obtiendraient des résultats étonnants.

Rex DESMARCHAIS.



Le grand Hall du Musée Grévin qui, depuis la libération, a repris son activité d'autrefois. Chaque jour, de mille à quinze cents visiteurs, soldats alliés, Parisiens ou provinciaux y passent et repassent. Beaucoup de nos soldats, pour leur part, y font une visite émerveillée au cours d'une permission. On sait que le Musée Grévin est célèbre dans le monde entier.



Dans les galeries de la Révolution française, des soldats américains contemplant le garde de la prison du Temple, chargé de surveiller la Reine Marie Antoinette. Cette superbe reconstitution d'une époque troublée, au lendemain d'une si grande catastrophe, nous rappelle une fois de plus la véracité de l'aphorisme : " Les peuples heureux n'ont pas d'histoire ".



Un soldat anglais semble causer avec le Maréchal Montgomery que l'on croirait rendu sur les lieux pour visiter lui aussi le Musée Grévin, mais c'est là une illusion puisqu'ici le personnage, étant de cire, n'a de réel que les vêtements. Du reste, l'air étonné du militaire à ses côtés semble confirmer cette illusion.

UNE VISITE AU MUSÉE GRÉVIN

CONFORTABLEMENT ASSIS dans des fauteuils de peluche rouge et tout souriants, les "Trois Grands" accueillent les visiteurs. Contrairement à son habitude, Churchill ne fume pas le cigare, le Président Truman serre une enveloppe blanche dans ses doigts et le maréchal Staline porte son uniforme sans dorures ni décorations. Ces trois hommes d'Etat sont là, réunis depuis quatre semaines, en toute simplicité...

Les souverains anglais sont arrivés au lendemain de la Libération : la Reine en manteau de cour bleu pâle, le Roi en uniforme d'Amiral de la Flotte. En même temps que le Général de Gaulle.

Quant au maréchal Montgomery, au risque de démentir ses propres paroles : "Je n'étais pas venu à Paris depuis dix ans", il est permis de divulguer maintenant que sa silhouette légendaire, — le béret enfoncé sur les yeux, le chandail brun-

rouge au col roulé, les mains dans les poches — a été aperçue par certains Parisiens quinze jours avant sa venue officielle.

Mais les soldats américains vous diront qu'après tout les Parisiens n'assistent qu'à des événements très normaux, en comparaison de la prodigieuse aventure qui est arrivée à certains d'entre eux : ils ont vu face à face le fameux général La Fayette.

Oui, le Lafayette qui mit l'épée de la France au service de l'émancipation américaine !

Mais tout ceci se passe au Musée Grévin, l'équivalent de la célèbre Galerie de Madame Tussaud, à Londres.

Fondé en 1882 par M. Grévin, ce Musée de figures de cire a remplacé un grand café du Boulevard Montmartre. Au rez-de-chaussée, une salle est consacrée à l'actualité. Les grandes figures du jour s'y succèdent.

L'autre salle est dédiée au théâtre : Grock, Moreno, Jovet.

Le sous-sol renferme de nombreux tableaux de la Révolution, comme la famille royale en Prison ou le Tribunal révolutionnaire, et de l'Histoire de France. Certains, comme l'Entrevue du Camp du Drap d'Or, Richelieu recevant ses ministres, sont protégés par d'immenses vitres. Une série de tableaux est consacrée à la vie de Jésus, une autre à celle de Jeanne d'Arc.

Les figures de cire sont toutes fabriquées au Musée même, suivant des procédés spéciaux qui empêchent la cire de subir l'action de l'humidité et du froid. Les têtes des gloires défuntes sont fondues et remodelées : ainsi le Musée [Lire la suite page 32]



Ci-contre, les "Trois Grands" que l'on croirait réunis à la conférence de Potsdam. On remarquera que Churchill, ici, ne fume pas le traditionnel cigare, sans doute pour n'être pas en reste avec Staline qui semble avoir oublié sa non moins traditionnelle pipe pour le moment. Truman, à gauche, pour la contenance, tient une enveloppe blanche dans ses doigts. Mais la conférence est muette pour la très bonne raison que nous ne sommes pas à Potsdam, mais au Musée Grévin, à Paris. Cela aussi, sans doute, explique l'absence des interprètes !

AMY JOHNSON

Une Héroïne de l'Air

ON COMPREND AISÉMENT qu'au cours d'une guerre où des centaines de milliers, voire même des millions de vies humaines sont sacrifiées, certains noms de valeurs ne soient pas toujours soulignés comme il conviendrait. C'est, malheureusement, ce qui est arrivé dans le cas d'Amy Johnson, femme modeste et héroïque s'il en fût, femme de courage et d'esprit de détermination. Beaucoup de jeunes peuvent ignorer ce grand personnage que fut cette aviatrice, la plus grande peut-être dont fasse mention le palmarès féminin du monde de l'air, c'est pourquoi, tout en lui rendant un hommage bien mérité, nous voulons raconter, en peu de mots, l'exploit qui la rendit célèbre avant la guerre.

Un peu avant 1930, Amy Johnson était une jeune inconnue, une jeune Anglaise timide qui décida un jour, sans aucune raison préméditée, de faire de l'aviation. Qu'on se reporte à quinze ans en arrière et l'on comprendra mieux la portée d'une telle décision. Ainsi, déclarait-elle alors, ce fut au cours d'une randonnée en omnibus dans le voisinage d'un aéroport aux environs de Londres qu'elle découvrit sa vocation. Du rêve, elle voulut passer immédiatement à la réalité en se rendant sans plus tarder pour s'y inscrire au titre d'élève aviatrice, mais un accès soudain de timidité lui fit faire demi-tour et remettre son projet à l'année suivante. Peu importe, l'étincelle était allumée et l'incendie du projet se propagea tant et si bien qu'elle fut admise, et brillamment encore, à suivre des cours de pilote et de mécano.

Les difficultés furent nombreuses, mais il faut rappeler qu'Amy était aussi volontaire que timide, ce qui n'est pas peu dire. D'abord, il y eut la désapprobation des parents. Ensuite, l'éternelle question: l'argent qu'elle continua de gagner modestement comme sténo-dactylo. Enfin, l'hostilité sourde des confrères-mécanos qui ne fut point négligeable. Malgré tout cela, Miss Johnson n'en continua pas moins de faire un succès de son affaire, si bien qu'un jour elle reçut ses brevets de pilote-mécanicienne.

On était alors à l'époque des traversées épiques de l'Atlantique. Amy eut l'idée contraire de faire une envolée record dans le sens opposé, soit Londres-Australie. Le projet, vraiment, parut téméraire. Là encore, nombre de difficultés apparemment insurmontables, mais toujours la même volonté. Lord Wakefield, homme clairvoyant, approuva non seulement ce projet mais voulut bien y aller de ses deniers, ce qui entraîna le consentement et l'admiration même du papa Johnson.

Quand, enfin, cette délicieuse jeune femme partit de Londres pour sa lointaine et périlleuse envolée, les journaux du monde entier, encore sous l'émoi des traversées de l'Atlantique, parlèrent à peine du grand événement qui commençait. On était en mai 1930.



Premier bond: Vienne. Seul un gardien ahuri l'accueille à l'aéroport. Deuxième étape: Constantinople. Cette fois, le monde commence à s'en étonner pour la très bonne raison que cette jeune femme semble devoir réussir. Vient ensuite l'atterrissage à Bagdad et du coup le record du fameux Bert Hinkler est battu. En mettant le pied à Karachi, elle établit un record mondial pour le vol Angleterre-Indes. Avant d'arriver à Rangoon elle eut la mauvaise fortune d'être forcée d'atterrir, ce qui endommagea son avion. Comme d'habitude, elle répara l'avion elle-même et après un délai de deux jours elle repart pour Bangkok, à Singapore et puis vers le Sud et la mer de Java. Elle arrive enfin triomphalement à Darwin, dans le nord de l'Australie. Succès complet.

Cette jeune femme dont l'exploit fut universellement réputé s'orienta, par la suite, vers l'Aviation Civile, carrière qui s'avéra difficile. Au début de la guerre elle s'offrit à l'Auxiliaire des Transports de la R.A.F. et conduisit des avions de la fabrique à l'aérodrome. Ce fut dans l'exercice de ce service qu'elle perdit la vie dans un accident tragique, entrant ainsi dans la gloire après avoir connu le succès.

Telle est l'histoire d'une aviatrice de courage, d'une aviatrice dont l'Angleterre et tous les féministes du monde peuvent être fiers à bon droit.

Amy Johnson, pionnière de l'aviation britannique disparut au cours de la guerre en service commandé. On se rappelle qu'elle vola seule d'Angleterre en Australie en mai 1930, établissant, par cet exploit, un record mondial. Comme on le verra dans l'article ci-dessus, la carrière de cette jeune aviatrice est un admirable exemple de courage et d'esprit de détermination. Nous la voyons, ci-contre, alors qu'elle atterrissait à Croydon au retour d'une envolée record entre Londres et Capetown, en mai 1936.





Quand la Parole Peut Demeurer Comme les Ecrits

IL EST LOIN le temps des premiers phonos, ces mystérieuses petites boîtes à manivelle surmontées d'un immense pavillon au pied duquel un dispositif muni d'une aiguille semblait opérer des magies sonores en reposant sur ces cylindres luisants comme des hauts-de-forme. Quelques années plus tard, l'on tourna vers le bas le pavillon qui fut dissimulé dans un cabinet artistique. Du coup, on donnait une forme plus carrée au meuble et l'on rendait presque imperceptible le bruit de l'aiguille ou du diamant en enfermant la table tournante dans un couvercle qui s'appareillait avec le meuble.

Puis ce fut la radio, la radio qui fut pour le phono ce que le cinéma a été pour le théâtre. Après l'âge d'or, la décadence; mais cette décadence ne fut pas une reculade proprement dite, ce fut un pas en arrière afin d'aller plus loin.

Plus loin, eh bien ce fut l'ère (sans jeu de mots) des phonographes plus perfectionnés, ce fut les bonnes soirées d'écoute collective avec commentaires, discussion et le reste.

La radio aida sensiblement le phonographe et cela de deux façons: a) en faisant connaître le répertoire des bons disques et en cultivant le goût du public; b) en donnant au phono certaines particularités, certaines richesses de son et dans la fabrication des disques et dans la reproduction au moyen du haut parleur dynamique. Il est possible d'ajouter une troisième façon: l'addition de la petite table tournante communiquée avec le haut parleur dynamique de l'appareil récepteur.

Aujourd'hui, voilà encore plus que tout cela. Ce n'est pas la décadence du phono, mais quasi son "âge de diamant" en se sens qu'il est remplacé sans être remplacé. Un nouvel appareil fait office de phono.

Que diriez-vous d'un long fil de 12,000 pieds sur lequel votre voix serait enregistrée; imperceptible à la vue et au toucher. Un fil qui reproduirait toute une symphonie comme l'a fait Desiré Defauw avec le Boston Symphony Orchestra, un fil qui contiendrait toutes les discussions de la fameuse conférence de San Francisco. Vous ne diriez rien, car la chose a été faite, vous ne diriez rien car vous demeureriez la bouche ouverte d'exclamations!

Aujourd'hui, il est possible d'enregistrer sur fil magnétisé et même d'utiliser le même fil un nombre incalculable de fois en le démagnétisant pour lui donner sa virginité originale.

De plus, ce même appareil peut, pour vous, répondre au téléphone quand vous n'êtes pas là, ou que vous voulez passer pour ne pas être là; il peut aussi enregistrer l'émission "Le Mot S.V.P." quand, ce même soir vous avez eu la fantaisie de voir le film "Incendiary Blond". Vous n'avez qu'à presser un bouton au retour, à la maison, et la voix de Roger Baulu et de l'Agora se fera entendre une heure, deux heures après l'émission.

Ça dure: monsieur, ça dure: toute une vie, même plus. Depuis des mois on a fait jouer un fil plus de 200,000 fois et il est encore bon et continue jour et nuit de jouer encore.

Il y a quelque temps, on donnait une démonstration d'un nouvel appareil de reproduction du son devant les membres de l'Association des techniciens professionnels de la Radio du Québec. On voit, ci-contre, l'ingénieur Henry Wong, donnant, microphone en main, quelques explications sur le fonctionnement de cet instrument qui ne manquera pas de capter l'attention de tous les amateurs de musique enregistrée. C'est l'enregistreur Armour Magnetic Wire Sound et l'on trouvera dans l'article ci-dessous quelques informations révélatrices à ce sujet.

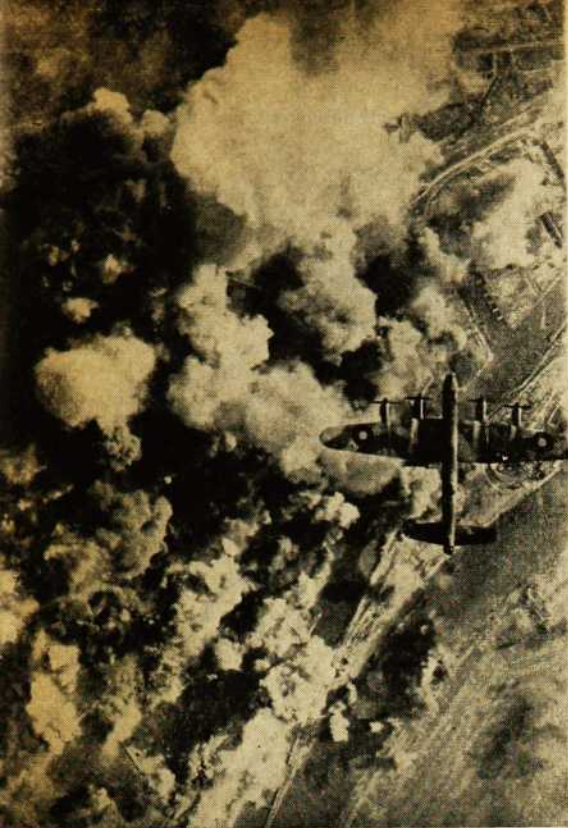
Il ne manque plus qu'une chose: un nouvel appareil pour nous faire jouer les émissions radio-phoniques... avant qu'elles soient créées, les réalisateurs éviteront ainsi les écueils de la première ou de l'avant-première, comme il est possible pour les lecteurs d'éviter les accidents du samedi soir en lisant le vendredi les journaux datés du dimanche suivant.

Ah! grand Dieu, comme il y a loin du nouvel appareil d'aujourd'hui au phono à pavillon de nos grands-pères!

Voilà un appareil de 40 livres qui sert à enregistrer et à reproduire, de plus il est possible de porter dans son gousset un appareil miniature de 3 livres, attaché à un minuscule microphone de la grosseur d'un petit coquelicot et d'enregistrer des conversations que vous reproduirez chez-vous sur votre appareil domestique. Ah, zut! voilà qu'il ne sera plus possible de parler dans "le tuyau de l'oreille" d'une bonne amie justement parce que le fil n'est pas éventé.



Ci-dessus et ci-contre, deux phases de fabrication de l'Armour Magnetic Wire Sound qui semble appelé à reléguer au rancart les phonos les plus perfectionnés d'aujourd'hui.

**UN PROBLEME :**

Le Chaos Allemand

Par H. J. Uxlen

LA RECONSTRUCTION de la vie économique allemande commença peu après que les Britanniques eurent assumé l'administration d'une bonne partie du Reich. Cette entreprise intéresse particulièrement tous les pays d'Europe qui ont souffert de l'invasion ennemie et qui attendent beaucoup des réparations allemandes. Elle s'accompagne, bien entendu, de certaines dispositions en ce qui concerne les Allemands eux-mêmes puisqu'aussi bien il est nécessaire d'assurer un minimum de nourriture et d'articles essentiels à la population, afin d'empêcher l'Allemagne de devenir un foyer de maladie qui exposerait tout le continent à de graves dangers.

Les problèmes économiques, dans la zone d'occupation britannique sont extrêmement compliqués. Ils couvrent la plus grande région industrielle de l'Allemagne, celle de la Ruhr où, du point de vue alimentaire, la situation est très déficitaire. Il s'agit donc, en tout premier lieu, de trouver de la nourriture.

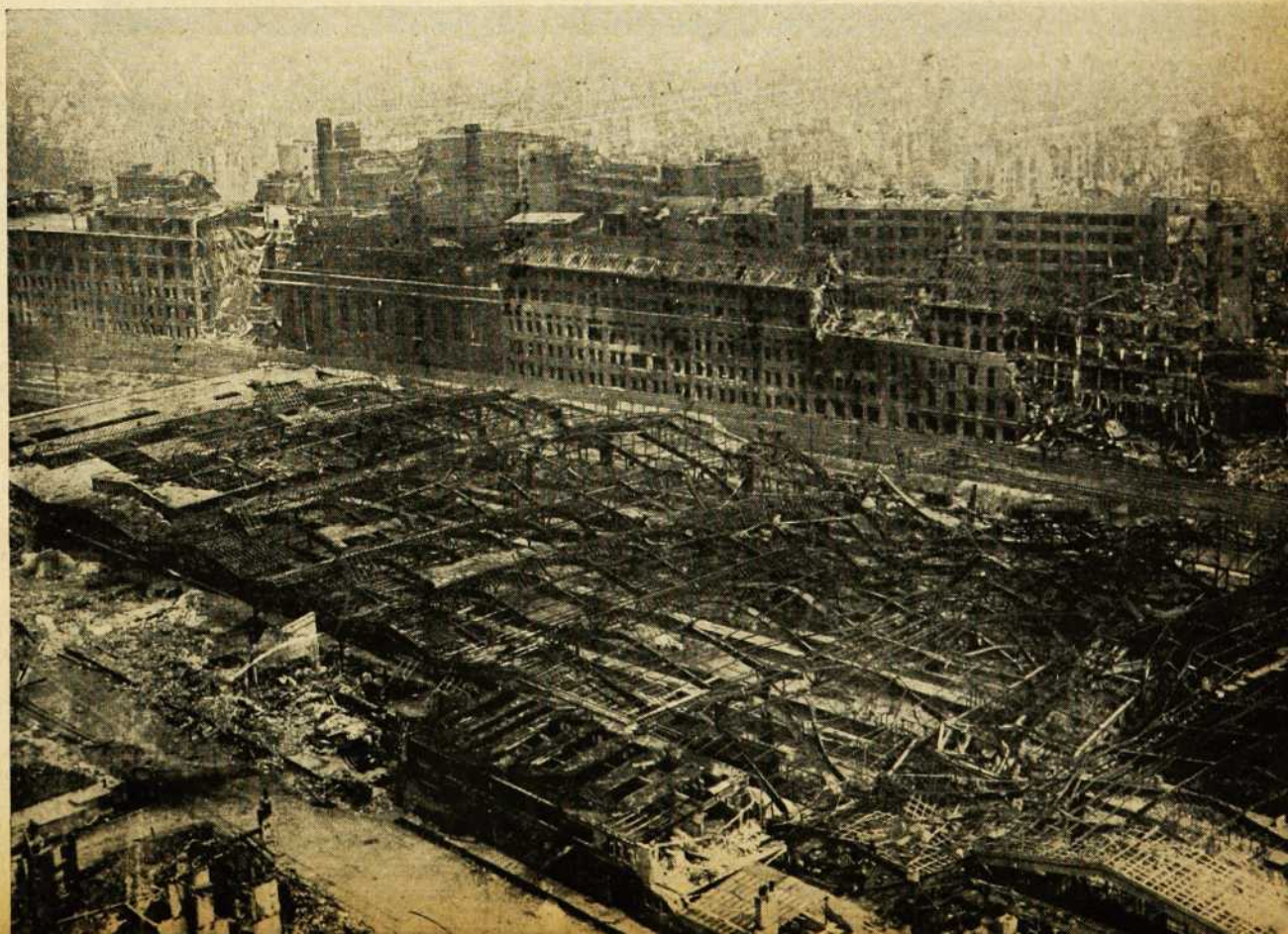
La reprise de la production industrielle allemande est étroitement liée à celle de l'industrie minière. Naturellement, les industries favorisées en tout premier lieu sont celles qui servent, d'une part à approvisionner les forces d'occupation et, d'autre part, à fabriquer les marchandises susceptibles de compter comme réparations. L'industrie ne pourra assurer qu'un minimum pour la consommation allemande proprement dite. A cet égard, le gouvernement militaire est aux prises avec une tâche immense. Dans sa zone, de 30 à 40 pour cent des usines sont immobilisées en raison des dégâts qu'elles ont subis du fait de la guerre, et de 10 à 15 pour cent sont presque complètement démolies. Cela veut dire

Les problèmes économiques dans la zone d'occupation britannique sont extrêmement compliqués. Ils couvrent la plus grande région industrielle de l'Allemagne, celle de la Ruhr ou, du point de vue alimentaire, la situation alimentaire est très déficitaire. Tout en travaillant à la réorganisation des réseaux routiers et ferroviaires, au fonctionnement des mines de charbon et aux industries indispensables en temps de paix, on songe sérieusement à la réhabilitation de la vie agricole pour l'été prochain. Les photos de cette page, nous parvenant de cette zone, nous donnent une idée de l'effroyable chaos qui règne en Allemagne occupée.

que la capacité productive de la zone britannique n'est que les deux tiers à peine, ou même que la moitié de ce qu'elle était avant la guerre. Du fait de la pénurie de combustible et de matières premières essentielles, le gouvernement militaire ne peut autoriser la réouverture que d'un nombre limité d'établissements et il a fixé l'ordre de priorité suivant pour la production des usines : 1 — nourriture, 2 — logement, 3 — charbon, 4 — fournitures médicales. Plusieurs usines capables de satisfaire à ces conditions ont déjà recommencé à fonctionner.

Tout cela, pourtant, reste subordonné à un facteur capital dans une économie bien conçue : les transports. De ce côté-là, la situation reste très grave. Les chemins de fer souffrent du manque de locomotives, de wagons de marchandises et de voyageurs. Le matériel roulant disponible est en très mauvais état et le plus souvent il n'appartient pas à l'Allemagne mais aux pays occupés à qui il fut volé. Néanmoins, le problème des locomotives et des wagons n'est pas le plus difficile à régler. Les voies ferrées sont coupées dans d'innombrables endroits. Rien que dans la zone britannique, de 200 à 300 ponts de chemin de fer sont sérieusement endommagés ou complètement démolis.

Le trafic sur le réseau fluvial de ce qui est maintenant la zone britannique était, avant la guerre, infiniment plus grand que dans n'importe quelle autre partie d'Allemagne. Au moins 100 millions de tonnes furent transportées annuellement durant les cinq premières années de la guerre par les canaux et par les rivières en Allemagne. Les quatre cinquièmes de ce total étaient concentrés dans l'Allemagne du nord-ouest dont le point de rayonnement était la Ruhr et les importations de nourriture ne pourront donc pas être assurées d'une façon à peu près satisfaisante, tant que les voies ferrées et les voies fluviales n'auront pas été remises en état de supporter un trafic normal.





Doucement, Solange glissa sous la nudité de son avant-bras le bras frémissant de l'aveugle et tous deux se réfugièrent dans le salon, où le critique les rejoignit.

Dessin de
ALBERT CHARTIER

Toute cette ardeur refoulée, son cœur semblait un instant s'en alléger lorsqu'assis à son orgue, l'artiste étudiait fervemment l'œuvre des maîtres. Puis, il inclinait de nouveau son front toujours plus las sous le poids du fardeau intérieur — car il ne devenait point quel amour féminin palpitait, tout proche.

De l'autre côté du palier habitait une jeune modiste à la grâce mince et blonde, Marie Besseyrias. Elevée par un oncle horloger dans le voisinage, elle avait dû se rendre indépendante dès sa majorité après son refus d'épouser l'associé trop âgé de cet homme égoïste et autoritaire.

Très vite, son goût délicat et l'adresse de ses doigts légers attirèrent les dames de la ville. Elle rencontrait l'organiste venu pour une leçon, chez ses clientes dont l'une, Mme Deraine, l'aimable femme du proviseur, les retenait ensemble à l'heure du thé, par les crépuscules de neige. Depuis, ils échangeaient devant leurs seuils un bonjour ou un bonsoir timide et elle s'était même offerte à lui lire les brefs billets d'excuse qu'envoyaient pour le contremander les élèves malades.

Une pitié presque maternelle et une admiration émue, car elle était sensible à la musique, l'attiraient doublement vers l'organiste ; et quand, durant les offices, en la nef recueillie de Saint-Joseph, la marée sonore déferlait largement au-dessus d'elle, avec un tremblement de tendresse contenue, elle croyait pénétrer peu à peu dans les régions profondes de cette âme à qui, déjà, la sienne s'était toute donnée.

Un premier dimanche de juin, la grand-messe terminée, l'organiste prêt à quitter la tribune fut abordé par un jeune homme inconnu :

« Excusez-moi, monsieur, de me présenter moi-même : Guy Néral, critique à la Revue musicale et de passage ici... Vous avez exécuté tout à l'heure ce nouveau de César Franck avec une ampleur et une élévation peu communes et je vous en félicite bien sincèrement. »

Et, interrompant Claude qui, touché et flatté, murmurait un remerciement :

« Voulez-vous me faire le plaisir de venir déjeuner avec moi à la Tête d'Or ? Nous pourrions ainsi causer à notre aise et je vous reconduirai chez vous quand vous le désirerez. »

Comment décliner cette invitation si cordiale ? L'aveugle, à la grande porte, congédia son petit guide habituel et prit le bras de l'étranger. Tout en marchant, celui-ci expliquait :

« J'ai loué aux environs pour la saison le chalet des Oignes et j'y séjourne avec ma sœur cadette. Elle nous a devancés à l'hôtel pour commander le repas. Votre jeu l'a enthousiasmée, elle aussi. »

L'immense place traversée, ils pénétrèrent dans la salle du restaurant. Solange Néral, longue, brune, épanouie, les attendait et ses doigts vifs saisirent et pressèrent ceux de l'organiste :

« Comme je suis heureuse de vous connaître, monsieur ! Nous avons passé de si belles minutes à vous entendre ! »

Elle sentait délicieusement la rose — le seul parfum dont elle usât — et Claude avait en effet l'illusion de respirer une grande rose pourpre penchée vers lui.

L'habileté de ses mouvements le dispensant de toute aide, il se laissait griser, plus que par les vins, par la fine gaieté de ses compagnons. Lui, toujours taciturne, parlait et riait comme eux.

Avant de se séparer, ils prolongèrent dans l'étroit logis de la place des Minimes leurs discussions artistiques.

« Vous serait-il possible de monter jeudi jusqu'aux Oignes ? Mon frère a reçu un lot de musique russe fort curieuse et nous la déchiffrerions devant vous », proposa Mlle Néral en prenant congé du jeune homme.

Claude trahit sa joie par sa réponse immédiate : « C'est convenu, je vous promets de me rendre libre et d'être exact. » [Lire la suite page 31]

L'Organiste Aveugle

Nouvelle par M.-L. VIGNON

CLAUDE SUJOBERT, dont la cécité datait d'une grave maladie d'enfance, grandit dans un orphelinat provincial. Naturellement musicien, tel que beaucoup d'aveugles, il y apprit le piano et l'orgue puis y fut gardé comme professeur.

Il atteignait ses vingt-six ans quand on lui proposa en Auvergne une place avantageuse d'organiste : il accepta cette offre aussitôt. Ainsi vint-il dans la petite ville que l'unique tour blonde et précieusement ajourée de l'église ennobliissait d'un profil ailé, sous l'harmonieuse austérité des montagnes.

Dès son arrivée, le jeune homme loua une chambre place des Minimes, au centre du vieux quartier tout en venelles. Autour du jet clair de la fontaine sculptée, les maisons en encorbellement semblaient des paysannes aux corsages roides et bouffants.

Brun et svelte sans maigreur, l'intelligence lumineuse absente de son regard réfugiée sur son large front, Claude se rendait chaque jour à Saint-Joseph. Un gamin joufflu le guidait et le tirait brusquement par la main quand la majesté bucolique d'un char à bœufs les frôlait sur le parvis désert.

Il avait aussi quelques élèves mais, d'une discrétion presque sauvage, fréquentait peu leur famille. Ignorant des amitiés intimes, il s'alarmait de sentir s'aviver en lui jusqu'à l'intense douleur, au lieu de s'atténuer par l'accoutumance, son besoin de tendresse jamais assouvi. Sa solitude n'était-elle pas une épreuve pire encore que son infirmité ? Celle-ci, jugeait-il, lui interdisait le mariage. Il aurait eu trop de honte virile et de remords, d'imposer malgré lui à la compagne la plus aimante le sacrifice de tant de joies, un destin de renoncement quotidien !

Dans le Monde Sportif

Par
Oscar Major

■ La campagne du centenaire du Collège Ste-Marie obtient d'excellents résultats. Ils font prévoir la possibilité de dépasser, avant le 15 décembre, l'objectif de \$150,000, devant servir à la construction d'un magnifique gymnase dont le besoin se fait sentir depuis tant d'années... Tous les anciens élèves doivent se faire un point d'honneur de souscrire, selon leurs moyens, à cette campagne. Jusqu'ici, les dévoués organisateurs du centenaire de Ste-Marie "1948", parmi lesquels on compte l'honorable Wilfrid Gagnon, ont reçu plus de \$75,000... Au tableau d'honneur s'inscrivent les noms de ceux qui ont souscrit \$500.00 ou plus: Son Excellence Thibaudeau Rinfret, juge en chef de la Cour Suprême et Administrateur du Canada, l'honorable Wilfrid Gagnon, Emery Beaulieu, avocat, William O'Brien, Arthur Doray, le Dr Jean-Baptiste Prince, Rosario Genest, avocat, Charles-Edouard Gravel, Olivier Rolland, Etienne Décarie, Mgr Joseph Coallier, M. le curé E.-N. Durette, Gaston Saint-Cyr, notaire, Georges Pratt, John Pratt, notaire, Edouard Bureau, Jean-Marie Girard, des Trois-Rivières, Fernand deHaerne, Napoléon Lafleur, Louis Trottier, Jean-C. Lallemand, le Dr Wellie Brunet, Paul Dionne, Paul Gauthier, Pierre Michaud, Donat Bergeron, Bernard Couvrette, avocat, Théodore Joyal, Denys Labrecque, Sarto Desnoyers, C.E.O.C. (Université de Montréal), J. Christin & Cie Ltée (Ls-Charles Gascon), Club Kiwanis Saint-Laurent, Charles Durand, Limitée, "La Presse", Trudeau, Succession J. E. C.... Notre petit doigt nous indique que Léo Dandurand, un ancien du Ste-Marie, l'un des plus grands sportsmen de l'Amérique du Nord, versera \$1,500 ou \$2,000 en faveur de cette louable campagne.

■ Réponses à MM. J. Larose et C. Arcand, Montréal:

1° Ubald Rose, ancienne étoile des ligues de baseball locales, ancien co-propriétaire du club Cap-de-la-Madeleine de 1922, aujourd'hui agent des *National Breweries* pour le district de St-Jérôme, connaît une saison des plus prospères. Des intimes nous ont affirmé qu'il encaissera, cette année, de beaux profits, variant de \$40,000 à \$50,000. Vous semblez donc gagner vos paris à ce sujet. L'ami Ubald vient d'acheter au prix de \$18,000 le terrain de golf de St-Jérôme.

2° On nous dit que Albert Leduc, ancien joueur de défense de célébrité reconnue du Canadien, touche des profits de plus de \$50,000 par année, comme agent des Brasseries Molson, pour le district de Valleyfield.

3° Zotique Lespérance, notre actif et sympathique confrère du domaine sportif, reçoit en salaires un peu plus de \$8,000 par année, pour l'émission radiophonique de nouvelles sportives Molson, comme agent de liaison de la même compagnie et comme rédacteur sportif de "La Patrie" dominicale.

■ Le chef suprême du baseball, le commissaire A.-B. "Happy" Chandler a récemment rendu ses deux premières décisions officielles: Il a décidé que les Reds de Cincinnati avaient plein droit sur les sept joueurs, qu'ils réclamaient du club de baseball Birmingham, de la Ligue du Sud... Puis, le commissaire a imposé sa première amende à un joueur des ligues majeures, au détriment du receveur des Cubs de Chicago, Thompson Livingston, qui retint le bras de l'arbitre de la Ligue Nationale, Jocko Conlan, ancien voltigeur des Royaux de Montréal; ce dernier le déclara hors jeu alors qu'il tenta de convertir un coup simple en un coup de deux buts, au cours de la

Ces jeunes soldats américains, dont l'âge varie de 19 à 25 ans, grands blessés de la guerre 1939-45, amputés d'une ou deux jambes, ont été condamnés à la petite voiture. Loin d'être complètement démoralisés — il y aurait de quoi — ils se retapent le moral à jouer des parties de baseball, sur un losange qui leur convient, à l'aide de petites voitures, comme le démontre notre photo. Pour ces soldats de l'hôpital général McCloskey, de Temple, Texas, ce ne fut pas une mince affaire de les convaincre qu'ils marcheront dans quelques années. Loin de se montrer affligés, ils paraissent très fiers et se forcent, quand ils frappent la balle, à se rendre au premier but le plus vite possible. Représentez-vous ce que cela signifie... Devant un grand malheur, une grande âme réagit toujours. Mais la volonté la mieux trempée faiblit, lorsque les coups du sort se répètent des années durant. A ce point de vue, aucun d'eux ne croit à une existence en immobilité perpétuelle, car la science médicale a dressé pour eux un plan de résurrection, si l'on peut dire. Dans l'intervalle, ils veillent à varier sans cesse la forme et la durée de leurs exercices physiques, à éviter la compagnie des vieilles gens, pleurards et désespérés. Quelques-uns d'entre eux font mieux. Ils opèrent des tractions sur une barre fixe. Ils se suspendent par les mains et se soulèvent du sol jusqu'à ce que leurs cheveux viennent en contact avec la barre... Cette photo, mieux qu'une longue explication, mieux qu'une description minutieuse, témoigne de la valeur de l'exercice physique.

sixième joute des dernières séries mondiales entre le Chicago et le Détroit. Livingston s'est vu soulagé de la somme de \$250 à la suite de ce délit qu'il ne commettra plus. Tout joueur de baseball professionnel à qui on enlève un certain montant d'argent à la suite de tout manquement à la discipline devient moins bouillant.

■ Un monsieur Attenu a récemment mis sur le marché des skis d'une nouvelle caractéristique. Ces skis, dont la durée sera aussi remarquable que leur solidité, sont en métal solide, un alliage d'aluminium, d'acier, de magnésium et de manganèse. Va sans dire que ces nouveaux skis, qui se vendent \$40.00, offrent plusieurs points de supériorité, qui feront la joie de nos skieurs et skieuses, dans les Laurentides, l'hiver prochain. Ils sont fabriqués au Chemin Côte St-Paul... Des essais scientifiques ont prouvé que ce mode de fabrication augmente la souplesse des skis et diminue les chances d'accident. De plus, quelques-uns de nos meilleurs skieurs de vitesse en ont fait l'essai, à la fin de l'hiver dernier, sur les côtes enneigées des pays d'En Haut.

■ Nous avons lu, dans les canards, que deux savants américains avaient trouvé moyen de prolonger la vie jusqu'à 107 ans. Ils ont préconisé un système des plus simples: c'est de retarder la croissance de l'enfant au berceau, en le privant de tout... Ils ont fait des expériences. Ils ont essayé sur des rats. Il paraît que tout a réussi, même sur des cochons. Ils n'attendent plus que la permission de risquer la tentative sur des hommes... Croyez-vous qu'il y ait des savants qui soient à peu près aussi distingués que des sorciers anthropophages? Devant ce projet des savants américains, nous nous sentons tout secoué, vu les conséquences qu'il aurait dans les milieux sportifs de notre ville, en particulier... On a déjà un certain nombre d'athlètes et de rédacteurs sportifs dont la croissance fut probablement retardée en leur jeune temps, puisqu'ils sont encore jeunes bien qu'ils aient déjà atteint un âge avancé. Supposez qu'on retarde la poussée des jeunes joueurs de hockey et de baseball à venir, il se trouvera que les patinoires et les losanges seront remplis de Mathusalem, qui ne voudront pas faire la place aux moins vieux. Dans le domaine de la rédaction sportive, même résultat. Nos journaux seront embouteillés de vieux caïmans qui ne voudront pas donner leur place aux jeunes crocodiles, de vieux renards qui, par tous les moyens déloyaux, comme la chose se fait à la lutte libre, continueront à cumuler des emplois en "coupant le cou" de leurs confrères. Et ce qu'il y aura de plus grave, c'est que ces vénérés messieurs se prendront pour des espoirs... comme on en connaît, de nos jours!



Récit dramatique

NADETTE, PETITE MÈRE

Par PIERRE MONTANAY

I — LES DEUX AMIES

ALORS, ça bûche ?

— Tu vois... et toi, et promenade ?

— Oui, je m'ennuie, alors je suis venue !

— Quelle horreur ! méchante...
— Que d'amabilité ! s'exclama Nadette en éclatant d'un rire moqueur, ma pauvre Luce ! Il est vrai que les tâches absorbantes ne t'accablent pas, adorée et riche, n'ayant rien à désirer tu t'ennuies, c'est normal.

— Eh bien ? questionna Luce sans bouger du fauteuil au fond duquel disparaissait sa mince silhouette.

— Eh bien ? ton mari te trompera et cela te donnera de la distraction, achat de revolver, mise en scène... en joue... feu ! pim... poum !

— Quelle horreur ! méchante...

— Laisse-moi finir. Ayant visé au cœur, c'est l'oreille droite qui écope, sang répandu, cris, larmes, repentir et nouveau bail d'amour... jusqu'à la prochaine fois.

— Tu as le courage de plaisanter, gémit la jeune femme, si tu étais à ma place !

— Ah ! je le voudrais bien ! pensa Nadette, qui ne pouvait se défendre d'une tendre pitié pour le malheureux Jean, le mari de Luce. D'un violent effort elle refoula l'envie, le besoin d'être aimée qui lui torturait le cœur.

D'une nature ardente, passionnée, voluptueuse, la jeune fille recelait un tel bouillonnement de la vie que ses tentations eussent été plus fortes si de bonne heure elle n'eût suivi la règle que lui avait fixée son père avant de mourir. « Souviens-toi, lui avait-il dit, que la volonté sagement conduite est à la base du bonheur et de la puissance. Tu dois l'exercer dans ton corps et ton intelligence pour les préserver des excès dangereux. »

Nadette reçut avec dévotion l'enseignement de son père, s'appliquant à le pratiquer loyalement, et lorsque ce père bien-aimé mourut, la fillette de treize ans qu'était Nadette s'acharna à lutter contre elle-même, à forger cette volonté pour obtenir ce merveilleux paradis promis.

Luce répéta sa question.

— Dis-moi, Nadette, à quoi passerais-tu le temps si tu n'étais pas obligée de taper à la machine toute la journée en soignant ta mère ? Conseille-moi, sauve-moi.

— Sur ce point-là ? prononça dédaigneusement la jeune dactylo, pourquoi, au lieu d'épouser un intellectuel, un docteur toujours par monts et par vaux, n'as-tu pas choisi... un monsieur dans le genre de Georges... par exemple. Il s'y entend, celui-là, à passer les heures gaies ! On voit son nom dans tous les journaux mondains, il est de toutes les fêtes, de tous les comités organisateurs de... rigolade...

« Je me demande comment cet oiseau bleu et toi ?

— Ne m'en parle pas, tiens ! cria Luce du fond de son fauteuil, c'est la faute de mes parents, Jean Ronel était beaucoup plus riche que Georges... et plus sérieux... enfin, il m'adorait et j'ai cédé... je le regrette, tu peux croire !

— Ecoute, promets-moi, lui dit-elle, de suivre mes conseils et tu ne t'ennuieras plus.

La tête et le bras de Mme Ronel émergèrent du fauteuil d'ombre, dans la jolie et puérile figure les yeux pâles brillaient de curiosité.

— Est-ce vrai ? oh ! parle vite... je t'obéirai aveuglément, c'est que, tu vois, je puis bien te le confier... il me semble que je n'aurai jamais la force d'attendre la fin du voyage.

Nadette eut un violent haut-le-corps.

— Non !... je suis capable de ça... enfin, mets-toi dans ma peau... si tu peux, et dis-moi si ma vie telle qu'elle est pourrait te contenter.

Intensément, Nadette dévisageait Luce, celle-ci continuait, gémissante :

— En m'éveillant, je m'ennuie déjà à l'idée de ce que je vais m'ennuyer toute la journée ! Rien ne m'intéresse ni ne m'amuse, je suis lasse de changer de toilette, d'essayer des chapeaux, de faire des visites, boire du thé, écouter la T.S.F. Partout, ce sont les mêmes potins, et comme mon visage reflète tous mes sentiments, les consolateurs s'offrent en foule. J'en ai assez ! Le crois-tu ?

— Oui... et je constate que les proverbes sont presque tous menteurs, ainsi l'abondance de biens t'est nuisible et si j'étais fée, ta transformation en claque-dents s'opérerait à l'instant.

— Tu te moques de moi ! c'est mal, protesta Luce éternuée, trouve autre chose.

— Tu m'as demandé un conseil, le voici, prononça-t-elle d'un ton sérieux.

« Il existe de cruelles misères, à toi d'aider ceux qui souffrent, cherche les vrais pauvres, fais-les travailler, envoie tes revues, tes livres, tes bonbons et tes fleurs dans les hôpitaux, vas-y toi-même. Oublie-toi, Luce, pour penser aux autres et ta vie sera trop courte. Protège les petits, ah ! c'est à eux que tu pourrais être utile... les enfants... »

Quelque chose de si poignant a passé dans l'accent de Nadette que Luce s'émeut enfin.

— J'essaierai, murmura-t-elle... mais tu me guideras, toute seule, je ne saurais pas, et puis, le courage me fera défaut plus d'une fois.

— Ton mari est plus qualifié que moi pour ce genre de conseil, remarqua la petite dactylo.

— Lui ! Il ne sait que m'embrasser, je me demande parfois s'il se doute que j'ai une âme.

— Fais en sorte qu'il s'en aperçoive.

Luce regarda longuement son amie et lui demanda au bout d'un instant :

— Tu es heureuse, toi, Nadette ?

Soudain raidie et la porte refermée sur son jardin secret, la jeune fille prononça seulement :

— Je ne m'ennuie jamais.

II — LA MALADE

NADETTE ?

— Oui, maman... j'y vais.

— La jeune fille s'arrêta dans la chambre où sa mère, presque totalement paralysée par les rhumatismes, achevait une vie de dévouement silencieux.

Isolement

*Tout se désole et pleure et je sens me quitter
Les choses près de moi qui vivent de ma vie
Et dans le long remords où gisent mes bontés
Je n'entends plus gémir la honte poursuivie.*

*Mes vœux ne cherchent plus un accueil décevant
Qui fait l'ombre s'ouvrir et se tourmenter l'heure
Et mes chants étouffés font se plaindre le vent
Tandis qu'auprès de moi, tout se désole et pleure.*

Léopold HEBERT.

Extrait de « Nuages », œuvre qui paraîtra
bientôt aux éditions Serge Brousseau.

Cette bonne mère, navrée d'être pour sa fille une charge, un empêchement à bâtir un nid tout neuf, souhaitait mourir et suppliait Dieu tout bas, non point d'abrégier ses souffrances, mais de rendre la liberté à son oiseau chéri.

— Elle pleurera, pensait Mme Valence, et puis quelqu'un viendra qui séchera ses larmes ! A vingt ans, nul chagrin n'est inguérissable.

Mais la mort est comme le chien de Jean de Nivelle, pendant cinq ans la malade l'attendit en vain. Nadette fut obligée de quitter le bureau où elle pianotait du matin au soir sur sa machine à écrire, pour rester auprès de sa malade.

Dès six heures, la vaillante enfant se levait, faisait son petit ménage sans bruit, afin de ne pas éveiller sa mère, s'attardait un peu à sa toilette, puis préparait le déjeuner que les deux femmes prenaient ensemble, Mme Valence dans son lit et sa fille auprès d'elle sur une table volante. Puis, ayant donné à sa mère les soins que réclamait son état, et mis la chambre en ordre, la gentille garde-malade s'asseyait devant sa machine à écrire et copiait des manuscrits souvent inintelligibles. Mme Valence possédait de toutes petites rentes qui servaient à payer le loyer, les impôts et l'entretien, et comme la maman, pas plus que la fille, n'étaient gourmandes, Nadette réalisait encore des économies sur son gain.

Mme Valence faisait, à haute voix, la lecture du journal quotidien, pendant que sa fille s'accordait une courte récréation après le déjeuner du midi.

Parmi tous les crimes offerts chaque jour en pâture aux lecteurs, Nadette frémissait particulièrement quand il s'agissait des enfants. Son indignation s'exaspérait devant les condamnations dérisoires infligées aux parents des petits martyrs.

— Les bébés, c'est toujours un miracle pour moi, expliquait-elle à sa mère, un miracle et un mystère !

Mme Valence souriait simplement sans répondre, et Nadette s'étonnait alors de la profonde tristesse que sa mère ne parvenait pas à dissimuler.

— Qu'as-tu, mère chérie ? Es-tu plus souffrante ?

— Non, mon trésor, je songe que la vie est étrange et souvent bien douloureuse. Je ne serai pas toujours là, mon petit !

— Maman ! Ne recommence pas à me donner le cafard, ou je m'en vais et ne reviendrai que ce soir.

Mais, malgré le ton menaçant de sa gentille Nadette, Mme Valence continua, car elle avait quelque chose à faire savoir à sa fille.

— Eh bien ! les recommandations, les conseils, ça ne fait pas mourir, ma chérie, et justement je tenais à te dire que s'il m'arrivait de te laisser brusquement, avant toute chose tu chercherais dans mon coffret de fer une lettre cachetée à ton adresse. Cette lettre n'aura de signification pour toi qu'après mon départ.

Surprise, bouleversée d'inquiétude surtout, Nadette se pencha sur sa mère.

— Tu ne te sens pas plus malade ? demanda-t-elle d'une voix qui tremblait.

— Mais non, grande folle, embrasse-moi, et lisons ton courrier.

III — LE SECRET

À MATINÉE du lendemain s'écoula semblable aux autres, le déjeuner avalé Nadette s'assit près de la fenêtre pendant que sa mère déplaçait le journal. Les nouvelles de partout, la chronique locale, un peu de politique se succédèrent sans ordre, puis Mme Valence lut un titre : « Encore un », ne sachant de quoi il s'agissait, elle commença la lecture du fait-divers, « un enfant torturé par sa mère, une nommée Catherine Livet... »

Un cri sourd, un râle coupèrent la phrase ; renversée sur ses oreillers par une crise cardiaque, la maman de Nadette sombrait dans un vertige épouvantable.

D'un bond, Nadette fut auprès de sa mère, la soutint dans ses bras, l'appuya sur son épaule, maîtrisant sa douleur pour ne pas effrayer sa maman.

— Il faut que j'appelle un médecin, résolut-elle...

Doucement, avec d'innombrables précautions, elle reposa la tête exsangue sur l'oreiller et, sans chapeau, en pantoufles, elle allait sortir lorsqu'on sonna.

— C'est toi, Luce ! oh ! ma petite Luce, je t'en conjure, rends-moi le service de courir chez toi et de ramener ton mari, maman se meurt...

Apitoyée, Luce embrassa tendrement Nadette.

— Ne t'affole pas ainsi, je t'en conjure, retourne auprès de ta mère, dans un quart d'heure Jean sera ici, c'est l'heure de son cabinet et je suis sûre de le trouver. A tout à l'heure, courage.

Penchée sur sa chère malade, Nadette épiait les moindres contractions de son visage. Une angoisse insurmontable envahissait le cœur de la jeune fille en face de la terrible éventualité. Est-ce que sa mère allait mourir ? Non, cela n'était pas possible, Dieu ne permettrait pas que si tôt cette épreuve lui fût imposée et une supplication ardente montait vers celui qui voit nos larmes.

— Si vous la prenez, gémissait-elle intérieurement, car sur sa figure pâlie rien ne transparaissait du drame de son âme, si vous m'enlevez ma maman je n'aurai plus rien... rien ! Elle seule m'aime et que ferai-je après de ma vie désormais inutile ? Pitié, mon Dieu !

L'arrivée de Luce et de son mari tira la malheureux enfant de son exaltation dangereuse.

— Venez vite, docteur, dit-elle en lui serrant la main... merci, Luce !

Le jeune médecin s'approcha vivement du lit et procéda à l'examen de la malade avec un soin minutieux.

Nadette ne le quittait pas des yeux, et lorsque Jean releva les siens leurs regards se croisèrent.

Nadette en reçut le choc en plein cœur, elle avait compris, son dernier espoir s'envolait.

— Nous entend-elle ? questionna Luce, tout bas.

— Oui, répliqua le docteur sur le même ton, elle entend et comprend... voici ce que vous devez lui faire prendre dans un instant, mademoiselle, expliquez-t-il à Nadette. Je vais moi-même lui donner quelques soins immédiats pour ramener une circulation normale. Ce doit être une émotion violente qui l'a mise dans cet état ?

La voix du docteur questionnait.

— Une émotion ? répliqua vivement Nadette, mais non docteur, maman lisait le journal.

— Quel sujet ?

— Encore une histoire d'enfant martyr, dit tristement la jeune fille... voyez plutôt.

Sans y ajouter beaucoup d'importance, Nadette chercha le passage et quand elle l'eût trouvé, le docteur, tenant toujours le bras de sa malade, en demanda la lecture, et aussitôt, il put constater que le pouls s'accélérait, enfin lorsque Mlle Valence prononça le nom de Catherine Livet, il sentit très bien l'effort tenté par la malheureuse femme pour se redresser.

Nadette lisait toujours... « cette mère dégénérée martyrisait journellement son petit garçon âgé de quatre ans. Le corps de l'enfant était couvert de brûlures et de marques de coups, sa maigre arrachait les larmes. Craintif, résigné, le pauvre ne se plaignait pas et il n'aurait pas survécu longtemps à un tel martyr, si sa mère, dans un accès de fureur bestiale s'étant élancée vers lui le pique-feu à la main n'avait culbuté dans l'âtre. Aussitôt les flammes l'entourèrent, la mégère, torche vivante, courut au dehors, se roula dans l'herbe, appela au secours, mais rien ni personne ne put la sauver du châtement, elle succomba rapidement à ses brûlures. C'est après, lorsque le petit Claude fut emmené par une voisine compatissante, que l'on sut à quel point la misérable mère méritait son châtement.

« Il fut décidé que l'enfant ferait un séjour nécessaire à l'hôpital le plus proche du village, on verrait ensuite à l'expédier au bord de la mer, à Giens... et puis, comme le pauvre petit n'a plus de famille... on le mettra à l'Assistance... »

Le docteur lui fit signe d'approcher.

— Il y a certainement, dit-il, une corrélation entre l'article que vous venez de lire et cette crise soudaine. Voyez d'ailleurs,

le regard de votre mère s'anime, essayez de comprendre ce qu'elle veut vous dire... je suis sûr de ne pas me tromper.

Nadette embrassa sa mère et lui prit la main.

— C'est vrai que tu as quelque chose à me dire, maman chérie ?

Les paupières de Mme Valence s'abaissèrent, puis se rouvrirent.

— Est-ce au sujet de cet article ? questionna encore la jeune fille.

De nouveau, les yeux se fermèrent, s'ouvrirent.

— N'insistez pas trop aujourd'hui, mademoiselle, demain vous reprendrez l'interrogatoire, la malade sera mieux en état de vous répondre, laissez-la dormir, je reviendrai ce soir à vingt heures. En partant nous laisserons l'ordonnance chez le pharmacien qui vous fera monter les remèdes.

Nadette ne savait comment exprimer sa gratitude, elle serra énergiquement la main du docteur et se jeta dans les bras de Luce.

— Tu reviendras ? implora-t-elle.

— Oui, dit la jeune femme en détournant la tête pour dissimuler son embarras, mais, toute à son chagrin, Nadette n'y fit pas attention.

Lorsque Nadette revint auprès du lit, Mme Valence l'appela du regard et malgré les tendres refus de la jeune fille objectant la fatigue que provoquerait cette conversation par signes, il fallut obéir à la malade, tant il émanait d'impérieuse volonté de ces yeux seuls vivants dans la face immobile.

Nadette, l'esprit concentré sur les révélations que sa mère pouvait avoir à lui faire, eut l'intuition soudaine d'un rapport entre l'article du journal et les

papers contenus dans le coffre de fer dont lui avait parlé Mme Valence certain jour.

Avec précaution, elle le lui demanda et aussitôt les paupières battirent par trois fois précipitamment. Le cœur serré d'un étrange pressentiment, Nadette ouvrit l'armoire à glace, s'empara du coffret et l'ayant déposé sur le lit maternel l'ouvrit.

La lettre qui lui était destinée se trouvait, la première, bien en évidence : « A ma fille Nadette. » Elle la prit et son contact lui fut douloureux comme une blessure, le regard d'inexprimable angoisse posé sur elle l'avertissait déjà. Encore une fois, Nadette rassembla toutes ses forces physiques et morales pour affronter l'inconnu, il ne fallait pas que sa mère, si malade déjà, subisse le contre-coup de sa peine.

Elle s'assit près du lit, et dépliant les feuillets couverts d'une écriture jaunie par le temps, elle lut à mi-voix les premières lignes, mais soudain, une pâleur de cendres couvrit ses traits et ses mains eurent un tel tremblement que les papiers faillirent s'en échapper.

Elle n'eut pas une plainte cependant devant l'horreur de ce qu'elle venait d'apprendre... Ah non ! sa mère, sa mère ne connaîtrait rien de la torture qu'elle endurait en apprenant qu'elle était la fille abandonnée de cette Catherine Livet, dont le journal racontait les méfaits et la mort atroce, Catherine Livet... sa mère ! Sous l'effort de cette volonté tenace, absolue, Nadette modela son visage, raffermi sa voix, et ses gestes doux en repliant le message et en l'enfermant dans l'enveloppe, furent pour la malade comme une délivrance, son visage parut se détendre, des larmes perlèrent sous ses cils.

Nadette se pencha sur elle, baisa avec adoration les paupières meurtries.



L'espace d'un éclair, la tête de Nadette repose sur la poitrine de Jean. Un baiser plus léger qu'un souffle caressa ses lèvres.

— C'est toi, ma mère chérie! rien n'est changé, va! Qu'importe qu'une autre ait formé mon corps! c'est à toi et à père que je dois mon cœur, mon intelligence, ma vie d'enfant heureuse. Grâce à vous deux, mes chéris, j'ai connu la douceur du foyer, les baisers et toutes les joies que tant d'autres n'ont pas! Merci, mère chérie! je t'aimais bien jusqu'à ce jour, mais vois-tu en songeant à ce que j'aurai pu devenir entre les mains de... cette femme et à ce que je suis, mon amour grandit encore, il se double d'une reconnaissance impossible à exprimer, chère maman.

La voix de Nadette chavira malgré elle, un sanglot l'étouffa, un instant ses mains couvrirent son visage, mais alors, miracle d'amour maternel, son nom fut prononcé, d'un bond Nadette quitta sa chaise pour se pencher sur sa mère...

— Tu vas mieux... je n'ai pas de chagrin, rassure-toi... je t'en supplie, que dis-tu?

— Le petit... ton frère... articula péniblement Mme Valence.

IV — CE PETIT CLAUDE

DEBOUT devant le lit, les yeux fermés et les mains fortement jointes sur sa poitrine, Nadette sentait s'ouvrir en son cœur une source de délices. Les pensées tumultueuses se bousculent, les joyeuses balayant d'un coup les méchantes.

— Ah! comment se fait-il, s'émerveilla Nadette, dont la nature passionnée reprenait le dessus, que j'aie un frère. Elle exultait à la pensée du petit orphelin qu'elle tiendrait dans ses bras, alors le bébé oublierait sous ses caresses toutes les tortures infligées par sa mère indigne.

La jeune fille ne songeait pas qu'un obstacle put s'élever contre sa volonté de prendre l'enfant, l'idée d'un père faisant valoir ses droits ne l'effleura pas, d'un coup Claude était entré dans son cœur, elle le voyait dans sa maison.

Ainsi qu'il l'avait promis, le docteur revint à vingt heures.

— Ma femme n'a pu m'accompagner, expliqua-t-il à Nadette, mais nous serons ici demain à onze heures, si cela ne vous dérange pas, mademoiselle.

— Oh! docteur, au contraire... venez vite vers maman, il me semble qu'elle va mieux.

Le docteur ne sembla pas du même avis, une légère contraction du sourcil en comptant les pulsations trop rapides, effraya Nadette.

— Elle m'a parlé hier au soir.

— Il est visible que Mme votre mère a fait un effort surhumain pour cela, elle le paie aujourd'hui, je vais lui faire une piqûre à l'instant même, et je vous en conjure, ne la laissez plus parler.

— Oh! maintenant, répondit tristement la jeune fille, elle m'a dit ce qu'il fallait que je sache.

— Ah!...

— Oui, demain je vous mettrai au courant ainsi que Luce... mais, docteur, vous êtes inquiet, n'est-ce pas?

Le docteur Jean Ronel enveloppa Nadette d'un long regard compatissant, si doux aussi que la triste vérité qui en jaillissait, si elle apportait la douleur, dispensait en même temps le baume d'une tendresse compréhensive.

Tout l'être de Nadette en frémit, un afflux de sang empourpra ses joues pâles, mais elle enraya brutalement cet émoi quasi sensuel qu'elle ne voulait pas se permettre, elle ne voulait pas; son devoir était ailleurs et, raisonnement suprême, Jean, marié, ne devait pas exister dans ses rêves.

La nuit fut très agitée, la malade ne prit de repos qu'au matin, et lorsque

Luce et son mari arrivèrent, elle dormait profondément encore.

Nadette, pendant sa longue veillée, avait réfléchi à l'inutilité de découvrir à ses amis le secret si longtemps caché par ses parents, à quoi bon. Elle leur dirait simplement qu'un lien de parenté l'attachait à Claude Livet, et qu'elle recueillerait cet enfant dès que cela serait possible.

Et c'est ce qu'elle leur confia après qu'elle eut donné au docteur des nouvelles de sa mère.

Luce se récria aussitôt scandalisée.

— Tu n'y penses pas, ma chère? On s'empresse de dire qu'il est à toi, ce petit, et tu ne pourras pas te marier; et puis... quelle charge... vrai! si ta mère pouvait parler, elle te défendrait bien une folie pareille.

— Je ne le crois pas, répliqua posément Nadette.

— Et toi? qu'en dis-tu, demanda nerveusement Luce à son mari.

Jean se tourna vers Nadette, qui attendait son avis.

— Je crois, dit-il, que c'est une noble tâche d'élever un enfant. Quant aux sacrifices, ils sont à la base de tout bonheur durable.

— Si tu parles par énigme... s'impatienta Luce.

Nadette avait compris, son visage s'adoucit et c'est elle cette fois qui enveloppa le docteur d'un chaud regard reconnaissant. La jeune fille n'écouait plus son amie, qui s'efforçait de lui peindre un sinistre tableau de tous les ennuis qu'apporte un enfant dans un intérieur.

— Plus de sorties le soir au théâtre, au ciné, on ne peut laisser bébé seul à la maison. Lui consacrer tout son temps, toute sa vie quand on n'a pas de bonne pour s'en occuper.

Un sourire effleura les lèvres de Nadette, Jean haussa imperceptiblement les épaules, mais Luce continuait à prêcher dans le désert sans s'en apercevoir.

— As-tu seulement songé qu'un jour tu aimeras.

Nadette tressaillit, une ombre passa sur le visage du docteur.

—...Et tu seras aimée car tu te mérites! dis-moi, quel homme acceptera un enfant étranger à son foyer? et, en admettant que par amour il cède, plus tard, lorsque des enfants naîtront de vous... quel sera la place, le rôle de ce petit malheureux? Il souffrira, c'est bien simple.

— Je te remercie, ma chère Luce, de ton amitié qui me vaut de si bons conseils, mais sache bien que lorsque je suis en face d'un devoir, je ne transige jamais, je refuse d'envisager les conséquences désagréables d'un acte que j'accomplis pour le bien, et cependant, d'avance, j'en revendique toutes les responsabilités. D'autre part, je n'épouserai jamais un homme incapable de partager mes sentiments au sujet du devoir social.

Luce fronçait ses fins sourcils, forçant son attention pour comprendre ce que disait Nadette, mais elle s'embrouilla dans les conséquences désagréables, le devoir social et les responsabilités. Son intelligence n'était pas à la hauteur de sa beauté superbe.

— En d'autres termes, lui expliqua charitablement son mari, Mlle Nadette fera le bonheur de ce poupon sans s'inquiéter d'autre chose.

Luce fit un geste découragé et si elle ne dit pas « *Alea jacta est* », c'est que son ignorance en latin en était seule la cause, mais elle pensa, en pur français, quelque chose d'approchant: « Tant pis pour elle... qu'elle agisse à sa guise, moi je m'en f... »

V — DEUX DEFAUTS

LA VOCATION de Jean Ronel était indéniable, tout enfant, il s'exerçait déjà à faire des pansements sur ses chevaux et ses moutons de bois. Son ardeur à l'étude, ses examens passés avec la mention très bien, lui valaient déjà une réputation de savant dans son entourage avant même qu'il eut exercé son art. Et tous ceux qui approchaient ce charmant garçon l'aimaient à cause de cette façon attentive qu'il avait d'écouter les moindres propos.

Sa mère, qui l'adorait, le taquinait aussi.

— Tu as l'air d'aimer tout le monde, disait-elle en riant.

— Il y a de ça, maman! Pourquoi?

Parce que je suis médecin et que dans tout individu il y a un malade!

Pensée trop profonde pour Mme Ronel, qui ne vit là qu'une boutade amusante. Jean se laissa facilement convaincre lorsque ses parents lui conseillèrent de se marier d'abord et de s'installer après, ou plutôt tout se ferait à la fois, et comme le jeune homme possédait une belle fortune les fiancées ne manqueraient pas. Sur les quatre qu'on lui offrit, Jean choisit innocemment la plus belle, lui prêtant de confiance toutes les qualités solides que lui-même possédait à un très haut degré.

Luce, radieuse de s'installer à Paris dans un quartier riche, très fière d'être la femme d'un docteur qui l'adorait par surcroît et disait « amen » à ses moindres caprices, Luce se lança éperduement dans la vie de plaisirs, si largement ouverte devant elle.

Bientôt, son mari, dont la clientèle augmentait chaque jour, dut renoncer à accompagner sa femme, il en souffrit car il aimait encore cette Luce, malgré son indigence intellectuelle et morale. Elle était si jolie! Une année s'écoula... et puis deux, l'enfant souhaité par le mari comme un sauveur ne vint pas, et Jean resta seul, car l'égoïsme monstrueux de sa femme la rendait insensible à tout ce qui ne s'appelait pas Luce. Elle riait de toute croyance et se moquait encore plus de ceux qui se sacrifiaient pour quelqu'un ou pour un idéal.

A deux ou trois reprises de vives discussions s'élevèrent entre le mari et la femme à ce sujet, et l'irritation du docteur s'accroissant chaque fois davantage devant la mauvaise foi de Luce, il renonça à ces causeries vite dégénérées en querelles.

— Je finirai par la détester, pensait Jean.

Désormais, ils s'en tinrent aux propos les plus ordinaires concernant la maison, les relations, les boutons de chemises de monsieur et les notes de couturière de madame.

Pendant la première année de son installation à Paris, Luce recevait très souvent Nadette Valence, une amie de pension retrouvée avec plaisir. La jeune fille, très gaie, bonne musicienne, venait le samedi et parfois le dimanche, car la semaine elle travaillait comme dactylo-comptable dans une maison de la rue de la Paix. Jean et Nadette sympathisaient beaucoup. Insensiblement, la jeune fille sans méfiance, croyant son cœur guéri par un premier amour déçu, s'était laissée gagner par la bonne camaraderie qui les unissait tous deux. Elle savait discerner dans ce visage sans beauté une très grande distinction. Le front élevé sous de fins cheveux blonds, les yeux bleu clair brillaient d'une douce lueur derrière les lunettes rondes et les lèvres fines avaient le joli et mélancolique sourire des êtres d'amour.

— Comme ils sont mal assortis, remarquait Nadette perspicace. Cette Luce ne connaît pas son bonheur! Si j'étais à sa place j'agirais autrement. Et cette dernière réflexion ouvrit aux yeux de la jeune impudente une telle avance de l'amour défendu dans son cœur qu'elle trembla devant l'effort douloureux qu'il lui fallait accomplir sur l'heure avant que le mal ne devienne irréparable. Il lui fut facile de trouver un prétexte pour supprimer ses visites à ses amis.

— La dame qui vient garder maman lorsque je m'absente, n'est plus libre et je ne puis laisser ma malade toute seule... expliqua-t-elle à Luce et à son mari, mais tu viendras bien de

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle Série)

4	6	2	7	5	8	3	7	4	6	2	8	5	7	3	4
C	S	S	S	D	V	S	O	A	O	O	O	E	I	O	C
7	3	7	5	8	2	6	4	7	8	2	5	4	3	6	2
G	Y	N	B	U	Y	I	H	E	S	E	O	E	E	R	Z
8	2	7	5	6	3	7	6	2	8	4	7	3	5	8	4
E	P	Z	N	E	Z	V	E	L	T	Z	O	P	N	E	V
8	4	7	2	6	3	7	5	2	8	5	3	6	2	4	7
S	O	T	U	C	R	R	E	S	R	S	U	H	I	S	E
8	4	7	5	6	2	7	5	3	8	4	2	6	7	5	8
E	E	A	N	A	N	P	O	D	V	N	D	R	P	U	E
5	7	2	6	4	3	7	2	8	5	6	3	7	2	5	4
V	A	U	M	N	E	R	L	U	E	A	N	E	G	L	U
4	6	5	2	7	6	4	5	7	2	8	6	3	7	5	2
I	N	L	E	N	T	S	E	C	N	R	E	T	E	S	T

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle, pointez votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller. King Features, Inc.

temps en temps me dire bonjour, demandait-elle.

— Bien sûr! j'irai, mais tu ne me feras pas croire que ta mère ne peut rester un après-midi seule!

Jean ne dit rien, un pli de souffrance creusa son front, peut-être eut-il l'intuition de la vérité; son clair et honnête regard remercia silencieusement celle dont la présence lui avait été bienfaisante et qu'il aimait, il n'en pouvait douter, au chagrin qui broyait son cœur. Mais, pareil à Nadette, le docteur Ronel ne reculait pas devant son devoir. Ils se dirent adieu calmement avec le sourire, et Luce eut été tranquilisée en admettant qu'elle put être jalouse, mais la jeune évaporée se moquait bien de son mari. Après trois mois de lune de miel le temps des flirts commença et Luce, à ce jeu, perdit le peu de conscience qu'elle possédait. Au moment où nous la retrouvons près de Nadette elle est formellement résolue à quitter Jean pour suivre Georges avec lequel tout d'abord elle devait se marier, elle l'aimait, la fortune de Jean la fit réfléchir et fléchir aux raisonnements de ses parents, mais aujourd'hui Georges a hérité de deux oncles, il est riche et il est encore plus amoureux. Depuis un an, il assaille la jeune femme de déclarations, de cadeaux, il l'entraîne dans des fêtes organisées pour elle. Luce ne se défend plus ou si peu! La victoire de Georges est proche. Le départ est enfin décidé. Un avion le emportera en plein ciel jusqu'en Angleterre dans un coin de verdoyante campagne où personne n'aura l'idée de les rejoindre.

Avant de partir, elle voulut embrasser Nadette qu'elle aimait autant qu'elle en était capable et son départ en fut retardé par l'accident arrivé à Mme Valence.

Georges rageait, se dépitait craignant une volte-face de sa capricieuse amie, le troisième jour il reçut enfin un pneu laconique: « Ce soir. »

Il la reçut au Bourget, elle arrivait en auto et n'eut qu'à monter dans l'avion prêt à décoller.

Ils n'échangèrent pas un mot, mais dès qu'ils furent seuls dans leur cabine, ils s'étreignirent désespérément pour cacher leur honte et leur désir.

Installés dans leur cottage ravissant, Georges et Luce finirent par oublier assez vite ceux qu'ils avaient laissés en France. L'amour les serrait aveuglément sous le même bandeau.

Quant au mari, au pauvre mari, Luce indifférente, n'avait laissé qu'un mot: « Je m'ennuie avec toi, je te rends ta liberté et je reprends la mienne. Luce. » Il est capable d'en mourir, pensa la jeune femme en rédigeant le billet.

La fatuité n'est pas le partage exclusif des hommes.

Le docteur n'en mourut pas, c'est à peine s'il en souffrit, son cœur attaché à Nadette la suivait dans son calvaire, et chaque jour il allait voir la maman agonisante et sa fille héroïque et tendre.

Nadette s'inquiétait de la pâleur de son ami, ainsi qu'elle le nommait dans son cœur, mais ses questions discrètes ne déclenchèrent nulle confiance et, pour expliquer l'absence de Luce, le docteur imagina une parente éloignée, malade, réclamant la présence de Mme Ronel. Le brave garçon ne voulait pas augmenter de son chagrin celui de sa petite amie, car il y savait bien qu'elle y compatirait profondément.

— A quoi bon! pensait-il, ma consolation serait de la voir heureuse, or c'est le malheur qui la guette, ma science est impuissante à lui garder sa mère, c'est à moi de veiller sur celle qui va rester seule avec une si lourde charge! Chère Nadette, courageuse enfant... ah! pourquoi vous ai-je rencontrée si tard, pour tard.

Depuis huit jours, Mme Valence luttait pour vivre, mais la mort gagnait son terrain pas à pas, et le samedi soir le prêtre vint l'administrer.

Le dimanche à midi, la chère maman s'éteignit sans bruit ni souffrances entre les bras de sa fille et de Jean.

Ce fut le docteur qui ferma les yeux tournés vers une autre lumière. Nadette les effleura d'un pieux baiser, puis ayant accompli tous deux les préparatifs habituels, ils s'assirent l'un près de l'autre à côté du lit mortuaire, et n'échangèrent ni un mot ni un signe. Nadette pleurait.

L'heure vint où le docteur dut rentrer chez lui, il dirait un dernier adieu à Nadette et quitterait Paris pour n'y plus revenir. Puisque son destin le liait à une misérable, il le subirait sans faiblesse. Nadette vivrait une existence paisible, élevant ce petit Claude dont il envoyait le sort futur, et peut être penserait-elle quelquefois à l'ami dévoué, sans savoir à quel point cet ami la chérissait.

Jean s'inclina devant la morte, puis se dirigea vers la porte suivi de la jeune fille. Elle lui tendit les deux mains, leurs yeux se pénétrèrent et, à cette heure tragique où tous deux avaient le cœur déchiré, un sentiment d'indicible douceur les attira l'un près de l'autre. L'espace d'un éclair, la tête de Nadette reposa sur la poitrine de Jean, un baiser plus léger qu'un souffle caressa son front. Puis l'étreinte se desserra et, sans un mot qui eût affaibli la puissance de leur émotion, ils se quittèrent.

Honteuse et éblouie, la jeune fille revint près de sa mère et cacha son visage entre ses mains, ses larmes s'étaient tariées et de tous les sentiments tumultueux qui l'agitaient, un plus fort dominait les autres: l'amour.

« Amour coupable, songeait Nadette atterrée. Aimer le mari d'une autre! Moi! Et il m'aime aussi, j'en suis sûre. N'est-ce pas une autre terrible épreuve, n'avais-je pas assez de celle-là? »

L'enterrement eut lieu très simplement, quelques voisins suivirent le convoi et, à son retour, la pauvre enfant trouva un mot affectueux de Jean, mais elle ne le vit pas.

La vérité aveuglante et douce la rassura.

— Il m'aime, il m'aime, répétait-elle, et l'honneur nous défend de nous revoir. Ah! me voici plus seule que jamais.

VI — LE DOCTEUR RONEL

AS à mourir, dégoûté du monde, de la vie, de tout, Jean comprit la nécessité, s'il voulait retrouver son équilibre moral, de voyager, quitter ce Paris qui lui rappelait déjà de si doux et si amers souvenirs, ce Paris qui gardait sa bien-aimée défendue, il le fuirait pour ne pas succomber au désir de lui crier:

— Je t'aime, marions-nous, le divorce sera facile!

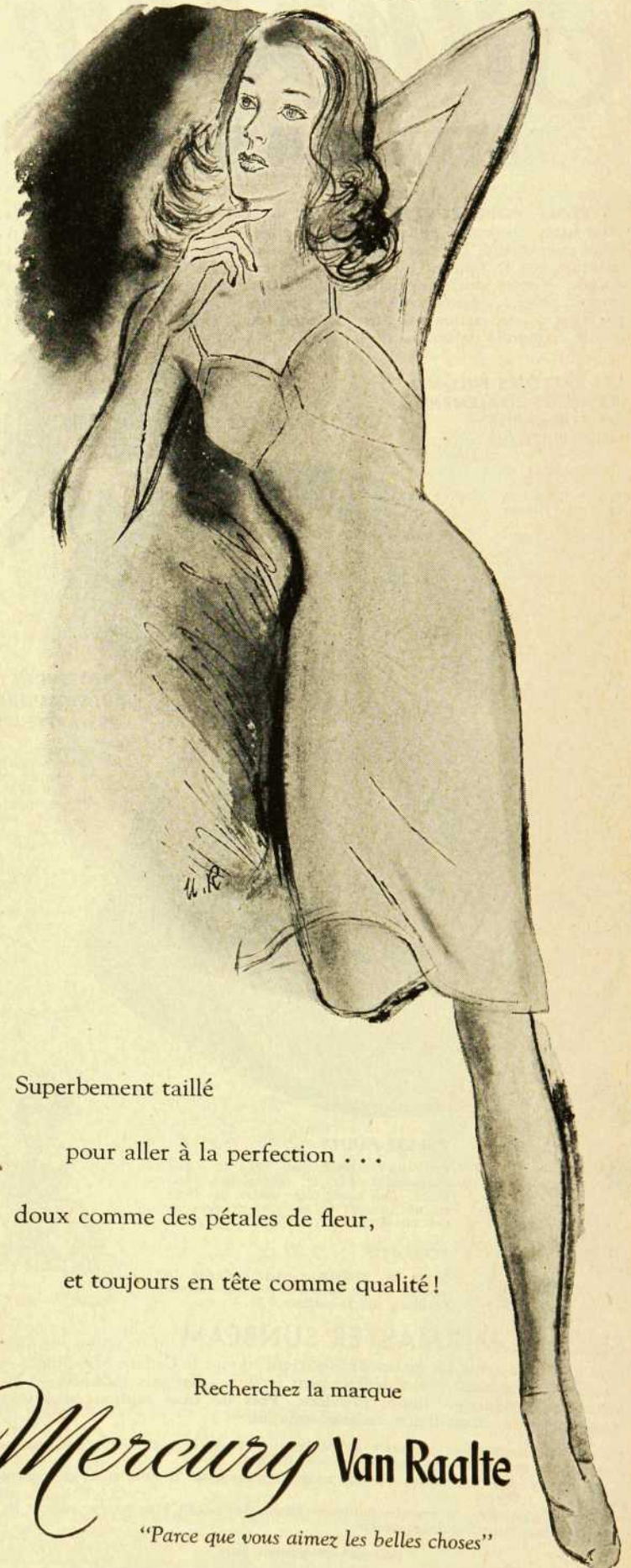
Mais à quoi bon se torturer de rêves impossibles.

Le docteur remit à un confrère le soin de visiter ses malades et, après avoir consulté l'indicateur, se décida tout à coup à s'en aller en Angleterre voir un de ses amis gentilhomme-farmer dans le Lancashire.

Un beau mois de mai tout fleuri fêta le voyageur, la campagne blanche, rose et verte embaumait et poussait ses parfums jusqu'au cœur des villes.

La traversée fut délicieuse et parut même trop courte à Jean qui adorait la mer, mais, ni le soleil anglais sur les eaux, ni la beauté du printemps anglais étincelant, ne pouvaient effacer le souvenir de l'aimée, bien au contraire, la vue d'un cottage enfoui sous les grands arbres avec des airs d'idylle

DOUX comme des pétales de fleur



Superbement taillé

pour aller à la perfection...

doux comme des pétales de fleur,

et toujours en tête comme qualité!

Recherchez la marque

Mercury Van Raalte

"Parce que vous aimez les belles choses"

MERCURY MILLS LTD., MONTRÉAL, QUÉBEC



... et trouvez-moi un autre malaxeur qui offre les avantages de

Sunbeam

AUTOMATIC

MIXMASTER

REG. U.S. PAT. OFF.

SE REGLE POUR TOUTES RECETTES — On n'a qu'à "syntoniser" le Mixmaster Sunbeam pour obtenir la vitesse de malaxage que requiert toute préparation culinaire désirée. Les degrés de vitesse sont clairement indiqués sur le Cadran exclusif Mix-Finder, placé à portée de bout des doigts. Vitesse scientifiquement réglée pour gâteaux et biscuits légers comme neige... purée crémeuse de pommes de terre... glaces et sauces parfaites... extraction de jus d'orange, etc. Finies les impatiences et quelle économie de temps, de labeur!

LES BATTEURS FULL-MIX DONNENT EGALEMENT UN MALAXAGE AUTOMATIQUE

Réglés lents ou rapides, les batteurs fonctionnent à vitesse régulière, que la mixture s'épaississe ou s'éclaircisse. A quelque vitesse que ce soit, la force motrice maximale est maintenue automatiquement. Les batteurs Full-Mix procurent aération idéale qui assure les meilleurs résultats.

CADRAN EXCLUSIF MIX-FINDER



DECLENCHES AUTOMATIQUES DES BATTEURS

Secouez la poignée—les batteurs se déclenchent. Pas de secousses, pas de tirage, pas de doigts salis. Chaque batteur se pose ou se déclenche séparément, avec aisance. Pas de recoins difficiles à nettoyer.

PRESSE-FRUITES

Vous ne le fixez pas, vous le posez simplement sur le Mixmaster Sunbeam. Cet accessoire presse et coule en un instant le jus des oranges et des citrons.

PORTATIF

Tirez la gâchette, puis soulevez le moteur et les batteurs, si vous désirez l'utiliser sur le poêle.



SEUL LE MIXMASTER SUNBEAM offre toutes les qualités que peut avoir un malaxeur électrique, dont : le Cadran Mix-Finder—un moteur puissant — un déplacement facile — Batteurs Full-Mix — fabrication durable — lignes profilées. Près de trois millions d'usagers satisfaits, voilà sa meilleure recommandation.

Voyez votre fournisseur au sujet du Mixmaster Sunbeam mais, de grâce, sachez attendre un peu car les stocks sont encore limités.

Il n'y a qu'un seul Mixmaster—le Mixmaster Sunbeam—et il vaut qu'on se montre patient.

Pas d'erreur possible, la marque Sunbeam Mixmaster paraît bien en vue comme on peut voir sur l'illustration ci-dessus.

Fabriqué et garanti par

FLEXIBLE SHAFT CO. LTD., 321 Sud, Weston Road, Toronto 9
Fabrique cinquantenaire de produits de qualité

SUNBEAM célèbre par ses GRILLE-PAIN, COFFEEMASTER, IRONMASTER, SHAVEMASTER

lui faisait désirer la chère présence de Nadette.

Luce?... Avait-elle existé? Jean ne parvenait pas à comprendre par quelle aberration il avait pu aimer cette poupée sans âme, simplement parce que sa beauté dangereuse la rendait désirable et que, bien souvent, presque toujours, on confond le désir et l'amour.

Où était-elle? Que faisait-elle? Le docteur s'en doutait. Georges ne prenait pas la peine de dissimuler ses sentiments passionnés à l'égard de sa femme et sa haine pour le mari.

— Lui ou un autre, pensait Jean amer, puisqu'il fallait que cela arrivât, qu'importe. En attendant, ma vie est gâchée... Mes malades, mon devoir accompli, ne remplissent jamais toutes les aspirations de mon cœur... Oh! Nadette, pourquoi vous ai-je rencontrée après elle?...

Le cordial accueil de sir Welton, de sa compagne aussi blonde, blanche et rose que leurs quatre bébés, rendirent au docteur amoureux quelque sérénité. Il ne se lassait pas d'admirer ces anges joufflus aux yeux limpides, admirablement disciplinés.

On fit faire au visiteur d'admirables tours du propriétaire, seulement il fallait pour cela un cheval ou une voiture, car le domaine s'étendait sur de nombreux hectares de bois et de pâturages, étangs, où les parties de canotage étaient fort à l'honneur, on invitait la jeunesse d'alentour, des pique-nique s'organisaient et chacun savait trouver son plaisir, tous les sports étaient pratiqués avec ferveur.

Jean, homme d'études, les ignorait, mais il en jouissait tout de même par la vue.

Il admirait la sveltesse de ces corps robustes, bien découpés, et la saine gaieté qui jaillissait de ces groupes atténuait un peu sa philosophie morose.

Quinze jours s'étaient déjà enfuis lorsqu'un matin, tenté par la limpidité de l'air et poussé par je ne sais quel démon, Jean partit à bicyclette vers un coteau, bouquet de verdure, dans lequel de jolis castels s'abritaient, vision de bonheur.

— Il faut que j'aile là-bas, se disait Jean... Cela me tente. Peut-être serais-je déçu, j'irai quand même.

Et il partit.

VII — LE COUPLE

Luce et Georges se boudaient depuis la veille. Raison grave : Luce s'enuyait, plus de visites à faire ni à recevoir, plus de jalousies à exciter, plus de nombreux soupirants à désespérer. Ce parfum d'encens lui manquait et Georges, gavé d'amour, de nourriture trop riche et de grand air, épaississait et s'engourdisait dans un farniente qui était son vrai bonheur à lui. Cette atmosphère convenait à son tempérament de campagnard, car il ne s'était fait Parisien et homme du monde que pour retrouver sa Luce bien-aimée et la prendre. Maintenant qu'il la possédait, il prétendait en jouir paisiblement et que personne ne vint tourner autour.

— Enfin! cria Luce exaspérée, nous ne resterons pas confinés dans cette boîte jusqu'à la fin de nos jours... J'aimerais mieux...

— Quoi? demanda Georges en se soulevant sur son coude. Il était étendu de tout son long sur un divan très bas et fumait sans arrêt.

« Allons... dis-le... ce que tu préférerais... Retourner chez ta mère? jeta-t-il, goguenard. Ou plutôt près de ton mari... ce cher Jean!

Les joues de Luce s'empourprèrent et, malgré elle, elle riposta :

— Eh bien, oui! ce n'est pas un égoïste, lui!

— Va! dit simplement Georges en laissant tomber les cendres de sa cigarette.

Il savait bien que Luce n'oserait pas réintégrer le domicile conjugal et, d'autre part, elle ne possédait que ce qu'il voulait bien lui donner d'argent. La jeune femme se trouvait donc à sa merci, il pouvait sans crainte lui offrir une liberté qu'il lui était impossible d'accepter.

Un silence pesa entre eux, le temps de voir déboucher dans les haies vives un cycliste... un cycliste qui s'arrêta, sauta de machine, enleva sa casquette pour essuyer un front couvert de sueur, ce qui permit aux deux complices de reconnaître avec terreur le docteur Ronel, lequel, séduit par ce coin agreste, examina attentivement la maison, le jardin et l'entourage de bouquets d'arbres artistement groupés.

— Quelle richesse de végétation, pensa Jean, quelle fraîche odeur vivifiante.

— Il nous cherche! murmura Luce cette tremblante, accrochée à Georges debout derrière les rideaux.

— Tant pis pour lui s'il nous trouve! gronda Georges.

— Quoi? que feras-tu?

— Pour qui as-tu peur? questionna le jeune homme d'une voix sourde.

— Pour toi! tu le sais bien, pleura Luce.

Les paupières de Georges battirent deux ou trois fois. Follement il étreignit sa maîtresse.

— Je te tuerais plutôt que te laisser reprendre, jura-t-il.

Luce baissa le front, sentant peser sur elle le châtiment de sa trahison.

Georges continua à observer l'ennemi, il le vit tirer un objet de sa sacoche.

— Un revolver, pensa-t-il. Bon! je n'ai pas peur.

Le revolver en question n'était autre qu'une grosse clé à serrer les écrous, et Jean s'appretait à s'en servir lorsqu'une bonne femme entra à son tour dans le chemin et ouvrit le portillon du cottage, regardant curieusement l'intrus.

— Elle doit me prendre pour un voleur, pensa le docteur amusé, disons-lui quelques mots.

Elle le devança, le questionnant en anglais, langue qu'il comprenait et parlait très bien.

— Vous désirez voir Monsieur et Madame?...

— Mon Dieu! non... Mais vous pourriez me rendre un grand service, d'abord votre maître a-t-il une bicyclette?

— Oui.

— Alors, ayez l'obligeance de lui demander s'il veut me prêter sa pompe, mon pneu vient de se dégonfler.

— Ben, entrez, c'est du bon monde, ils vous paieront ben à boire.

Le docteur Ronel ne retint pas un sourire et pénétra gaiement dans le cercle où sa destinée allait changer de face.

Précédé de la vieille femme, Jean gravit les quelques degrés qui menaient à la véranda où se trouvait Luce affalée sur un divan et Georges près d'un bureau dont le tiroir était entr'ouvert.

La femme poussa la porte et prévint sans façon :

— C'est un monsieur qui veut vous demander...

Elle n'eut pas le temps d'achever. Impérieusement Georges la renvoya à sa cuisine, puis il fit deux pas en avant à la rencontre de ce visiteur qui restait figé sur place, médusé par la surprise.

Un gémissement de Luce attira les regards de son mari vers elle. Il fit un grand geste qui signifiait :

— Je ne m'étais donc pas trompé, c'est bien avec Georges!

Malheureusement le pauvre garçon avait gardé dans sa main la grosse clé noire qui ressemblait assez à une arme. Georges s'y méprit et, avant que Jean

[Lire la suite page 16]

MES RECETTES de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager
de LA REVUE POPULAIRE, du SAMEDI et du FILM

POUDING AUX DATTES À LA VAPEUR

3 c. à tb. de shortening ½ tasse de mélasse
 ½ tasse de lait
 1 ⅓ de tasse de farine ½ c. à thé de soda à pâte
 1 c. à thé de poudre à pâte
 ¼ de c. à thé de sel 1 c. à thé de cannelle
 ½ lb. de dattes

Ramollir le shortening, le bien mélanger à la mélasse. Ajouter le lait. D'autre part, tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec le soda, la poudre à pâte, le sel et la cannelle. Incorporer graduellement au premier mélange. Couper en petits morceaux les dattes et bien mélanger à la pâte. Verser dans un moule à pouding bien beurré et couvert. Faire cuire à la vapeur 2 heures. On peut faire cuire dans des moules individuels, des tasses par exemple couvertes d'un papier beurré. Dans ce cas, la cuisson ne sera que d'une heure. Servir avec une sauce au citron faite comme suit :

1 ½ c. à tb. d'amidon de maïs (cornstarch) 1 tasse d'eau bouillante
 ½ tasse de sucre le jus et le zeste râpé d'un citron

Mettre dans une casserole l'amidon de maïs et le sucre. Délayer avec l'eau. Faire cuire jusqu'à ce que ce soit épais et transparent. Retirer du feu et aromatiser avec le jus et le zeste de citron. 6 à 8 services.

ŒUFS AU FROMAGE GRATINÉS

6 œufs cuits durs 2 tasses de sauce au fromage
 1 boîte de pois verts ½ tasse de chapelure beurrée

Séparer en 2 les œufs. Mettre dans un plat beurré sur un lit de petits pois bien égouttés. Préparer 2 tasses de sauce au fromage et en masquer les œufs. Bien mélanger ½ tasse de chapelure avec 2 c. à tb. de beurre et saupoudrer sur la sauce. Faire gratiner au four de 400° F. jusqu'à ce que le tout soit bien doré, 15 à 20 minutes environ. Excellent plat du soir comme substitut de la viande. 6 services.

ASPIC AU VEAU

3 lbs de veau dans le haut du jarret 1 oignon moyen
 1 feuille de laurier
 quelques branches de céleri 2 carottes
 1 c. à tb. de sel
 1 ½ pinte d'eau froide 1 c. à tb. de sauce piquante

Couper le veau en 5 ou 6 morceaux. Mettre dans une marmite avec tous les ingrédients ci-haut mentionnés. Porter lentement à l'ébullition et laisser mijoter 3 heures. Retirer du feu et si c'est possible, laisser refroidir la viande dans le bouillon. Mettre les os et la peau de côté. Placer la viande dans un moule passé à l'eau froide. Couvrir de bouillon bien assaisonné et auquel on ajoute la sauce piquante. Laisser prendre bien ferme. Démouler sur de la belle laitue fraîche et garnir de persil. Servir avec une salade de pommes de terre. 8-10 services.

PETITS PÂTÉS DE VIANDE AUX CHAMPIGNONS

1 c. à tb. de graisse 1 ½ lb. d'agneau haché ou de porc
 1 c. à thé de sel
 ¼ de c. à thé de poivre 1 petite gousse d'ail

Faire chauffer la graisse et y faire brunir l'agneau passé au hache-viande. Bien assaisonner avec sel, poivre et ail. D'autre part, préparer une pâte brisée avec 1 ½ tasse de farine, 1 c. à thé de sel et 7 c. à tb. de graisse. Abaisser cette pâte, découper en 6 rouelles, étendre sur chacune la viande préparée, humecter les bords, recouvrir avec 6 autres rouelles de pâte. Presser les bords, badigeonner de lait, mettre sur une tôle et faire cuire à four chaud 450° F. 15 minutes. Abaisser la chaleur à 350° F. et laisser cuire 30 à 35 minutes. Servir avec une sauce aux champignons qu'on obtient en employant une boîte de soupe aux champignons. 6 services.

COTELETTES DE VEAU À LA CRÈME

6 côtelettes de veau 2 c. à tb. d'huile
 1 tasse de lait
 1 cube d'oxo ½ tasse de crème
 sel et poivre 3 c. à tb. de farine
2 c. à tb. de persil frais

Badigeonner d'huile les côtelettes, les mettre sur un gril et les faire griller sous la flamme 10 minutes. Saler et poivrer, retourner et faire griller l'autre côté. Tenir à la chaleur. Mettre dans une casserole le lait avec un cube d'oxo et faire chauffer jusqu'à ce que le cube de viande soit dissous. Ajouter la crème, porter à l'ébullition. Délayer la farine avec 3 c. à tb. d'eau. Ajouter au lait en brassant jusqu'à obtention d'une sauce bien lisse. Faire jeter quelques bouillons, assaisonner et incorporer le persil frais. Servir bien chaud avec les côtelettes de veau. Cette recette est délicieuse et permet de préparer des côtelettes sans graisse ni beurre. Si l'on n'a pas de grilleur, on peut faire cuire les côtelettes au four. 6 services.

Coutumes de Noël

(ET ELLES SONT NOMBREUSES!)

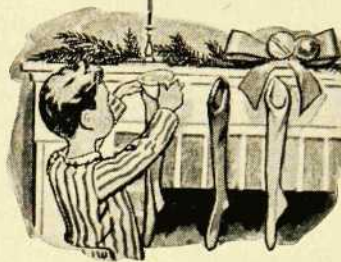
LE BAISER SOUS LE GUI



CETTE COUTUME débuta à l'époque de la mythologie nordique, quand la reine Freyja, Déesse de l'Amour, promit un baiser à tout homme qui passerait sous le gui. Aujourd'hui, si vous ne trouvez pas de gui, vous pouvez obtenir le même résultat en lui offrant du Pyrex.

LES BAS DANS LA CHEMINÉE

CETTE IDÉE nous est venue de Hollande, où le Père Noël dépose ses cadeaux dans les sabots de bois des enfants. N'ayant pas de sabots de bois, nous avons fait preuve d'ingéniosité en pendant nos bas à la place. On ne peut guère mettre d'ustensiles en Pyrex dans les bas, mais ils font certainement bien sous l'arbre de Noël.



CADEAUX EN PYREX

CECI est une de nos plus jeunes traditions de Noël. Elle débuta il y a trente ans, quand les ustensiles de cuisine en Pyrex transparents firent leur apparition. Aujourd'hui, dans tout le pays, ils sont le premier choix comme cadeaux pour Noël et toutes les autres occasions.



DU PYREX ALLANT AU FEU pour toute la cuisine qu'elle fait sur le poêle. Voici une idée excellente pour cadeau—deux casseroles étincelantes (32 onces et 48 onces), une poêle en verre et une queue isolante en verre qui va sur les trois. La queue s'enlève pour servir à table ou garder les aliments dans le réfrigérateur.

FAITES-EN UN JOUR DE BONHEUR, avec cette tasse à mesurer en Pyrex facile à lire! (Ci-dessus). La graduation en rouge sur le verre clair résiste à la chaleur et aux acides.

Composez vous-même vos séries de cadeaux en Pyrex

Assiette à Tarte "Conserve-Saveur"
 Série de 3 Bols en Pyrex
 Plat-Casserole en Pyrex à Double Usage
 Moules à Pain en Pyrex
 Plats Utilitaires en Pyrex
 Pots à Cossetarde en Pyrex

AVIS: Si vous ne pouvez pas trouver tous les ustensiles en Pyrex que vous voudriez avoir, ne blâmez pas votre fournisseur. Les ustensiles en Pyrex sont en grande demande, l'approvisionnement est encore médiocre. Nous faisons de notre mieux pour qu'il en ait, et vous aussi.

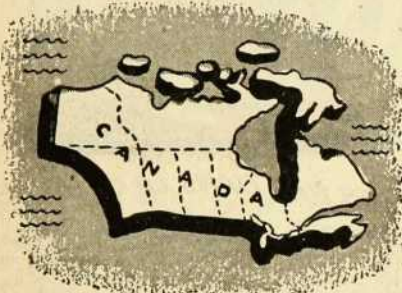


Recherchez cette étiquette ou cette marque déposée incrustée dans le verre.



JOHN A. HUSTON COMPANY LIMITED
 Concessionnaires Exclusifs pour le Canada

Le Choix des Canadiens




Les portefeuilles
Henry Perkins



Illustré ci-dessus, un des populaires portefeuilles Perkins. Modèle élégant fait de cuir véritable "moro-grain" — noir ou brun — il offre, pour votre protection, l'exclusif "Billguard" Perkins, de plus la "Cassette", compartiment secret pour fonds d'urgence. Il possède aussi tous les avantages réguliers des portefeuilles Perkins et dix étuis transparents pour photographies, passes et cartes d'identité.

Obtenez un catalogue illustré en couleurs en écrivant à H. Perkins & Sons (Canada) Limitée, 1191, rue Université, Montréal, Qué. Les prix varient jusqu'à \$8.25.

Un Produit de
Henry Perkins



NADETTE, PETITE MERE

[Suite de la page 14]

ait eu le temps d'ouvrir la bouche, l'amant de Luce cria :

— Haut les mains ou je tire !

Ahuri, Jean ne leva pas les mains et commit l'imprudence de faire un pas en avant. Croyant sa maîtresse en danger, Georges, fou de colère, abaissa son browning qu'il avait pris un instant plus tôt dans le tiroir du bureau... et fit feu !

Il vit comme en un cauchemar Luce couverte de sang portée par son mari et déposée sur le divan.

Georges jeta son arme et se précipita vers Luce évanouie. Il l'appela en pleurant, des noms les plus tendres, la folie gagnait son cerveau. Il avait tué son amour.

Luce, voyant le revolver braqué sur son mari, mue par un instinct plus impérieux que la frayeur, s'était mise entre les deux hommes et avait reçu la balle en pleine poitrine.

Maintenant, penché sur la coupable, le docteur, toute rancune abolie, cherchait le battement de son cœur, mais il n'entendit rien, plus rien ! Il se retourna très pâle et dévisagea le meurtrier involontaire.

— Mme Ronel est morte, monsieur, dit-il, vous voudrez bien admettre que tout scandale soit étouffé et que mon nom ne soit pas livré en pâture à la curiosité publique.

— Ah ! qu'importe votre nom et l'honneur, et la vie... Luce est morte et je mourrai aussi.

Le docteur Ronel dut lutter avec Georges pour lui arracher l'arme fatale.

— Plus tard, reprit froidement le docteur, vous agirez comme bon vous semblera, mais si vous prétendez aimer vraiment cette femme, faites le silence sur cette triste affaire, ainsi que je l'ai fait moi-même. Pour tous ceux qui l'ont connue, Mme Ronel est chez une parente malade. Sa mort pourra surprendre, mais sa mémoire ne sera pas salie.

Georges enfouit son visage dans ses mains et sanglota.

— Pourquoi vouliez-vous la tuer ? bégaya-t-il.

— Je ne voulais tuer personne, riposta le docteur surpris, j'ignorais que vous fussiez ici tous deux et votre domestique, en venant vous prier de me prêter un instrument pour réparer ma bicyclette, est l'auteur involontaire de cette terrible méprise.

Un accablement sans nom jeta Georges près du cadavre de celle qu'il avait aimée plus que l'honneur et le devoir et dont il était devenu le bourreau pour n'avoir pas su maîtriser sa colère.

— Pardon ! pardon ! gémissait-il, bientôt je t'aurai rejointe.

— Taisez-vous, lui dit brutalement le docteur, votre domestique est dans la pièce voisine. Vous lui direz que... c'est difficile... Enfin, dites-lui que Madame s'est blessée en voulant manier cette arme et que, par bonheur, l'inconnu qu'elle a fait entrer est un docteur. Je retourne chez mes amis les prévenir. Dans une heure je serai là, avec l'auto... Nous aviserons.

Le docteur Ronel fit part à ses hôtes des graves événements qui s'étaient passés dans son ménage depuis le départ de Luce jusqu'à cette heure funeste.

Ses amis l'écoutèrent en silence et lui serrèrent énergiquement les mains.

— Voici, dit sir Welton après avoir réfléchi un instant, nous annoncerons dans notre entourage qu'étant allé chercher votre femme chez sa parente, elle s'est tuée accidentellement, n'est-ce pas ?

— Vous avez raison, répondit Jean très ému. Merci !

L'enterrement de Mme Ronel fut très simple. Tous les amis des Welton et du docteur y assistèrent.

Huit jours plus tard, le docteur rentra à Paris. Son premier soin fut d'aller rendre visite à celle qu'il aimait.

— Elle est partie en voyage ce matin, expliqua la concierge... Elle est allée à Trévoux, qu'elle a dit, chercher un parent, un petit garçon...

Jean profita sans retard du renseignement, fit préparer son auto, sauta dedans après avoir congédié son chauffeur.

— Vous pouvez disposer, lui dit-il, aujourd'hui je n'ai pas besoin de vous.

VIII — NADETTE ET CLAUDE

EN FEMME AVISÉE, Nadette, avant de s'embarquer pour un si long voyage (l'enfant était hospitalisé à Trévoux, près de Lyon), écrivit au maire du village où sa mère avait vécu et où elle était morte. En lui expliquant la situation, elle demandait qu'il voulût bien lui envoyer quelques renseignements et lui indiquer les formalités à remplir pour que son frère lui fût remis.

Elle apprit le départ du docteur pour un temps indéterminé. On supposait généralement qu'il était allé rejoindre sa femme.

Il l'avait rejointe, en effet, mais contre son gré.

Ah ! comme Nadette aspirait de toutes ses forces à rentrer au plus vite dans son rôle de sœur, de petite mère plutôt... L'amour décidément ne lui serait jamais permis, cependant elle ne pouvait s'empêcher de penser à Jean.

— Jean ! Son nom revenait sur ses lèvres sans qu'elle s'en aperçût.

Pouvait-elle admettre de ne jamais le revoir ? Et quand Luce reviendrait ? Quelle raison alléguerait la jeune fille pour refuser d'aller les voir, puisqu'elle n'avait plus de maman à soigner ?

— A quoi bon me tourmenter, attendons avec confiance les événements.

Après trois semaines d'attente, la lettre tant désirée arriva.

« Apportez vos papiers, ceux de vos parents, disait le maire en terminant, et n'oubliez pas l'acte d'abandon vous concernant de Catherine Livet, et l'acte d'adoption dont vous êtes bénéficiaire. »

Fébrilement, Nadette fixa son départ pour le surlendemain. Elle profita de sa dernière journée pour acheter un ours en peluche, un pantin remuant bras et jambes, cela ferait trouver moins long le voyage du retour au petit garçon.

On l'attendait.

— Venez, mademoiselle, lui dit une infirmière, Claude est au jardin en train de s'amuser. Il va bien maintenant... Et vous êtes proche parente ?

— Oui, madame, répondit Nadette sans donner de plus amples explications... J'ai hâte de le voir.

— Oh ! c'est un gentil enfant, si doux.

Tout en causant les deux femmes arrivèrent à l'endroit où jouaient les enfants. Le premier que Nadette aperçut était assis sur un banc et, d'un air songeur, regardait ses camarades se bousculer, courir, sauter. Il avait des cheveux noirs bouclés de la même teinte que ceux de Nadette et des yeux pareils, des joues un peu minces, mais l'ovale du visage d'une forme parfaite. Ce fut lui que l'infirmière désigna.

— Il a quatre ans, dit l'infirmière, et il n'en paraît que trois, mais avec des bons soins et du bonheur il aura vite fait de rattraper le temps perdu.

Nadette d'un pas vif, traversa la cour, ses paquets de joujoux balancés au bout des doigts.

— Claude ! appela-t-elle. Claude, mon chéri...

QUI EST-IL, QUI EST-ELLE ?

C'ÉTAIT un charmant petit bonhomme qui ne voulait pas toujours faire dodo. Mais, comme tous les autres, lorsqu'il était mort de fatigue, il acceptait, de guerre lasse, de se laisser aller dans les bras de Morphée. Il lui arrivait sans doute de rêver, mais pas à la radio, pour la très bonne raison qu'elle n'existait pas encore. Aujourd'hui, il y pense et le jour et la nuit. Que dire de lui sans risquer de vous le faire connaître tout de suite ? Avançons toutefois qu'il est une des premières personnalités de notre monde radiophonique, connu non seulement à Montréal, mais dans le Canada tout entier, voire même chez nos voisins. Regardez longuement cette photo, les yeux surtout, et aussi, ce front plein de volonté, ce menton déjà tenace. Son ascension fut rapide dans le domaine radiophonique. Il décrocha pour son poste des trophées que plusieurs aimeraient posséder. Il file, comme on dit, une vie heureuse parce que bien organisée. On peut voir aussi que déjà, à cet âge, il était fait pour commander : voyez ce bras droit qui se lève, ce doigt qui indique l'ordre à exécuter. Qui est-il ? Imaginez un nom et vérifiez en page 31 de ce numéro.



Etonné, l'enfant sauta sur ses pieds et regarda la belle dame qui prononçait son nom.

Déjà, Nadette baissée devant lui mettait dans ses menottes les présents magiques, prometteurs d'une cordiale entente.

— C'est pour moi ?

— Oui, mon Claude, et tu m'aimeras un peu ?

— Oui, madame, dit timidement le petit, charmé par le beau visage si près du sien.

— Veux-tu m'embrasser ? demanda Nadette qui n'osait céder à son envie de prendre dans ses bras ce chérubin plus beau qu'elle n'avait rêvé, de crainte de l'effrayer.

— Oh ! oui, je veux, dit Claude.

Et, rêve réalisé, deux bras mignons firent un vivant collier à la grande sœur qui ouvrit les siens pour les refermer sur son trésor.

— Fais-moi voir ça ! dit Claude en montrant les paquets restés sur le banc.

Nadette sourit, et l'enfant, commodément assis sur les genoux de sa sœur, assista au déballage de l'ours, du pantin et d'une boîte de bonbons.

Claude poussa un petit cri, resta un long moment en adoration devant ces merveilles. Claude prit d'abord l'ours et l'embrassa en fermant les yeux, prise de possession impressionnante.

— Tu vas jouer sagement, mon mignon, recommanda la jeune fille, j'ai une commission à faire, mais je reviendrai bien vite.

Claude pâlit et pleura quand il fallut l'habiller pour partir.

— Tu ne me battras pas ? dit-il en sanglotant.

— Oh ! Claude... Ai-je l'air si méchant, regarde-moi, mon chéri, ne vois-tu pas comme je t'aime... Et puis tu m'appelleras Marraine, n'est-ce pas, c'est un joli nom.

— Oui, Ma... aine !

— Embrasse Mme l'infirmière, dis au revoir à tes camarades. Nous allons prendre le train, c'est beau, ton ours n'a jamais vu ça, il sera heureux.

— Oui, Ma... aine !

Le sourire est revenu, la présence de l'ours et du pantin rassure Claude. Nadette le prend par la main et, après les adieux et les remerciements, en route.

Les voici sur la place de Trévoux, terrasse plantée d'arbres d'où la vue s'étend à l'infini. Nadette contemple un instant le paysage puis se dirige vers l'église à droite de la terrasse.

— Un remerciement s'impose, dit-elle à Claude qui ne comprend pas.

Elle assied l'enfant sur un prie-Dieu à côté d'elle, puis, à genoux, la tête dans ses mains, se perd dans une profonde méditation.

— Mon Dieu, dit-elle, faites que je sache élever mon frère et... que Jean soit heureux !

Au moment où Nadette se redressait, une ombre se profila à sa gauche, quelqu'un s'agenouilla près d'elle... Un frémissement la parcourut... ce léger parfum elle le reconnut. Osant à peine lever les yeux et regarder l'inconnu de crainte de faire évanouir le bonheur pressenti, Nadette attendit... Quoi ? Un tumulte violent bouleversa son être tout entier... Oh ! c'est lui... c'est lui ! Elle ne l'a pas regardé encore, mais la certitude s'impose à son cœur ! Jean est cet homme en prière. Et tout à coup son nom à elle est prononcé.

— Nadette ! Nadette !... Je suis libre et je vous aime... Devant Dieu qui nous voit je vous demande d'être ma femme ! Claude sera notre fils... Nadette, au nom de votre mère... répondez-moi.

Sa mère ! quel coup de poignard en plein cœur ! Sa mère... Sait-il qui elle est. Non sûrement, le docteur Ronel n'épouserait pas la fille de Catherine Livet.

Par quel regard d'angoisse la pauvre fille dut-elle répondre à celui qu'elle aimait ! Le docteur Ronel en frissonna. Que signifiait cette tristesse, ce refus, alors qu'il s'attendait à bien autre chose.

— Sortons, dit-il, en prenant doucement Nadette par le bras tandis qu'elle attirait Claude près d'elle.

En silence ils retournèrent sur la place et s'assirent sur un banc. Dans le sable, non loin d'eux, Claude se mit à jouer sagement.

— Pardonnez-moi, mademoiselle Nadette, d'avoir laissé mon cœur s'ouvrir si vite... Je vous ai offensée.

Nadette considérait son ami avec une inquiétude grandissante.

— Vous avez dit tout à l'heure : « Je suis libre », et vous êtes en deuil.

— Oui, avoua le docteur, elle est morte ! Mais ne me jugez pas ingrat parce que j'ai l'air d'oublier. J'avais résolu de vous cacher la vérité, je crois que ce serait néfaste à notre bonheur futur auquel je ne veux pas renoncer.

En quelques mots, avec beaucoup de tact et de retenue, Jean raconta le drame à Nadette, qui ne put s'empêcher de pleurer son amie coupable.

— A mon tour, dit-elle, quand leur émotion fut calmée. J'ai un secret douloureux à vous confier.

Les lèvres de la jeune fille tremblèrent, ses yeux brillaient de larmes contenues, mais courageuse jusqu'au bout, elle dévoila à Jean ses origines.

— J'avais à peine un an lorsque mon père et ma mère adoptifs, villégiaturant dans un petit village de l'Ain, m'arrachèrent des mains de ma mère, une fillette de seize ans ! Elle me battait avec une branche d'épines et le sang coulait partout. Mon père entra dans une fureur épouvantable, il avait pris la personne par le bras et la traînait pour la mener à la gendarmerie.

« Laissez-moi, criait Catherine Livet, je vous en fais cadeau, j'en ai marre ! »

« Mon père l'a prise au mot. La femme a signé un acte d'abandon et, séance tenante, je passai de l'enfer au paradis... Ces faits sont consignés dans un petit cahier rédigé par ma mère adoptive, et c'est l'émotion provoquée par la lecture de cet article concernant mon frère qui l'a tuée. C'est elle qui m'a ordonné de m'occuper de Claude et c'est le moins que je fasse pour lui, qui est de mon sang, ce que des étrangers ont fait pour moi. »

— On ne sait qui fut mon père et l'on ne connaît pas davantage celui de Claude, et, malgré l'adoption qui me permet de porter le nom de Valence, je n'en suis pas moins une bâtarde dont le sang charrie peut-être...

— Taisez-vous, interrompit violemment le docteur Ronel, je ne permets pas à Mlle Valence d'insulter Nadette que j'aime, que j'estime si profondément. C'était cela qui vous éloignait de moi tout à l'heure, à l'église, n'est-ce pas ? Rien ne vous obligeait à cet aveu, votre honneur n'était pas en cause, mais vous avez bien fait, mon amie, entre deux époux, nulle ombre ne doit subsister. La vérité avant tout.

Un sourire divin illumina le visage de Nadette. Quelle folle envie lui venait de poser sa tête sur l'épaule de Jean et de rester là sans parler, caressée par la voix de l'aimé. Mais, bien qu'il n'y eût personne sur la place, elle n'osa et appela Claude.

— Viens, mon chéri, lui dit-elle, tu vois ce monsieur... C'est un grand ami de ta marraine, il faudra l'aimer autant qu'elle... Tu veux bien ?

Le docteur Ronel souriait en tendant les bras au bambin.

— Allez, hop ! sur mes genoux, dit-il gaiement.

Du bras gauche, Jean retint contre lui le garçonnet amusé, et du bras droit enlaça Nadette.

[Lire la suite page 30]

PROTÉGEZ VOS YEUX
par un bon éclairage



Une lumière abondante et douce est nécessaire au confort et à la sécurité de vos yeux. Souvenez-vous que les ampoules General Electric ont une grande clarté de longue durée.

AMPOULES
GENERAL ELECTRIC

DE FABRICATION CANADIENNE L-95F

CANADIAN GENERAL ELECTRIC Co. LTD.

LE SAMEDI de Noël
NUMÉRO SPECIAL

Plusieurs contes et nouvelles de Noël illustrés. De nombreux articles et des poésies, inspirés du même esprit. Une superbe gravure que l'on pourra encadrer. Plusieurs articles dans le ton, y compris une intéressante évocation des sports d'hiver à Montréal, il y a 50 ans.



Un nouveau feuilleton :

"MISÉRABLES DESTINÉES"

de CHARLES MEROUVEL.



Des recettes appropriées. Des jeux de circonstances. Une magnifique couverture en quatre couleurs. Voilà une idée de ce que sera le numéro spécial de Noël du SAMEDI. Il n'est pas trop tôt pour retenir sa copie chez son dépositaire habituel.

NOTRE FEUILLETON:

LES RONCES DU SENTIER

Par EMILE RICHEBOURG

ALLONS, vous êtes tout à fait charmante. Voici de quoi il s'agit : Pour éviter des indiscretions dont les conséquences pourraient amener d'irréparables malheurs, je vous demande de ne parler à personne, pas même à votre mère, de l'intéressante malade du docteur Morand. Celle qui vous a servi de mère autrefois a, vous le savez, des ennemis puissants, acharnés, que nous ne connaissons pas ; ils sont d'autant plus redoutables. Ils peuvent se rencontrer partout, et une parole, dite imprudemment, qui leur révélerait la présence à Montreuil de notre chère malade, serait un grave danger qu'il faut éviter. La sûreté est dans l'extrême prudence ; voilà pourquoi, ma chère Claire, je vous prie de rester muette au sujet de votre amie.

— Je vous obéirai, madame, répondit la jeune fille ; mais si, comme vous le croyez, ma mère veut m'emmener, que lui dirai-je ? Je ne saurai quelle raison lui donner pour lui faire comprendre que je dois rester quelque temps encore chez M. Morand.

— Votre objection n'est pas sans valeur, répliqua la marquise, car vous aurez certainement à lutter contre la volonté de votre mère et son vif désir de vous avoir, dès maintenant, tout à elle. Mais, dans le sacrifice même que vous faites pour votre vieille amie, vous puiserez la force nécessaire pour l'accomplir. Vous direz à votre mère que vous êtes forcée de rester encore à la maison de santé. Evidemment, elle voudra en connaître le motif ; vous lui répondrez que vous ne pouvez parler, qu'il s'agit d'un secret important qu'elle saura plus tard.

— Je ferai de mon mieux, madame, pour justifier la confiance que vous voulez bien me témoigner.

— J'en suis sûre, ma chère Claire ; pour cela vous n'aurez qu'à penser à la prochaine guérison de la pauvre folle, laquelle ne peut être obtenue qu'avec votre concours. Maintenant, je ne vous retiens plus, vous trouverez votre mère au parloir ; allez, charmante et bonne Claire, allez jouir pour la première fois du bonheur de l'étreinte maternelle.

Claire salua la marquise et sortit du cabinet.

A la porte de la salle où elle allait enfin voir sa mère, où une si grande joie l'attendait, son cœur se mit à battre violemment ; son émotion lui fit éprouver un saisissement extraordinaire ; ses jambes fléchissaient sous le poids de son corps, et elle fut obligée de s'arrêter un instant.

Enfin, elle ouvrit doucement la porte et fit trois pas dans le parloir.

Alors, la mère Langlois, qui était assise dans un coin sombre, se leva ; puis courbée, à grands pas, mais très lents, se redressant à mesure qu'elle avançait, elle marcha vers la jeune fille immobile, la couvrant pour ainsi dire des yeux.

Arrivée à deux pas de Claire, elle s'arrêta et, ouvrant ses grands bras, elle s'écria :

— C'est elle, c'est ma fille adorée ! ma Claire, mon Henriette !...

— Ma mère ! répondit la jeune fille dans un cri qui s'échappait de son âme.

Elle n'eut pas le temps de s'élançer, la mère Langlois avait franchi la distance d'un bond, et elle se sentit enveloppée, soulevée de terre par les bras robustes de sa mère.

Plus grande que sa fille, la mère Langlois avait élevé la tête de Claire à la hauteur de la sienne.

Ce fut, pendant quelques minutes, une suite de soupirs prolongés, mêlés à un bruit de baisers délirants et sonores. Ceux de la mère tombaient multipliés et rapides comme une avalanche sur toutes les parties du visage de l'enfant.

On aurait dit qu'elle ne pouvait se rassasier de caresses données et qu'elle voulait y user ses lèvres. La pauvre Pauline prenait un large compte sur les dédommagements si bien mérités par sa longue patience.

C'était l'explosion de son amour maternel concentré depuis si longtemps.

Tenant toujours sa fille dans ses bras, pressée contre sa poitrine, et continuant à la couvrir de baisers, elle la porta devant une fenêtre. Là, en pleine lumière, elle cessa de l'embrasser pour se livrer au bonheur de la contempler.

Dans les mouvements de sa physiologie et l'éclat de son regard, on aurait pu lire sa satisfaction, sa surprise, son admiration. Comme un peintre qui étudie les traits de son modèle, aucun détail ne lui échappait.

Claire gardait le silence ; elle aussi dévorait des yeux le visage de sa mère et s'enivrait d'amour filial. Elle se berçait délicieusement dans son ineffable ravissement.

— Oh ! comme tu es belle, mon adorée ! s'écria la mère émerveillée, avec un de ces mouvements d'orgueil qui n'appartiennent qu'aux mères idolâtres de leur enfant ; ah ! comme je vais être fière de toi !... Et c'est moi, Pauline, celle qu'on appelle aujourd'hui la mère Langlois, qui ai mis au monde une si belle fille !... Ah ! mais oui, tu es belle, plus belle qu'une princesse, tu es belle comme la fée du bonheur ! Que j'embrasse encore tes jolis yeux si doux, tes magnifiques cheveux, ta petite bouche qui me sourit, et tes joues fraîches et parfumées comme une rose !...

Et de nouveaux baisers retentissaient sur le front, les yeux et les joues vermeilles de la jeune fille.

— Ma mère ! ma mère ! ma mère ! répétait Claire palpitante, incapable de prononcer d'autres paroles.

Mais, pour sa mère, ces deux mots disaient tout ; ils résonnaient à son oreille comme la plus suave mélodie, ils lui semblaient divins ; ils remplissaient son cœur et ravissaient son âme.

X — MÈRE ET FILLE

LA MÈRE LANGLOIS s'assit, attira doucement sa fille et la fit asseoir sur ses genoux. Claire pencha sa tête et la laissa tomber doucement sur l'épaule de sa mère ; d'un de ses bras elle entourait son cou, pendant que ses grands yeux humides la regardaient avec une indicible ivresse.

Elles formaient ainsi un groupe charmant, un délicieux tableau digne du pinceau d'un Raphaël ou d'un Rubens moderne.

— Ma fille, mon Henriette chérie, — tu t'appelles aussi Henriette et c'est ton vrai nom, — es-tu contente, es-tu heureuse d'avoir retrouvé ta mère ?

— Si je suis heureuse ! Oh ! ma mère, ma bonne mère, est-ce qu'il y a au monde quelque chose de meilleur qu'une mère ?

— Ainsi tu m'aimeras... beaucoup, n'est-ce pas ?

— Ah ! avant de vous connaître, ne sachant pas si vous existiez encore, je vous aimais déjà de toute mon âme ; maintenant... oh ! maintenant...

Ses lèvres collées sur la joue de sa mère rendirent l'expression de sa pensée.

— Je n'ai jamais cessé de penser à vous, ma mère, reprit-elle, j'avais la soif ardente de votre tendresse et toujours, toujours j'attendais, j'appelais vos baisers !... Que de fois, la nuit, dans mes rêves, je vous ai vue près de moi ! Ne vous connaissant pas, vous m'apparaissez avec la figure de la vierge ou d'un ange, que j'aimais à voir, le dimanche, dans l'église du village... Mais toujours vous vous penchiez vers moi, souriante et bonne vous me parliez tendrement, vous me tendiez vos bras... Quand je me réveillais après mon doux rêve, et que je me retrouvais seule dans mon isolement, je vous cherchais encore, puis je pleurais en vous appelant... Oh ! ma mère, ma mère, comme je vous aimais, comme je vous aimais !... Ah ! lui aussi vous aimera... Avez-vous vu André, ma mère ? Connait-il notre bonheur ? Avez-vous embrassé votre autre enfant ?

— J'ai vu André, ma chérie, je l'aime beaucoup aussi, mais pas autant que toi ; André n'est pas ton frère !

La jeune fille eut une sorte de trépidation nerveuse.

— Oh ! oh ! fit-elle.

Et un sanglot s'échappa de sa poitrine oppressée par saisissement.

— Calme-toi, cher trésor, reprit vivement la mère, calme-toi et ne pleure

pas. Oui, André n'est pas ton frère ; je sais pourquoi tu t'es éloignée de lui, l'abbé Rouvière m'a tout appris. Va, chère petite, sans honte et sans crainte tu peux l'aimer maintenant, Dieu te le permet et moi aussi.

Claire leva vers le ciel ses beaux yeux pleins d'une reconnaissance infinie ; puis, laissant retomber sa tête, elle cacha sa figure rougissante sur le sein de sa mère.

Celle-ci continua :

— Je ferai de toi la plus heureuse des femmes, dès maintenant ce sera mon unique pensée. J'y emploierai toutes mes facultés et les jours qui me restent à vivre... Tu aimes André, André sera ton mari, je l'ai décidé, je le veux, cela sera. Par exemple, je voudrais bien voir qu'un obstacle s'opposât au bonheur de mon enfant !... Mais je le briserais et le mettrais en pièces comme les vitres de cette fenêtre, fit-elle d'un ton énergique, presque sauvage.

D'ailleurs, poursuivit-elle, il t'aime autant que tu l'aimes toi-même, ton André ; il l'a bien prouvé, le pauvre garçon, quand, dans sa douleur de t'avoir perdue, il s'est jeté dans la Seine.

— Dans la Seine ! répéta Claire éperdue, en se redressant.

— Bon ! fit la mère Langlois avec un visage contrarié qui lui donna une mine piteuse, j'ai toujours la langue trop longue ; je m'étais pourtant bien promis de ne pas souffler mot de la chose. Mais tant pis, c'est fait et je vas te dire tout : André a donc voulu se noyer ; heureusement on l'a repêché à temps.

— Cher André ! murmura Claire.

— Et vois comme tout cela est arrivé par la volonté de Dieu, continua la mère Langlois : j'étais là quand on l'a retiré de l'eau, j'étais là quand, à force de frictions et de soins, il a rouvert les yeux, et je l'ai vu porter à l'hôpital, à l'Hôtel-Dieu.

— Et maintenant, ma mère, où est-il.

— Toujours à l'hôpital ; mais il est hors de danger, et dans quelques jours il n'aura plus que le souvenir de sa folie. Je m'étais intéressée, sans le connaître, à ce garçon si jeune et si beau ; cela devait être, puisque c'est grâce à lui que je t'ai retrouvée. Donc, tantôt, je suis allée le voir à l'Hôtel-Dieu ; je me suis rencontrée là avec l'abbé Rouvière. En s'endormant, André a prononcé ton nom ; tu devines l'effet produit. J'interrogeai l'abbé, c'est lui qui m'a appris que tu étais ici, et je t'assure, mon cher trésor, que je n'ai pas mis longtemps pour venir du milieu de Paris à Montreuil.

— Vous êtes sûre, ma bonne mère, vous êtes bien sûre qu'André ne court plus aucun danger ? demanda Claire d'une voix étranglée par l'émotion.

— Je te répète que dans quelques jours il sera complètement rétabli.

La jeune fille poussa un soupir de soulagement.

— Et, tout de suite, je m'occuperai de votre mariage, reprit la mère Langlois. Vois-tu, quand le bonheur se présente à nous, il faut s'empresse de le prendre; nous l'attendons souvent si longtemps, qu'il ne faut jamais le faire attendre, lui.

Sois tranquille, ce sera une belle noce, une noce superbe; tu y verras des robes de soie, des équipages, du monde cosu... Je ne te dis que ça. Mais ma Claire, mon Henriette sera encore la plus belle de toutes avec sa taille fine et flexible comme la tige d'une fleur, sa robe blanche de satin à longue traîne, son grand voile et la couronne de fleurs d'orange.

La jeune fille ne put s'empêcher de sourire à travers ses larmes.

— Tu souris, ma fille bien-aimée, et quand je te parle d'équipages et de robes de soie, tu te dis sans doute que cela ne va guère avec le bonnet de linge de vingt-cinq sous et le modeste vêtement de ta mère.

— Oh! ma mère, protesta la jeune fille.

— Hé! hé! je ne suis pas si pauvre que j'en ai l'air... mais si, si, je suis pauvre puisque tout ce que je possède, comme mon cœur et ma vie, tout est à toi... Voyons, est-ce que j'aurais tant désiré retrouver ma fille pour la vouer à une existence de travail forcé, de misère peut-être?... Non, non, Dieu ne l'aurait pas permis, Dieu ne l'aurait pas voulu! Ma Claire, avec l'espoir qu'un jour tu me serais rendue, j'ai travaillé pour toi pendant vingt ans, le jour et la nuit; c'était pour t'avoir une dot, je l'ai gagnée seule, avec mes dix doigts... et c'est une belle dot, va; quarante mille francs, bien placés! Cette somme t'appartient, dès aujourd'hui; moi, je t'ai, je n'ai plus besoin d'autre chose.

— O ma mère, ma bonne mère! s'écria Claire émue d'une filiale admiration.

— Ah! ça a été dur à amasser, reprit l'heureuse mère, toutes ces pièces de cent sous, qui sont devenues de beaux louis d'or, puis de bons billets de mille francs de la banque de France!... Bien souvent, dans les longues nuits, ma tête alourdie tombait sur ma poitrine; mes yeux fatigués, brûlants, se fermaient malgré moi et de mes doigts engourdis s'échappait l'aiguille; mais, tout de suite, je pensais à toi; alors, allons, me disais-je, c'est pour grossir sa dot!... Alors, ma tête se redressait, je ne sentais plus la fatigue qui me piquait les yeux, je ressaisissais mon aiguille et elle allait, allait toujours... Comme toi, ma fille, j'étais couturière.

L'attention de Claire était suspendue aux lèvres de sa mère, elle l'écoutait, attendrie, osant à peine respirer dans la crainte de l'interrompre.

— Bien souvent aussi, poursuivit la mère Langlois, mes amies, des ouvrières comme moi, me disaient: « Es-tu bête, Pauline, de t'échigner ainsi! » Je laissais dire, je ne répondais pas et je poussais mon aiguille avec plus d'ardeur encore. J'avais mon idée. Et quand j'étais toute seule, je me répétais ce que je me disais tous les jours: C'est pour ma fille!...

Il fut impossible à Claire de se contenir plus longtemps; elle serra sa mère dans ses bras, éclata en sanglots et dévora ses joues de baisers, pendant que des larmes abondantes coulaient de ses yeux.

— Matin, fit la mère Langlois avec une sorte de colère comique, voilà maintenant que je fais pleurer ma fille! J'avais bien besoin de lui dire ainsi toutes mes rengaines! Suis-je assez stupide!... Allons, chérie, ne pleure pas, sèche tes beaux yeux...

Non, vois-tu, je ne veux pas que tu pleures!

Et, en lui rendant ses baisers, elle buvait ses larmes et la berçait sur ses genoux, comme un jeune enfant.

— O ma mère, ma bonne mère, disait Claire, je n'aurai pas assez de toute mon âme pour vous aimer!

— Allons, reprit au bout d'un instant la mère Langlois, maintenant, il faut nous en aller: j'ai pris une voiture, elle nous attend devant la maison.

Claire éprouva une commotion et baissa subitement les yeux.

— Vois-tu, mon trésor, continua la mère, mon bonheur ne sera complet que lorsque je t'aurai installée dans ta petite chambre à côté de la mienne... Une belle chambre, va, meublée à mon goût, arrangée par moi seule et où jamais un étranger n'est entré.

Claire n'avait pu douter, dès le premier moment, de l'immense amour maternel qui remplissait le cœur de sa mère; maintenant, chacune de ses paroles lui révélait combien cet amour avait été exclusif, prévoyant, et combien il avait fait éclore, à son intention, de sentiments délicats et exquis. Alors, songeant au chagrin qu'elle allait causer à cette mère si digne d'être aimée, adorée; en refusant de la suivre, elle souffrait réellement.

— Oh! ma tendre et bonne mère, répondit-elle d'une voix vibrante d'émotion, comme vous, je ne serai véri-

— Je vous le répète, quelque chose me force à rester ici.

— Mais quoi, quoi?

— Oh! vous le sauriez déjà si je pouvais vous le dire. Mais un jour, bientôt, je vous apprendrai tout; alors, vous comprendrez et vous serez contente; la première, vous me direz: Ma fille, tu as bien agi!

— Elle est pourtant bien jolie, ta petite chambre où je pensais que tu dormirais cette nuit, dit la mère Langlois avec tristesse. Le lit est en palissandre et thuya avec des sculptures; il y a un bon sommier avec un lit de plumes et deux épais matelas tout neufs. En face de la cheminée, où il y a une grande glace, j'ai placé l'armoire à glace, afin que tu puisses te bien voir depuis le haut de ta jolie tête jusqu'au bout de tes petits pieds. Près de la fenêtre garnie de doubles rideaux de guipure semblables à ceux du lit, tu trouveras une mignonne chiffonnière; les chaises et les fauteuils sont recouverts en tapisserie, c'est mon ouvrage.

Sur la cheminée il y a une pendule en bronze doré de Barbedienne avec ses candélabres, puis deux grands vases de porcelaine où tu mettras des fleurs... Il y a aussi une jolie cage, avec deux grands canaris de Hollande, qui chantent toute la journée à plein gosier, comme des perdus... Ils t'attendent aussi, eux, car chaque jour je leur parle de toi; et quand je leur dis: Elle viendra bientôt, et qu'ils

ta encore sur sa fille et la couvrit de nouveaux baisers. Puis, éperdue, comme affolée, elle monta dans son fiacre, qui reprit rapidement la route de Paris.

Deux heures plus tard, elle entra dans le boudoir de Mme Descharmes.

— Je les ai retrouvés! cria-t-elle à la jeune femme.

— Nos enfants! exclama Angèle en s'élançant vers la mère Langlois.

— Oui, tous les deux, Henriette et André!

— Pauline, ma chère Pauline, mettons-nous à genoux et remercions Dieu!

Un instant après, un domestique annonça M. le marquis de Presle.

— Dites à M. le marquis, répondit Angèle, que je suis très souffrante ce soir, et qu'il m'est impossible de le recevoir.

XI — GARGASSE SE TIRE D'UN MAUVAIS PAS

PIERRE GARGASSE, assis sur le banc que connaît le lecteur, à l'ombre du marronnier, fumait mélancoliquement sa pipe. Malgré le souvenir de ce qui lui était arrivé à cette même place, il y revenait chaque jour; c'est sur ce banc qu'il aimait le mieux à fumer sa pipe. Ce que c'est que l'habitude!

Dans la maison isolée, Gargasse, à la solde de Blaireau, était toujours investi des fonctions de géoliers, devenues une agréable sinécure. Il vivait là, tranquillement, comme un bon bourgeois ou un honnête commerçant retiré des affaires, qui, comptant sur son revenu, voit sans souci tomber la pluie, se chauffe au soleil et laisse grossir son ventre.

Boire, manger, dormir, ne rien faire et avoir dans un pot sa provision de tabac aurait dû être pour Gargasse le *ne plus ultra* du bonheur. Eh bien non, cette vie idéale, si calme en apparence, lui pesait. Tant il est vrai que l'homme n'est jamais content! C'est toujours la folie de l'ambition qui cause ses chagrins et le perd souvent. Gargasse n'était pas satisfait parce qu'il désirait autre chose.

Au milieu du nuage de fumée qui s'échappait de ses lèvres, il voyait la petite maison qu'il rêvait d'acheter à vingt ou trente lieues de Paris, au bord d'une rivière, avec un jardin et un champ pour planter ses choux. Il voyait cela et ce n'était toujours qu'un rêve. Pour le réaliser, il fallait que Blaireau, en récompense de ses longs services, lui donnât une trentaine de mille francs: cette somme était nécessaire pour acheter l'immeuble et constituer le revenu suffisant à l'existence calme et modeste de deux personnes.

Deux personnes, lui et une femme déjà vieille. Cette femme, il l'avait aimée autrefois; après l'avoir retrouvée à Paris, dans une profonde misère, il s'était rappelé combien elle lui avait été dévouée, et le cœur du scélérat s'était mu à ce souvenir. Alors, il s'était dit: Pour moi, elle a beaucoup souffert; je l'ai trompée, humiliée, battue; j'ai vécu du travail de ses mains, puis un jour, je l'ai lâchement abandonnée. Aujourd'hui, elle est vieille, laide, dans le dénûment, n'importe! Ensemble nous avons commencé l'existence, ensemble nous la finirons.

Pour expliquer ce phénomène il faut admettre que les plus grands misérables peuvent être touchés par le repentir.

Depuis qu'il avait pris cette résolution, l'idée fixe de Gargasse était de se faire remettre les trente mille francs que, selon lui, Blaireau lui devait.

Il cherchait le moyen de forcer son digne ami à ouvrir sa caisse, lorsque deux coups frappés violemment à la

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

La véritable marquise de Presle eut peur lorsqu'une jolie dame qui se disait marquise du même nom voulut lui arracher le médaillon dans lequel se trouvait le portrait de son mari. De son côté, la physionomie de la folle s'était animée. Elle faisait des efforts inouïs pour réveiller dans sa mémoire des souvenirs endormis, depuis des années. Madame la marquise confia les secrètes agitations de son âme à une comtesse de ses amies... Comment ne pas s'associer aux émotions que lui réserve l'avenir? L'auteur a ménagé habilement le récit dans lequel les lecteurs goûtent les nuances de la sensibilité et l'expression véritables des choses du cœur.

tablement et absolument heureuse que lorsque je pourrai vivre près de vous, avec vous; mais ce ne sera que dans quelque temps.

— Dans quelque temps! Que veux-tu dire?

— Je dois encore rester ici.

— Ah! ça, est-ce que M. Morand aurait la prétention de vouloir te garder malgré moi? s'écria la mère Langlois avec violence; par exemple, nous allons bien voir!

— M. Morand, ma bonne mère, me laisse entièrement libre; c'est moi qui désire, qui veux rester.

— Toi, toi!... Alors tu ne m'aimes pas?

— Oh! ne dites pas cela!

— Pourquoi veux-tu rester ici, pourquoi?

— Je vous dirai tout plus tard, ma mère; il s'agit d'un devoir à remplir et qui s'impose à moi impérieusement.

— Ta, ta, ta, je ne comprends pas cela, et, puisque tu parles de devoir, ton devoir est de suivre ta mère. Tu es assez riche pour te dispenser d'être une personne à gages. Je ne dis pas que tu ne travailleras plus, non, car il faut toujours s'occuper, travailler dans la vie; mais tu choisiras le genre de travail qui te plaira le mieux, et c'est chez toi que tu travailleras, à tes heures.

— Quand nous serons réunies, ma bonne mère, je ferai tout ce que vous voudrez.

— C'est donc bien vrai, tu refuses de venir avec moi?

m'entendent prononcer ton nom, ils battent des ailes et, plus joyeux, ils chantent mieux encore.

Elle s'arrêta, suffoquée par les larmes.

Claire pleurait aussi, en lui prodiguant ses plus tendres caresses.

A ce moment, le docteur, qui venait de reconduire Mme de Presle jusqu'à sa voiture, entra dans le parloir. Prévenu par la marquise, il n'eut qu'à voir le visage de la mère de Claire pour comprendre que la jeune fille avait tenu sa promesse.

— Madame, dit-il, votre charmante fille vous a dit sans doute qu'elle désirait rester ici quelque temps encore; pour toutes deux c'est un grand sacrifice, je le sais; pour Claire, madame, c'est un acte de pieux dévouement, dont bientôt vous serez heureuse et fière. Je ferai d'ailleurs tout ce qui dépendra de moi pour adoucir votre peine. Vous pourrez venir voir votre chère fille aussi souvent que cela vous fera plaisir; vous serez toujours ici la bienvenue. Du reste, votre séparation ne sera plus d'une longue durée.

La mère Langlois poussa un profond soupir.

— Je vous remercie, monsieur, dit-elle; mais ce n'est pas ce que j'aurais voulu.

Elle prit sa fille dans ses bras, la pressa avec force sur son cœur, et une fois encore l'embrassa longuement.

Claire et le docteur l'accompagnèrent jusque dans la rue. Là, elle se je-

porte du jardin le firent tressaillir. Un instant après, trois autres coups, frappés d'une certaine façon, lui apprirent le nom du visiteur. Alors il courut tirer les verrous de la porte, et Blaireau entra.

— Toi, déjà, si matin! exclama Gargasse étonné.

— Je me lève toujours de bonne heure, répondit Blaireau. Mais nous avons à causer; montons dans ta chambre.

Gargasse remarqua que Blaireau était sombre. Il devint inquiet.

— Saurait-il quelque chose? pensa-t-il.

Toutefois, il suivit docilement son complice. Blaireau s'étant assis, Gargasse en fit autant.

— J'ai appris du nouveau, dit le premier, le préfet de police a eu vent de l'enlèvement de la folle, il y a eu une enquête.

— Ah! fit Gargasse anxieux.

— Mais nous sommes plus malin que la rousse; elle a cherché et n'a rien trouvé.

Gargasse commença à respirer.

— Alors? interrogea-t-il.

— Alors la police en a été pour ses frais, et l'enquête s'est arrêtée devant le vide.

— Il ne sait rien, se dit Gargasse.

Et il poussa un soupir de soulagement.

— Maintenant, reprit Blaireau, nous n'avons plus rien à craindre, toute cette affaire est oubliée.

— Enfoncés les mouchards! s'écria joyeusement Gargasse.

— La rue de Jérusalem n'est pas de force pour lutter avec moi, dit Blaireau avec un regard éclatant d'orgueil.

— Ça, c'est vrai, répliqua Gargasse, dans une sorte d'admiration, tu es un homme prodigieux, un génie. Quelle sorbonne!

Blaireau se mit à rire, satisfait du compliment. Il n'était pas toujours insensible à la flatterie.

— Donc, reprit-il, nous n'avons plus rien à redouter et je ne vois plus la nécessité de nous imposer l'embarras de la folle.

— Que veux-tu dire?

Blaireau eut un regard sinistre.

— Nous ne pouvons pas la garder éternellement, répondit-il; une folle, ça gêne, et puis elle ne nous est plus utile; il faut qu'elle disparaisse.

Gargasse pâlit, il sentit une sueur froide mouiller ses tempes.

Blaireau ne vit rien; tout entier à son idée, il continua:

— Voici ce que j'ai décidé: cette nuit nous nous débarrasserons de la folle. C'est facile, les moyens ne manquent pas; celui que j'ai choisi a du bon, tu vas voir: Tout à l'heure, nous étoufferons la folle, poursuivra le misérable, ce ne sera pas long, car elle n'a qu'un souffle de vie; cela fait, nous l'habillerons avec le costume que j'ai apporté et qui est là, dans ce paquet, un vêtement d'ouvrière, depuis les souliers troués jusqu'au bonnet de linage. J'ai acheté toute cette défroque quarante sous chez une fripière du Temple.

Gargasse le laissait parler. Il se trouvait dans une situation difficile, peut-être dangereuse, et il se demandait avec effroi comment il pourrait en sortir.

— Cette nuit, à une heure du matin, continua Blaireau, je serai ici avec une voiture, nous prendrons la morte et nous l'emmènerons du côté de Suresne, où nous la jetterons dans la Seine. Si elle est repêchée par des pêcheurs ou des marinières, on supposera que c'est une pauvre femme qui s'est jetée à l'eau pour échapper à la misère, à la faim. Chaque jour, la faim donne à des gens le désir de boire un grand coup, ajouta-t-il cyniquement. Eh bien, que penses-tu de mon idée?

Gargasse sursauta comme un homme qu'on réveille brusquement, et ses yeux se fixèrent sur Blaireau.

— Réponds-moi donc, fit celui-ci.

Gargasse se mit à rire.

— Tout cela est parfaitement combiné, dit-il; mais, mon cher Blaireau, tu t'es donné une peine bien inutile.

— Hein! pourquoi?

— Parce que la besogne est faite.

— Je ne comprends pas.

— La folle est morte.

— Morte! répéta Blaireau; est-ce bien vrai?

— Puisque je te le dis.

— Et quand cela? Hier, cette nuit?

— Depuis plus longtemps.

— Et qu'en as-tu fait?

— Drôle de question... Ce que j'en ai fait? Ce qu'on fait d'une morte, je l'ai enterrée.

— Où cela, dans le jardin? demanda Blaireau en jetant sur son complice un regard soupçonneux.

— Pour qu'un jour un coup de bêche maladroit découvre le cadavre! pas si bête!... Là-haut, dans le bois, par une nuit noire, j'ai creusé un trou, et c'est dans ce trou que j'ai enterré la folle.

— Tu as fait cet ouvrage seul?

— Fallait-il aller chercher le commissaire de police?

— Tu as raison, répondit Blaireau dont le regard oblique ne quittait plus Gargasse.

— J'ai les bras assez forts pour manier une pelle et les épaules assez solides pour avoir pu porter seul un cadavre qui ne pesait pas soixante livres, reprit Gargasse.

— C'est certain; mais pourquoi ne m'as-tu pas prévenu?

— Ah! voilà... je ne voulais pas te faire de la peine.

— Ça c'est bien! Excellent Gargasse!

— Dans le temps, tu as eu un faible pour la jolie Léontine; j'ai eu peur pour ta sensibilité.

— Ce cher ami, fit Blaireau d'un ton moitié sérieux, moitié ironique.

— Que veux-tu, c'est peut-être bête, mais je suis comme ça pour ceux que j'aime.

— Le fourbe, pensait Blaireau, il me paiera tout cela en gros.

— Ainsi, reprit-il, c'est par amitié pour moi.

— Ma foi, oui. Pourtant je ne veux pas mentir; j'avais encore une raison.

— Ah! voyons cette autre raison.

— Je me trouve bien ici, dans ta maison; je m'étais dit: Tant que mon ami Blaireau ne saura pas que la folle est morte, j'y resterai bien tranquille, ne faisant rien et vivant comme un seigneur. Le métier de rentier me plaît.

— J'aime mieux cette dernière raison que la première.

— On ne peut rien te cacher à toi, il faut toujours te dire tout.

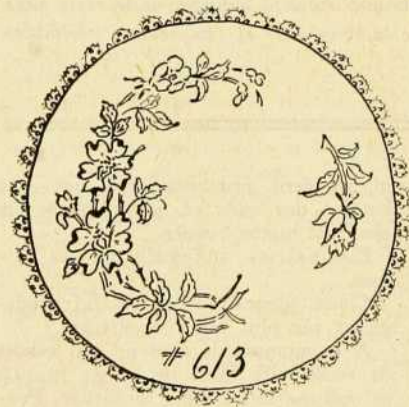
— Enfin la folle est morte, nous en sommes débarrassés... Maintenant, mon cher Gargasse, je n'ai plus besoin de toi, et comme j'ai l'intention de vendre cette maison, tu ne pourras plus y rester.

— Voilà ce que je redoutais; mais je te connais, tu ne laisseras pas ton vieux camarade Gargasse dans la peine, tu tiendras la promesse que tu lui as faite.

— Au fait, parlons de ça; de quoi sommes-nous convenus?

Le visage de Gargasse s'épanouit.

VOUS BRODEZ, MADAME ?



JOLI NAPPERON

Bien qu'il y ait un 13 dans ce numéro, pourquoi ne pas en faire un prix de bridge pour une heureuse gagnante? Vos amies en seront ravies. La broderie de ce centre qui mesure 18 pouces est exécutée en nuances claires sur un fond de coton blanc fini toile. Coudre une délicate dentelle blanche en guise de bordure. Tableau des couleurs inclus.

Mme DE BELLEFEUILLE,
61, Bord du Lac, Valois, P. Q.

LISTE DES PRIX

Veuillez m'envoyer les articles suivants :

Patron No 613

<input type="checkbox"/> 613 — Centre blanc tout étampé	30 cents
<input type="checkbox"/> Coton de couleur pour la broderie	25 cents
<input type="checkbox"/> Patron étampé sur papier	15 cents
<input type="checkbox"/> Papier carbone, bleu ou jaune, pour tracer	10 cents

Prière à mes lectrices d'inclure le prix du patron, plus la taxe de 4% ou 2%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.

Nom

Adresse

Localité

Province

Le Samedi — 1er décembre 1945

— Tu sais mon rêve, répondit-il; une petite maison, un jardinet derrière, et une petite rente... Tu vois, je ne suis pas exigeant.

— Enfin, dis un chiffre.

— Eh bien! une trentaine de mille francs.

— Trente mille francs! exclama Blaireau, comme tu y vas! Mais c'est une fortune, cela.

— Pas grosse... j'ai fait mes calculs; il faut bien cette somme.

— Diable, diable! fit Blaireau en se grattant l'oreille.

— Allons, mon petit Blaireau, un bon mouvement, dit Gargasse d'une voix mielleuse.

— Soit, tu auras tes trente mille francs. C'est égal, c'est bien de l'argent, je vais me saigner pour toi.

— Ah! Blaireau, vieux copain! s'écria Gargasse avec émotion; tiens il faut que je t'embrasse.

— Non, dit Blaireau en se levant, tu ferais éclater ma sensibilité. J'aime mieux que tu allumes la bougie.

— La bougie! pourquoi faire?

Je désire voir la cave.

Gargasse s'empressa d'obéir et tous deux descendirent dans le sous-sol.

Blaireau entra dans le caveau qui avait servi de cachot à Léontine Landais. Prudemment, Gargasse resta à l'entrée, se contentant d'éclairer son complice. Mais, pour le moment, Blaireau n'avait pas d'intention mauvaise. Il se borna à faire l'inspection du caveau. Il voulait probablement s'assurer de la disparition de la folle.

Peu après, en quittant Gargasse, il lui dit:

— Je reviendrai samedi; je t'apporterai tes trente mille francs.

XII — UN NUAGE À L'HORIZON

GARGASSE était content. Tout de même, se disait-il en se frottant les mains, il a bien pris la chose. Gargasse se trompait. Blaireau n'avait pas été dupe de son mensonge. Une colère terrible, qu'il n'avait pas voulu laisser éclater grondait dans sa tête.

— C'est certain, la folle n'est plus en ma puissance, se disait-il en reprenant la route de Paris; qu'est-elle devenue? Qu'en a-t-il fait? Ah! je vois son jeu, le brigand, il veut me faire chanter... Eh bien, il se trompe, ce n'est pas aux vieux singes qu'on apprend à faire des grimaces. Lui donner trente mille francs, ah! ah! ah! Une balle dans la tête ou un bon coup de poignard dans la poitrine, voilà ce qu'il mérite, le misérable!

Ce n'est pas tout, il faut ouvrir les yeux et voir clair. La folle a disparu, voilà le fait. Supposer qu'elle s'est échappée de sa prison toute seule serait absurde. On lui en a ouvert la porte, car j'ai constaté que le trou qui communique au puits n'a pas été agrandi. Donc Gargasse est un traître. C'est lui qui a enlevé sa prisonnière pour la cacher ailleurs. Ah! j'aurais dû me défier de lui!...

Après un moment de réflexion, il reprit:

— Je crois que je m'égaré dans les chemins de traverse. Gargasse me trompe, c'est évident; mais s'il avait caché la folle pour me forcer à lui donner de l'argent il me l'aurait dit et n'eût pas inventé la fable qu'il m'a contée. Et puis il est prudent, il ne serait pas resté à Sèvres. Décidément, il y a autre chose. Quoi? Je cherche dans la nuit.

Tout à coup, il se frappa le front. Il venait de penser à la marquise de Presle. Il savait que l'enquête concernant l'enlèvement de la folle de Rebay avait été faite sur sa demande.

— Mme de Presle a dû jouer un rôle dans l'affaire que je cherche à débrouiller, se dit-il; alors Gargasse est son associé. Dans ce cas, c'est grave,

beaucoup plus grave que je ne le croyais...

Il rentra chez lui en proie à une grande agitation.

Après s'être débarrassé de son paletot, il s'assit à son bureau et écrivit un billet qu'il fit porter immédiatement rue de la Huchette par sa domestique. Il avait aussi l'intention d'écrire au marquis de Presle; mais, après réflexion, il ne le fit point.

De la rue du roi de Sicile à celle de la Huchette la distance n'est pas grande. La domestique revint au bout d'une demi-heure, accompagnée d'un individu à l'air effronté, qui s'intitulait marchand de lorgnettes, mais qui devait faire, en outre, beaucoup d'autres métiers inconnus plus ou moins avouables. Pour n'en citer qu'un, il était à l'occasion un des espions de Blaireau.

— Ma lettre t'a trouvé chez toi, lui dit celui-ci; il paraît que tu te reposes en ce moment.

— Oui, les affaires ne vont pas. Moi, quand je n'ai pas d'ouvrage, je ne flâne pas dans les rues, le nez en l'air, je reste chez moi.

— Cela veut dire que tu as la bourse plate.

— Tant que j'ai un rond, maître, ce n'est pas dans ma niche qu'on me trouve, vous le savez bien.

— Il faut te chercher au cabaret.

— Chez le mastroquet du coin, toujours le même. Mais ce n'est pas pour me faire le catéchisme que vous m'avez appelé, je suppose; de quoi s'agit-il?

— J'ai de la besogne à te donner.

— On la fera, patron, on la fera.

— Je veux te charger d'une petite surveillance. Il faut que je sache où va, chaque fois qu'elle sort, une grande dame qui se nomme la marquise de Presle et qui demeure rue Saint-Dominique.

— Ça, c'est facile.

— Tu n'auras que cela à faire pour le moment; tu vas te mettre immédiatement en campagne, et ce soir j'attendrai ton rapport. Tiens, voilà dix francs pour tes premiers frais.

— Alors, je pars.

— Encore un mot: J'aurai peut-être besoin de t'adjoindre, demain ou après-demain, un ou deux camarades.

— Vous n'aurez qu'à parler, patron, je vous les trouverai.

— Je n'en doute pas; mais sais-tu ce qu'est devenu le mouton?

— Je crois qu'il a quitté Paris.

— Par ordre?

— Non, pour aller voir son pays.

— Il est peut-être revenu?

Ça m'étonnerait; il serait venu me dire bonjour. Depuis une expédition que nous avons faite ensemble, du côté de Sèvres, nous sommes une paire d'amis.

— Ah! vous avez travaillé par là? fit Blaireau; était-ce bon?

— Excellent!

— Quel genre d'affaire?

— Une escalade, une femme à enlever...

Blaireau tressaillit.

— Oh! oh! fit-il en souriant, c'était difficile! Vous n'avez pas réussi.

— Erreur, patron.

— Ainsi, vous avez pu enlever cette femme? Elle était donc seule dans sa maison?

— Avec son gardien.

— Son gardien! je ne comprends pas.

— Ah! voilà: la femme était enfermée dans une cave; il s'agissait de la délivrer.

— C'est fort intéressant ce que tu me dis là. Et pour le compte de qui travailliez-vous?

— Ça, je l'ignore, Pistache ne me l'a pas dit.

— Qu'importe! vous avez pu enlever la femme; après qu'en avez-vous fait?

— Nous l'avons remise à un homme et à une femme qui nous attendaient au bord de la Seine près du parc de Saint-Cloud.

— Ne m'as-tu pas dit tout à l'heure qu'il y avait un gardien?

— Oui, et un rude gaillard encore!

— Il était avec vous?

— Lui! pas du tout.

— Bah! et ce rude gaillard, comme tu dis, a laissé prendre la femme sans rien dire?

— Oh! il a crié et hurlé, mais il n'a pu faire que cela; nous avions commencé par le lier avec des cordes.

Sur la demande de Blaireau, l'espion s'empressa de lui raconter tout ce qui s'était passé dans la maison de Sèvres le soir de l'enlèvement de la folle.

Enfin, la disparition de la malheureuse Léontine lui était expliquée. Gargasse devenait beaucoup moins coupable qu'il ne l'avait supposé; et, en même temps, il acquerrait la presque certitude que la folle avait été remise aux mains de la marquise de Presle. Quel but poursuivait la marquise? Où avait-elle placé la folle? Voilà ce que, avant tout, Blaireau voulait découvrir.

Le soir, à huit heures, son espion, qui portait le nom belliqueux de Tamerlan, vint lui faire son rapport.

Mme la marquise de Presle était sortie, à deux heures, avec sa fille. Ces dames s'étaient rendues aux magasins du Bon-Marché, où elles avaient fait divers achats. Du Bon-Marché elles étaient allées rue de la Paix, où Mlle de Presle avait essayé plusieurs bagues chez un joaillier, et examiné avec sa mère un certain nombre de boucles d'oreilles. Tamerlan, n'ayant pas cru devoir entrer dans la boutique du bijoutier, ignorait si un achat y avait été fait.

Mme de Presle et sa fille remontèrent dans leur voiture et donnèrent l'ordre au cocher de les conduire à Montreuil. Il était alors trois heures. Tamerlan courut place Vendôme, sauta dans une voiture et parvint à suivre le coupé de la marquise jusqu'aux fortifications. Arrivé là, le cheval de louage en sueur, haletant, éreinté, fourbu, refusa d'avancer. Le coupé, qui avait déjà une grande avance, gagna encore du terrain et disparut.

Toutefois, à tout hasard, Tamerlan se décida à faire à pied le reste du chemin. Il connaissait Montreuil; il y était venu souvent dans sa jeunesse pour y voler des pêches. Après l'avoir fouillé de son mieux, il se disposait à s'en revenir bredouille, lorsqu'il aperçut la voiture de la marquise arrêtée devant la porte cochère d'une grande et belle maison bourgeoise. Un paysan qu'il interrogea lui apprit que cette magnifique propriété était la maison de santé du docteur Morand. Il rôda dans les environs pendant une demi-heure, puis la voiture de Mme de Presle ayant repris au grand galop la route de Paris, il se dit qu'il avait suffisamment travaillé et que sa journée était finie.

Ce rapport donnait à Blaireau un renseignement précieux; mais il ne laissa rien paraître de ses impressions. Cependant il complimenta l'espion, lui mit un louis dans la main et le congédia en lui donnant l'ordre de continuer à surveiller la marquise.

Mme de Presle se rendant à Montreuil dans une maison de santé, cela disait tout. Le doute n'était plus possible. Après avoir fait enlever la folle, elle l'avait confiée aux soins du docteur Morand. Evidemment pour qu'il lui rende la raison. Restait à savoir si Léontine Landais pouvait être guérie. Il ne se dissimulait pas les conséquences terribles que cette guérison aurait pour lui. Si Léontine retrouvait le souvenir, ses révélations ne pouvaient manquer de lui être fatales. Il

VOUS QUI SOUFFREZ DE SINUSITE Voici Un Soulagement Rapide!

Quelques gouttes seulement soulagent l'enclenchement — facilitent la respiration — apportent le bien-être.



C'est merveilleux comme le Va-tro-nol dissipe la congestion des voies nasales—donne aux sinus la possibilité de se vider. Ces excellents résultats sont dus à ce que le Va-tro-nol est une médication particulière, qui agit au siège même du mal—pour soulager la congestion douloureuse, et faciliter la respiration. Faites-en l'essai—**VICKS VA-TRO-NOL** Mettez-en quelques gouttes dans chaque narine.



Payez-vous un luxe, mettez-vous à la page sans qu'il soit question d'extravagance! Ceci n'est pas un paradoxe, encore moins un tour de force en économie. Nous pouvons vous démontrer qu'avec un billet de cinq dollars, vous pouvez vous procurer une bonne vieille valeur d'avant-guerre qui s'est même améliorée depuis. La réponse n'est pas un mystère, c'est presque un secret de Polichinelle: un abonnement à nos trois magazines,

LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

COUPON D'ABONNEMENT

TROIS MAGAZINES, \$5.00 POUR 1 AN

Ci-joint \$5.00 (Canada seulement) pour un abonnement d'un an aux Trois grands magazines. IMPORTANT: Veuillez indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE 975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P.Q.

5 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES CINQ GAGNANTS DU PROBLEME No 726 — CINQ JEUX DE CARTES

M. J.-J. Houle, 615, rue Laviolette, Trois-Rivières, P. Q.; Mme J.-H. Desjardins, 161, rue St-Georges, St-Jérôme, Co. Terrebonne, P. Q.; M. G.-F. Gignac, 55 — 19ème Rue, Québec, P. Q.; M. Jean-M. Therriault, Sanatorium St-Georges, Mont-Joli, P. Q.; M. Ivanhoe Beaulieu, 4684, rue Cartier, Montréal, P. Q.

Solution du Problème No 727

G	O	P	I	L	L	O	N	B	E	C	A	T
B	R	A	G	U	E	S	B	T	I	G	E	
F	I	N	E	S	B	A	S	L	I	N		
O	U	S	E	T	B	A	L	A	I	S	I	
U	N	S	E	T	E	V	A	R	R	E	R	
R	I	O	M	E	N	T	E	N	D	E	U	R
G	O	T	P	O	U	C	I	N	E	R		
O	N	O	I	E	S	B	E	N	E	C	E	
N	G	R	E	C	M	I	E	C	O	Q		
C	O	N	T	U	S	I	O	N	R	E	P	U
D	G	E	R	M	E	T	E	S	S	A	I	
A	B	S	E	A	U	X	V	O	L	L	E	
U	R	E	S	I	L	P	E	R	I	L	M	
B	A	R	A	T	D	A	R	T	O	I	S	
E	N	G	I	N	C	O	N	S	E	N	T	I

AUX AMATEURS DE MOTS CROISES

En insérant tout simplement la languette dans l'enveloppe, au lieu de coller celle-ci, l'affranchissement de votre envoi ne vous coûtera qu'un sou, au lieu de trois ou quatre.

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 728

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

Nom

Adresse

Ville ou Village Province

Adresser : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975-985, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

HORIZONTALEMENT

- Grosse verrue qui se produit sur le corps du cheval. — Appétit dépravé. — Ville de Tunisie.
- Enlever. — Qui appartient au mollet. — Pure.
- Une des Moluques. — Evénement fortuit. — Fleuve de l'Afrique.
- Aujourd'hui la Yougoslavie et la Bulgarie. — Note. — Qui a des aptitudes pour.
- Planète habitée par l'homme. — Laxatif.
- Idem. — Peigne du tisserand. — Pièces de bois destinées à soutenir le plancher.
- Dit qu'une chose n'existe pas. — Mammifères.
- Rivière d'Italie. — Frapper. — Partie du fourneau.
- Récompenser. — Substantif.
- Faire demeurer. — Règle obligatoire. — Adverbe.
- Aplatir la pointe d'un clou. — Partie extérieure du bras.
- En cet endroit. — Pronom. — Suspension d'hostilités entre des belligérants.
- En forme d'œuf. — Modique. — Ne pas dire.
- Érudit français (1848-1899). — Née la première. — Comédie de Marivaux (1736).
- Saison. — Petite planche utilisée comme ardoise. — Gaz stomacal.

VERTICALEMENT

- Voile triangulaire. — Monnaie d'or arabe. — Louange.
- En outre. — Repas du milieu de la journée. — Evêque de Vienne, mort en 518.
- Chef-lieu sur le Tech. — Avoir de l'amour pour. — Epoque.
- Couper ras le poil. — Instrument de travail.
- Prévôt des marchands de Paris. — Fils du frère.
- Posséder. — Légumineuse. — Ville d'Algérie. — Carte à jouer, marquée d'un seul point.
- Évangéliste. — Mettre à sec. — Deux fois.
- Lac d'Asie. — Travailler à la ruine de. — Recule.
- Événement fortuit. — Consentir à une proposition. — Monnaie japonaise.
- Lui. — Rendre impur. — Portion. — Conjonction.
- Rejeter par la bouche. — De peu de longueur.
- Manière de colorier un dessin. — Qui n'existe que dans l'idée.
- Division administrative au Japon. — Chef-lieu d'arrondissement (Ile-et-Vilaine). — Bassin.
- Ancien nom de l'Irlande. — Suivant. — Mot latin qui signifie donc.
- Fendue. — Mettre en terre pour germer. — Point cardinal.

savait d'avance que le marquis de Presle l'abandonnerait lâchement.

Au moment où tout lui souriait, alors qu'il possédait cette immense fortune, but unique de sa vie, il se voyait exposé à tout perdre. La terreur s'emparait de lui à cette pensée que la justice, à laquelle il avait su échapper jusqu'à ce jour avec un rare bonheur, pouvait être appelée à regarder dans son existence et à lui demander un compte sévère de toutes les vilenies, de tous les crimes de son passé.

La prudence lui conseillait de prendre tout son or, toutes ses valeurs et de fuir à l'étranger. Mais il fallait abandonner une partie de sa fortune; et puis, il aimait Paris, le théâtre de ses exploits; un charme irrésistible, plus puissant que sa volonté, l'y retenait.

D'ailleurs il n'y avait peut-être péril que dans son imagination; il avait des appréhensions, mais rien encore ne justifiait ses craintes. Il tâcha de se convaincre qu'il n'avait aucune raison de s'alarmer.

— Au surplus, se dit-il, quand on sait d'où vient le danger il est à moitié conjuré; s'il existe réellement, — et je le saurai bientôt, — on agira en conséquence.

Et avec son esprit inventif, si fécond pour le mal, il trouva aussitôt le moyen d'échapper au danger en en faisant disparaître les causes.

XIII — BLAIREAU EN CAMPAGNE

LE LENDEMAIN, dans l'après-midi, Blaireau vêtu comme un fashionable, ce qui ne l'embellissait pas, au contraire, le ruban de la Légion d'honneur attaché à la boutonnière de sa redingote, se fit conduire à Montreuil et se présenta hardiment à la maison de santé, demandant à voir M. Morand.

Le docteur avait été appelé à Paris pour une consultation et on ne put lui dire à quelle heure il rentrerait. Blaireau éprouva une vive contrariété. Quand il s'occupait personnellement d'une affaire, il n'aimait pas rencontrer un obstacle dès le début.

— C'est bien, dit-il, je reviendrai.

En même temps que lui un individu sortit de la maison.

— Voilà une figure qui ne m'est pas inconnue, se dit Blaireau.

Et immobile sur le trottoir, suivant des yeux l'inconnu qui marchait rapidement, il cherchait à rappeler ses souvenirs.

— Parbleu, pensa-t-il, j'aurai plus vite fait de lui demander son nom.

Il s'élança sur les pas de l'individu et, l'ayant rejoint, il se plaça brusquement devant lui.

L'inconnu laissa échapper une exclamation de surprise, puis il jeta à droite et à gauche un regard inquiet.

— Hé! hé! je ne me trompe pas, fit Blaireau en riant, c'est bien le senor Antonio. Du diable si je pensais vous rencontrer à Montreuil! Est-ce que vous y demeurez?

— Oui, monsieur Blaireau.

— Depuis longtemps?

— Bientôt deux ans.

— Une bonne place?

— Je ne suis pas mécontent. Mais permettez-moi de vous quitter, je n'ai pas une minute à perdre, si je ne veux pas manquer l'omnibus.

— Vous allez donc à Paris?

— Oui, et j'ai pas mal de courses à faire pour Mme Morand.

— Ah! fit M. Blaireau, vous êtes employé chez le célèbre docteur?

— Employé, ce serait beaucoup dire: je ne suis qu'un domestique; mais on a pour moi quelques égards parce qu'en ma qualité d'Espagnol, je parle aussi l'italien et le portugais.

— C'est trop juste, senor Antonio, et vous les méritez bien, répliqua Blaireau d'un ton railleur. Au fait, puis-

que vous allez à Paris, je vais vous emmener, j'ai une voiture.

— Oh! je ne voudrais pas... balbutia l'Espagnol pour qui la perspective de voyager avec Blaireau n'avait rien d'attrayant.

— Laissez donc, l'interrompit celui-ci, je ne suis pas fier, moi. D'ailleurs, j'ai besoin de causer avec vous.

Il fit un signe à son cocher, qui s'empressa de les rejoindre.

Moitié de force, moitié de bonne volonté, il fit monter Antonio dans la voiture, qui prit aussitôt la direction de Paris.

L'Espagnol était soucieux et visiblement inquiet. Blaireau crut devoir le rassurer.

— Je suis enchanté de la position que vous occupez chez le docteur Morand, lui dit-il, et certes, ce n'est pas moi qui, par certaines indiscretions, vous ferai perdre une si bonne place. L'histoire de votre coup de couteau est à peu près oubliée, et si la police vous cherche encore, elle ne viendra certainement pas vous pincer dans l'établissement de M. Morand, qui est pour vous un asile sûr.

Au lieu de rassurer l'Espagnol, ce petit discours l'effraya. C'est peut-être ce que voulait Blaireau.

— Mais ce n'est point de tout cela qu'il s'agit, reprit-il. J'étais venu à Montreuil pour voir le docteur Morand et on m'a dit qu'il était absent. J'avais à lui demander plusieurs renseignements que, probablement, vous allez pouvoir me donner.

Les yeux noirs de l'Espagnol se fixèrent sur Blaireau.

— Vous devez savoir, honnête Antonio, qu'une très grande dame de Paris, la marquise de Presle, s'intéresse fort à une pensionnaire du docteur Morand?

L'Espagnol hésitait à répondre.

Blaireau fronça les sourcils. Et changeant de ton subitement.

— Pas de cachotteries, dit-il durement; tu sais que vouloir faire le malin avec moi est un jeu dangereux... Te voilà averti... Si je t'interroge, c'est que je veux que tu répondes. Ceci entendu, causes. Du reste, si je suis satisfait de tes renseignements, je te les payerai. Tu n'es pas homme à dédaigner un billet de cent francs.

Ces derniers mots parurent faire une certaine impression sur le domestique.

— Oui ou non, reprit Blaireau, la marquise de Presle s'occupe-t-elle d'une pensionnaire de ton maître?

— Oui.

— Elle est soumise à un traitement; le docteur espère-t-il la guérir?

— Oui.

Ce oui fit sur Blaireau l'effet d'une morsure.

Pourtant il reprit avec un rire forcé:

— Le docteur espère, il le dit, c'est son métier; mais il ne croit pas à la guérison?

— Il y croit et il en est sûr, répondit l'Espagnol.

— Il en est sûr? Tu dis qu'il en est sûr? exclama Blaireau.

— Tellement sûr que, pas plus tard qu'hier, j'ai entendu qu'il disait à Mme la marquise: Avant quinze jours, madame, votre protégée sera en état de répondre à toutes vos questions.

Un coup de massue n'aurait pas frappé plus rudement. Tout étourdi, Blaireau ferma les yeux. Mais il se remit promptement.

— Il est donc bien fort, ce docteur Morand? fit-il d'une voix creuse.

— C'est un grand savant. Mais, malgré toute sa science, il ne guérirait pas la folle en question, il le dit lui-même, s'il n'y avait près d'elle une jeune fille dont l'influence est merveilleuse.

— Quelle est cette jeune fille?

— Une ouvrière, elle se nomme Claire; c'est la lingère de l'établissement. Il paraît que Mlle Claire connaît la folle depuis longtemps, on dit même dans la maison qu'elle est sa fille; moi, je sais bien que non. Quoi qu'il en soit, c'est grâce à la lingère que le docteur rendra la raison à sa malade.

— Comment sais-tu cela ?
— J'écoute, répondit modestement le domestique; c'est une vieille habitude. J'entends un mot le matin, un autre le soir, je les recueille tous; quand j'en ai un certain nombre, je les mets en ordre dans ma tête, et c'est ainsi que je parviens parfois à savoir ce qu'on ne me dit point.

— Excellent système. Señor Antonio, vous êtes un garçon intelligent!

— Vous me flattez, monsieur Blaireau.

— Nullement, et je me félicite de t'avoir rencontré, car tu vas me rendre un grand service.

— Je peux vous rendre un service, moi ?

— Oui, sans compter un billet de mille francs que tu gagneras.

— De quoi s'agit-il ?

— De la folle. Je ne veux pas que ton docteur lui rende la raison.

L'Espagnol regarda Blaireau avec des yeux effarés.

— Vous ne parlez pas sérieusement ? dit-il.

— Pour ta gouverne, maître Antonio, tu sauras que je ne plaisante jamais.

La folle doit rester folle, entends-tu ? Il ne faut pas que le docteur Morand la guérisse.

— Je comprends bien, mais comment l'en empêchez-vous ?

— C'est ce que nous allons examiner. D'abord, pour arriver à ce résultat, je ne serai pas seul, puisque je compte absolument sur le concours de señor Antonio, qui est un garçon plein d'esprit et de talent.

— Je vous assure, monsieur Blaireau, que je ne puis vous être d'aucune utilité.

— Tu parles avant de savoir ce que tu auras à faire, riposta brusquement Blaireau.

— Mais je ne veux pas...

L'Espagnol acheva sa phrase par un cri.

Blaireau avait saisi son bras et le serrait si fort que ses ongles entrèrent dans la chair. En même temps il prononçait sourdement ces paroles :

— Choisis entre me servir aveuglément ou aller pourrir au baignoire.

Le domestique frissonna des pieds à la tête.

— Je vous servirai, bégaya-t-il.

— C'est ce que tu as de mieux à faire!

— Pourvu que vous ne me commandiez pas un meurtre, ajouta l'Espagnol.

— Tu n'as pas toujours été aussi scrupuleux, ricana Blaireau. Mais, rassure-toi, il n'y a que les imbéciles qui tuent, un homme intelligent trouve toujours le moyen de faire ses petites affaires sans se compromettre.

— Quelle est votre idée ?

— Il ne faut pas que le docteur guérisse la folle.

— Vous me l'avez dit, mais je ne vois pas...

— Laisse-moi achever. Pour qu'il ne puisse pas lui rendre la raison, il faut qu'elle disparaisse de chez lui.

— Elle n'a nulle envie de s'échapper.

— C'est précisément pour cela qu'il est utile que nous intervenions tous les deux.

— Vous voulez l'enlever ? s'écria Antonio.

— Oui.

— C'est impossible!

— Nous allons le voir.

Après avoir réfléchi un instant, Blaireau reprit la parole.

— Le docteur Morand s'absente quelquefois, paraît-il; est-ce qu'il ne va pas de temps à autre à l'Opéra, au Gymnase ou aux Français ?

— Très rarement. Mais tous les jeudis, M. et Mme Morand vont dîner et passer la soirée à Paris, chez la mère de madame.

— C'est parfait! Eh bien, señor Antonio, jeudi prochain, à nous deux, nous enlèverons la folle.

L'Espagnol secoua la tête.

— Je vous ai dit déjà que c'était impossible!

— Voyons les difficultés.

— La première est que la grille qui sépare le bâtiment des aliénés de l'habitation du docteur est fermée tous les jours à huit heures.

— Soit, mais tu seras là pour l'ouvrir.

— Je n'en ai pas la clef.

— Qui l'a, cette clef ?

— La concierge.

— Es-tu bien avec elle ?

— Oui.

— Alors tu trouveras le moyen de lui prendre sa clef, que tu lui rendras après t'en être servi. Continue.

— Une autre difficulté, plus grande encore, c'est de pénétrer dans la chambre où couche la folle. A toute heure du jour et de la nuit, il y a toujours deux femmes qui veillent dans le corridor où se trouvent les aliénées, et deux hommes au-dessus, dans le corridor des fous.

— Diable, fit Blaireau devenu soucieux, ils sont bien gardés!

— Sans compter qu'au premier cri d'appel tout le personnel de la maison est aussitôt sur pied.

Nous sommes huit hommes et six femmes.

Blaireau réfléchissait.

— Et ce n'est pas tout encore, poursuivit l'Espagnol, la folle couche dans la chambre de la lingère où le docteur a fait placer un lit pour elle. Or, la jeune fille est une gardienne vigilante; pour défendre la femme confiée à ses soins, et qu'elle aime réellement beaucoup, elle se ferait hacher par morceaux.

— Est-ce qu'elle ne quitte jamais la folle ?

— Quand celle-ci dort, il lui arrive souvent de veiller en travaillant dans la lingerie. Seulement la lingerie se trouve au-dessous de sa chambre, au rez-de-chaussée, et les pièces sont ainsi disposées qu'on ne peut monter dans sa chambre qu'en passant par la lingerie.

— Tonnerre! fit Blaireau avec dépit, mais cette maison de fous est pire qu'une prison.

— Vous le voyez, monsieur Blaireau, il n'y a rien à faire.

— Rien à faire, rien à faire! répéta Blaireau avec une sorte de rage. Tu crois cela, toi?... Il n'y a que les timides et les peureux qui reculent devant les obstacles; je ne suis pas de ceux-là... Moi, quand j'en rencontre sur mon passage, si je ne peux pas sauter par-dessus, je les brise. La folle ne doit pas recouvrer sa raison, je le veux, cela sera! Voyons, ne pouvons pas l'emporter par la fenêtre ?

— Vous oubliez les barreaux de fer.

Les yeux de Blaireau lancèrent deux éclairs.

— Ah! oui, toujours comme une prison, fit-il. Cherchons un autre moyen.

Il appuya sa tête dans ses mains et fit appel aux ressources de son imagination.

— Au fait, reprit-il, en se redressant et comme se parlant à lui-même, peu m'importe qu'elle soit ici ou là, l'essentiel est qu'elle reste folle!... Voyons, continua-t-il en arrêtant sur le domestique son regard d'oiseau de proie, tu m'as dit que la guérison de la folle n'était possible qu'avec le concours de la lingère ?

— C'est vrai.

— Prends garde de t'être trompé et de me tromper moi-même! Ainsi, tu es sûr de cela ?

— Absolument sûr.

— Eh bien, ne nous occupons plus de la folle; c'est la lingère que nous enlèverons.

— Les difficultés sont à peu près les mêmes.

— Elle sort bien quelquefois ?

— Jamais!

— Elle n'a donc pas de parents, pas d'amis ?

— Une femme déjà âgée vient la voir souvent, c'est peut-être une parente; une fois aussi j'ai remarqué qu'un jeune homme accompagnait la vieille dame. Mlle Claire reçoit toujours cette femme dans le petit salon de M. Morand.

— Ainsi elle ne sort jamais ?

— Je vous l'ai dit.

— En ce cas, il ne faut pas songer à la rencontrer hors de l'établissement.

— A moins que ce ne soit un dimanche, quand elle accompagne Mme Morand à la messe.

— La lingerie, dis-tu, est au rez-de-chaussée de la maison ?

— Oui.

— Peut-on y entrer facilement, la nuit, sans éveiller l'attention des domestiques de veille ?

— On le peut, en prenant certaines précautions.

— Jusqu'à quelle heure la lingère travaille-t-elle le soir ?

— Généralement jusqu'à dix heures; mais, quand M. et Mme Morand sortent, elle ne se couche jamais avant leur retour.

— De ce côté tout va bien. Voyons maintenant la concierge. Est-elle mariée ?

— Oui, avec un ancien militaire.

— Quelles sont leurs habitudes ?

— Le mari est employé dans l'établissement, la femme soigne son ménage et garde la loge.

— Peut-on les acheter ?

— Ce n'est même pas la peine d'y penser.

— Ils sont honnêtes ?

— Et surtout très dévoués à M. Morand.

— Le soir, que font-ils ? Se couchent-ils de bonne heure ?

— A dix heures, régulièrement, comme tout le monde dans la maison, moins les hommes et les femmes chargés du service de nuit.

— Est-ce qu'ils n'ont pas quelques petits défauts, ces concierges modèles ?

— Le mari boit volontiers un coup de trop quand il en trouve l'occasion.

— Et la femme ?

— La femme est très sobre, elle ne boit que de l'eau.

— Diable, c'est embarrassant! murmura Blaireau. Donc, tu ne lui connais pas un seul défaut ?

— A moins que, pour vous, priser n'en soit un.

Blaireau eut un petit rire sec et nerveux.

— Vilain défaut pour une femme, reprit-il, mais dont nous saurons faire notre profit. Maintenant, écoute-moi: Tu consens à me servir ?

— Il le faut bien.

— A la bonne heure, ta sincérité me plaît. J'aime mieux cela que des protestations de dévouement dont tu ne penserais pas un mot. D'ici trois jours tu recevras un petit paquet cacheté dans lequel tu trouveras une petite fiole contenant quelques gouttes d'une liqueur rose pouvant se mêler facilement dans un verre de bordeaux ou de bourgogne.

— C'est vrai.

— Prends garde de t'être trompé et de me tromper moi-même! Ainsi, tu es sûr de cela ?

— Absolument sûr.

— Eh bien, ne nous occupons plus de la folle; c'est la lingère que nous enlèverons.

— Les difficultés sont à peu près les mêmes.

— Elle sort bien quelquefois ?

— Jamais!

— Elle n'a donc pas de parents, pas d'amis ?

— Une femme déjà âgée vient la voir souvent, c'est peut-être une parente; une fois aussi j'ai remarqué qu'un jeune homme accompagnait la vieille dame. Mlle Claire reçoit toujours cette femme dans le petit salon de M. Morand.

— Ainsi elle ne sort jamais ?

— Je vous l'ai dit.

— En ce cas, il ne faut pas songer à la rencontrer hors de l'établissement.

— A moins que ce ne soit un dimanche, quand elle accompagne Mme Morand à la messe.

— La lingerie, dis-tu, est au rez-de-chaussée de la maison ?

— Oui.

— Peut-on y entrer facilement, la nuit, sans éveiller l'attention des domestiques de veille ?

— On le peut, en prenant certaines précautions.

— Jusqu'à quelle heure la lingère travaille-t-elle le soir ?

— Généralement jusqu'à dix heures; mais, quand M. et Mme Morand sortent, elle ne se couche jamais avant leur retour.

— De ce côté tout va bien. Voyons maintenant la concierge. Est-elle mariée ?

— Oui, avec un ancien militaire.

— Quelles sont leurs habitudes ?

Un tuyau au sujet des crayons



Voici un tuyau important au sujet des crayons!

Les crayons Venus Velvet sont les seuls à posséder le fameux bout breveté, en plastique SX, qui se reconnaît à la bande bleue. La prochaine fois que vous achèterez un crayon de 5¢, guidez-vous sur la "bande bleue" pour la qualité—car il n'y a pas de meilleur crayon que le Venus Velvet pour le prix dans le monde entier.

Le bout SX contient une grosse gomme forte. Et vous pouvez tailler le bout de plastique pour prolonger l'usage de la gomme à effacer.

Venus Velvet est le crayon d'après-guerre que vous pouvez avoir aujourd'hui.

5¢

Aux magasins à succursales, à rayons et à tout bon magasin vendant de la papeterie.

CRAYONS VENUS VELVET

Venus Pencil Co. Limited, Toronto, Ont.

L'acide du rein voleur de repos

Bien des gens semblent ne jamais prendre une bonne nuit de sommeil; remuent sans cesse—les yeux grands ouverts. Ils s'en prennent parfois aux "nerfs" quand c'est peut-être le rein. En santé il filtre les poisons du sang; malade, les poisons restent dans l'organisme. Insomnie, maux de tête, courbatures font souvent suite. Si vous ne dormez pas bien, prenez les Dodd—remède favori depuis plus d'un demi-siècle. 103-F

Pilules Dodd pour le Rein

— Du poison ! s'écria l'Espagnol avec terreur.

Blaireau haussa les épaules.

— Ma liqueur est tout à fait inoffensive, dit-il ; elle donne le sommeil, voilà tout.

A la fiole je joindrai une ou deux pincées d'une poudre noire, qui ressemble beaucoup au tabac, autre narcotique infailible. Avec cela tu t'arrangeras pour faire dormir les pipelets. Naturellement c'est jeudi prochain, en l'absence de M. et de Mme Morand, que tu te livreras à cette expérience sur les moyens de faire dormir les gens malgré eux. Du reste, un écrit que tu liras, t'indiquera exactement ce que tu auras à faire. A dix heures et demie, tu pourras ouvrir la porte d'entrée, je serai dans la rue.

— Et après ?

— Tu n'auras plus qu'à me montrer la lingerie ; le reste me regarde.

— Oui, et le lendemain, quand M. Morand apprendra ce qui s'est passé, il me fera arrêter.

— Tu n'as pas, je suppose, l'intention de t'accuser toi-même ?

— Et les concierges ?

— Si tu agis avec adresse, ils ne te soupçonneront point. La disparition de la lingère ne pouvant être expliquée, on admettra facilement qu'elle s'est enfuie de la maison.

— Je ne crois pas cela. Et elle qu'en ferez-vous ?

— Oh ! sois tranquille, je lui trouverai une autre place, répondit Blaieau.

Et un sourire singulier crispa ses lèvres.

— Monsieur Blaieau, voulez-vous connaître ma pensée ?

— Parle.

— Eh bien ! laissez-moi vous dire que vous allez jouer gros jeu.

— Un pli se creusa sur le front de Blaieau.

— Je le sais bien, dit-il avec humeur ; mais il le faut ; c'est une nécessité fatale ; je la subis.

Après avoir traversé la place de la Bastille, la voiture prenait la ligne du boulevard.

— Si vous le voulez bien, dit l'Espagnol, je vous quitterai ici.

Blaieau sonna le cocher. Pendant que le véhicule se rangeait contre le trottoir, Blaieau tira un billet de cent francs de son portefeuille.

— Tiens, voilà pour les renseignements que tu m'as donnés, dit-il en remettant le billet au domestique. Mais, avant de nous séparer, un mot encore : je puis compter sur toi ?

— Oui ; et vous n'oublierez pas ce que vous m'avez promis ?

— Mille francs, c'est convenu ; du reste, je ne m'en tiendrai pas là.

Ces paroles parurent résonner agréablement aux oreilles du domestique, car il y eut comme un éclat de joie dans son regard.

Il ouvrit la portière et sauta sur le bitume. Le coupé de remise reprit sa course.

Certes, pour que Blaieau se montrât si magnifique, il fallait qu'il eût peur réellement.

XIV — EDMÉE

MAMAN, ne trouves-tu pas qu'elles me vont bien ? disait Mlle Edmée de Presle qui, debout devant une grande glace, dans la chambre de sa mère, venait d'accrocher à ses oreilles une très jolie paire de boucles dont les diamants lançaient des feux étincelants.

— Ce bijou est ravissant, répondit la marquise avec un sourire doux et triste ; en le choisissant, tu as fait preuve de bon goût.

— Ainsi, chère petite mère, tu penses que Mlle Claire sera contente de mon cadeau ?

— Elle ne l'attend certainement pas ; mais elle l'acceptera avec bonheur, comme un témoignage d'affection.

— Oh ! oui, car je l'aime vraiment beaucoup !

— Et elle le mérite. Chaque jour me fait découvrir en elle une grâce nouvelle, des qualités exquises que je ne connaissais pas encore. Son cœur renferme des trésors inconnus.

— Tu me permettras de rester son amie, n'est-ce pas, petite mère ?

— Assurément ; c'est parce que j'ai désiré qu'elle devienne ton amie que je t'ai emmenée quelquefois à Montreuil.

La jeune fille détacha les boucles d'oreilles, les remit dans leur écrin ; puis, prenant un second écrin, elle l'ouvrit et vint s'asseoir près de sa mère.

— Et la bague, lui dit-elle, comment la trouves-tu ?

— Très belle aussi ; ce brillant entouré d'émeraudes fines est d'un admirable effet. Ton petit cadeau sera convenable.

— Quand pourrai-je l'offrir à Mlle Claire ?

— Quand elle ne sera plus chez le docteur Morand. Elle aura alors l'occasion de s'en servir.

Vivant de plus en plus isolée, voyant à peine son mari une fois par semaine, et son fils rarement aussi, la marquise n'avait d'heureux que les instants qu'elle passait avec sa fille. Elle saisissait ainsi l'occasion d'échapper à ses préoccupations, à ses amères réflexions. Lorsqu'elle se trouvait seule, elle pleurait souvent. Comme épouse, elle n'avait plus rien à espérer ; l'existence de son mari était plus bizarre que jamais ; il y mêlait les désordres de sa jeunesse, ce qui, pour un homme de son âge, devenait un scandale et devait être suivi, fatalement, du mépris des gens du monde.

Mme de Presle ne savait pas que le marquis jouait avec frénésie et perdait

au jeu des sommes énormes ; mais une de ses amies n'avait pas cru devoir lui cacher qu'il se compromettait et se rendait ridicule par ses assiduités et ses roucoulements de jouvenceau auprès de Mme Descharmes, une très jeune personne, femme d'un entrepreneur devenu millionnaire, laquelle, d'ailleurs, semblait n'accepter les hommages du marquis que pour se donner le plaisir de le livrer à la curiosité publique et de le mystifier.

Si, depuis longtemps, la conduite de son mari avait abréuvé son cœur de douleurs et de dégoût ; si, de ce côté, la marquise avait perdu toute illusion, il lui restait ses enfants, sur lesquels elle avait reporté toute sa tendresse ; elle sentait que par eux, par sa fille surtout, elle pourrait avoir encore quelques jours de joie. Ne l'avaient-ils pas déjà consolée ? N'était-ce pas à eux qu'elle devait la force d'avoir pu supporter, sans se plaindre, sans révolte, tous les affreux déchirements de son âme ?

Mais depuis quelque temps elle était inquiète, tourmentée au sujet de sa fille. Edmée n'était plus la même : sa gaieté d'autrefois, si charmante, si expansive, avait disparu, le carmin de ses joues s'était effacé, son regard n'avait plus le même éclat, son sourire la même suavité. A son enjouement, à sa vivacité succédait une sorte de langueur indéfinissable. Parfois, elle la surprenait plongée comme dans un rêve, les yeux perdus dans l'infini.

Étaient-ce les symptômes d'un mal inconnu capable de tuer son enfant ?

Bien des fois, elle lui avait demandé :

— Est-ce que tu souffres ?

— Mais non, chère maman.

— Pourtant, je m'aperçois que tu deviens triste, songeuse ; tu ne ris plus, toi, si gaie autrefois.

— C'est vrai, répondait Edmée en baissant les yeux, je ne sais pas pourquoi.

LA VIE COURANTE . . . par George Clark



Reg. U. S. Pat. Off.
Copyright, 1945, by
News Syndicate Co. Inc.

9-3

— Mais, maman, je ne veux plus entendre parler de bleu marine !

Ces réponses ne satisfaisaient point complètement l'excellente mère. Après avoir embrassé sa fille, elle se demandait comme un instant auparavant :

— Qu'a-t-elle donc ?

Pour la distraire, elle l'avait emmenée à Montreuil. Edmée avait été enchantée de Claire, dès le premier jour, et n'avait pas tardé à éprouver pour la jolie lingère une véritable amitié. Il y eut comme un dérivatif à ses pensées, et la marquise s'applaudissait d'avoir eu l'idée de mettre les deux jeunes filles en présence.

Que se disaient-elles pendant que Mme de Presle causait avec le docteur ? Beaucoup de choses, sans doute. On dut parler de Rebay, de la mère Langlois, d'André et peut-être aussi d'Albert Ancelin. Affectueusement interrogée par Edmée, la charmante ouvrière, qui n'avait rien à cacher, lui fit certainement ses confidences de jeune fille, où il y avait tant de joie, tant d'amour et de si belles espérances de bonheur dans l'avenir.

Aussi, heureuse du plaisir qu'elle voulait faire à la jeune ouvrière, Edmée se plaisait à admirer les bijoux qu'elle avait achetés pour sa nouvelle amie.

Cependant, au bout d'un instant, elle referma les écrins et les posa sur un guéridon.

La marquise avait pris un livre.

Edmée devint songeuse et, lentement, sa tête se pencha sur sa poitrine.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda tout à coup sa mère.

La jeune fille tressaillit et se redressa brusquement.

— Mais il y a des larmes dans tes yeux !... s'écria la marquise en examinant plus attentivement sa fille.

Edmée rougit subitement.

— Voyons, reprit la mère, à quoi pensais-tu ? Oh ! ce n'est pas la première fois que je te surprends ainsi... Je t'interroge, tu ne me réponds pas... Edmée, je suis inquiète, je m'imagine que tu souffres et que tu me caches ce que tu éprouves pour ne pas m'effrayer.

Chère maman, je t'assure que je ne souffre pas ; tu peux te rassurer.

— Soit, mais pourquoi ces larmes qui viennent de tomber sur tes joues ?

— Je ne sais pas, elles sont venues naturellement, malgré moi.

— Non, non, ce n'est pas naturel ; il n'y a pas de larmes sans émotions. Tu réfléchissais, à quoi pensais-tu ?

— Je pensais à Mlle Claire, qui sera un jour bien heureuse.

— Je l'espère et le désire vivement ; mais toi aussi, tu seras heureuse, ne l'es-tu pas déjà ?

— Auprès de toi, si bonne et si pleine de tendresse, je n'ai rien à désirer. Aussi, je veux ne te quitter jamais.

— Certes, je te garderai, pour moi seule, le plus longtemps possible ; mais il arrivera un jour où nous serons séparées forcément, car tu te marieras.

— Me marier ! s'écria Edmée, non, maman, je ne me marierai pas.

— Tu ne diras pas toujours cela, répliqua la marquise en souriant. Quand tu aimeras...

— Je veux n'aimer que toi et n'être aimée que de toi seule !

La marquise l'attira, la fit asseoir sur ses genoux et, l'entourant de ses bras :

— Chère enfant ! murmura-t-elle en l'embrassant avec amour.

— Comme je suis bien ainsi, près de ton cœur ! dit Edmée.

— Oh ! oui, tu aimeras, reprit la mère avec exaltation, tu aimeras et tu seras heureuse, et heureux sera aussi l'homme que tu auras choisi, s'il est digne de ton cœur et de ton âme.

Et elle poussa un profond soupir en se rappelant les désenchantements qui

avaient presque immédiatement suivi son mariage.

La mère et la fille, échangeant des baisers, restèrent longtemps ainsi dans une étreinte délicate.

— Maman, reprit tout à coup Edmée, malgré l'invitation que tu lui as faite, nous n'avons pas revu M. Albert Ancelin; n'est-ce pas bien surprenant?

La marquise eut un mouvement de surprise; elle écarta un peu la tête de sa fille, et le regard plongé dans les yeux de l'enfant:

— Tu n'as donc pas oublié ce jeune homme? dit-elle.

— Edmée ne répondit pas, mais, sous le regard pénétrant de sa mère, elle ferma les yeux. La marquise sentit qu'elle tremblait dans ses bras. La jeune fille n'avait plus à apprendre à sa mère ce qu'elle-même ignorait encore. Mme de Presle venait de découvrir les causes de la langueur, des tristesses et des extases de sa fille adorée. Elle prit la jolie tête de l'enfant dans ses mains et la baisa à plusieurs reprises avec des mouvements fiévreux.

— M. Ancelin a eu sans doute des raisons pour se tenir éloigné de nous, reprit-elle; mais bientôt, dans quelques jours, je lui écrirai et nous le reverrons ici.

A cela, Edmée répondit par une grêle de baisers; puis, sans savoir pourquoi, elle se mit à pleurer.

XV — L'EMPLOI D'UNE JOURNÉE

MME DESCHARMES était radieuse. Sans grands efforts, sans avoir eu besoin d'employer toutes les ressources de la coquetterie étudiée et calculée, arme perfide, qui rend certaines femmes si redoutables, et peut-être même en raison de cette réserve, qui la rendait plus séduisante, plus désirable, elle avait inspiré au marquis de Presle une de ces passions vertigineuses, terribles, qui font de l'homme un esclave, lui enlèvent la conscience de lui-même et le tuent souvent.

Samson livra, avec le secret de sa force, sa tête chevelue aux ciseaux de Dalila.

Une chaîne de fleurs retint Renaud captif dans le jardin d'Armide.

Hercule filait une quenouille de lin aux genoux d'Omphale.

Angèle n'était ni Dalila, ni Armide, ni Omphale; mais, comme ces grandes charmeuses, elle possédait la puissance que donnent la beauté fascinatrice, la magie du regard et du sourire.

D'un signe, elle pouvait faire tomber le marquis à ses pieds, elle n'eût qu'à exprimer un désir pour qu'il accomplît aussitôt les actes les plus extravagants.

Elle avait voulu cela. C'était le commencement de sa vengeance.

Sûre, maintenant, de pouvoir frapper le marquis, elle n'attendait plus que le moment de lui jeter au visage sa haine et son mépris.

Toutefois, elle ne trouvait pas que ce fût assez. Ce n'était pas seulement M. de Presle qu'elle aurait voulu atteindre, mais aussi sa femme, sa fille et son fils. Dans sa soif de vengeance il lui semblait qu'en frappant les innocents elle punirait mieux le coupable. Disons tout de suite qu'elle rencontra à cela d'insurmontables difficultés et ne voyait point où porter ses coups. Elle avait dans l'âme plus de douleur que de cruauté; née pour aimer et non pour haïr, son esprit répugnait à se livrer aux combinaisons qui ont le mal pour objet.

Pourtant, elle avait cherché, elle cherchait encore surexcitée par la pensée des souffrances de sa sœur; elle ne manquait pas d'idées, des projets d'une réalisation possible se présentaient à son esprit; mais ce qui eût été les délices d'un lâche et d'un pervers la fai-

sait frissonner, et aussitôt qu'une idée lui venait, elle la repoussait avec épouvante.

Depuis un mois, M. Descharmes était en Russie, où il avait dû se rendre afin d'étudier une entreprise colossale que le gouvernement russe voulait confier à des ingénieurs français. Son absence devait se prolonger quelque temps encore.

Angèle lui avait écrit comment Pauline Langlois avait retrouvé André: elle lui demandait, en même temps, de lui dire ce qu'elle devait faire en son absence pour André.

La réponse ne s'était pas fait attendre.

Dès que je serai de retour à Paris, écrit l'entrepreneur, je m'occuperai de l'avenir de ce pauvre enfant. En attendant, et pour qu'il soit digne de la position que je veux lui faire, je désire qu'il complète son instruction et son éducation. Qu'il soit avant tout un homme du monde.

J'approuve d'avance tout ce que fera ma chère Angèle dans l'intérêt d'André, mon fils.

Comme on le voit, M. Descharmes avait laissé à sa femme, au sujet d'André, toute liberté d'action.

Le marquis de Presle faisait à Angèle une cour assidue et la voyait presque chaque jour. Evidemment, il avait compté sur l'absence du mari pour triompher de ce qu'il croyait être les derniers scrupules d'une femme honnête. Mais Angèle savait le tenir à distance et calma ses impatiences avec un art infini. Il arrivait plein d'espoir et d'audace, sûr de vaincre. Mais aussitôt en présence de la jeune femme il se sentait dominé, et devenait timide et tremblant comme un collégien. Il sortait de l'hôtel humilié de sa faiblesse. étouffant des cris de rage, mais plus enivré que jamais.

Un jour, il proposa à Angèle de s'enfuir avec lui.

— Je puis, en quelques jours, réaliser la plus grande partie de ma fortune, lui dit-il; nous irons où vous voudrez, en Amérique, aux Indes, au Japon...

Elle l'interrompit par un éclat de rire.

Puis, presque aussitôt, redevenue sérieuse:

— Nous parlerons de cela plus tard, dit-elle, quand vous m'aimerez comme je veux être aimée.

— Mais vous aimer plus est impossible! s'écria-t-il; je vous appartiens comme l'esclave à son maître; dans la rue, en public, je baiserais la place que votre pied aurait marquée... Je vous ai sacrifié mon orgueil, j'ouvrirais mes veines moi-même pour vous donner tout mon sang; si vous le demandiez, pour vous posséder je commettrais un crime, je mettrais mon honneur sous mes pieds!...

Certes, Mme Descharmes avait lieu d'être satisfaite de son succès. Aveuglé par l'espoir de cueillir le fruit défendu, le marquis s'offrait lui-même comme victime et, elle n'avait qu'à le vouloir, il devenait l'instrument avec lequel elle pouvait frapper tous les membres de sa famille.

Elle pensait à cela, lorsqu'un domestique lui annonça Albert Ancelin.

— Il me semble que vous m'oubliez un peu, monsieur Ancelin, dit-elle au peintre en lui indiquant un siège près d'elle, il y a plusieurs jours que je n'ai eu le plaisir de vous voir.

— C'est vrai, madame, mais...

— Je devine votre réponse: vous avez beaucoup travaillé. Avez-vous vu André?

— Hier, oui, madame.

— Que vous a-t-il dit? Est-il content?

— Il est encore tout étourdi de sa nouvelle existence, mais il paraît heu-

reux; sa seule crainte est de ne pouvoir faire assez pour vous témoigner sa reconnaissance et son désir de vous être agréable. La métamorphose est aujourd'hui complète, madame; votre volonté a accompli ce miracle. Il ne se reconnaît plus lui-même; en moins d'un mois, vous avez fait de ce jeune homme un modèle d'élégance, un parfait gentleman. Je l'ai accompagné à la salle d'armes; il m'a émerveillé; le professeur déclare qu'il est déjà de première force. Au pistolet, son adresse n'est pas moins grande. Il étonne tout le monde. Malgré sa jeunesse, sa distinction et son grand air imposent le respect.

Les yeux de Mme Descharmes étincelaient de plaisir.

— Enfin, madame, continua Albert, une seule chose embarrasse André: c'est qu'il ne sait comment dépenser tout l'argent que vous mettez à sa disposition.

— Je le sais et j'en suis charmée, répliqua-t-elle; il ne trompe pas ma confiance; je le soumets à une épreuve dont il sortira vainqueur. Au milieu des séductions et des entraînements, en y résistant, l'homme devient fort et sûr de lui-même; c'est ce que je veux pour André. Du reste, je ne le perds pas de vue; heure par heure, je sais ce qu'il fait. Ce ne serait peut-être pas suffisant; mais il y a dans son cœur l'image de Claire, l'amour est sa sauvegarde. André sera ce que je veux qu'il soit, sans danger pour lui.

— Je le souhaite sincèrement, madame; mais en invoquant ce titre d'ami que vous m'avez donné, voulez-vous me permettre de vous adresser une question?

— Certainement.

— Vous ne pouvez avoir la pensée de faire d'André un inutile; alors, je cherche à deviner le but que vous voulez atteindre, et je n'y parviens pas. Quelles sont donc vos intentions?

Un sourire passa sur les lèvres de la jeune femme.

— Non, dit-elle, André ne sera ni un oisif ni un inutile. Ce qu'il fera, je ne le sais pas encore. M. Descharmes a seul le droit de décider.

Le peintre secoua la tête.

— Je ne vous comprends toujours pas, dit-il.

— Oui, vous vous étonnez du rôle que je fais jouer en ce moment à André; eh bien, je vous ménage d'autres surprises.

— Que voulez-vous dire, madame?

— M. Ancelin, vous allez comprendre: je veux associer André à ma vengeance. On commence à s'occuper de lui dans Paris; c'est ce que je voulais; mais on ne sait ni qui il est, ni d'où il vient; il a des chevaux, un équipage, une maison, on le croit immensément riche; les uns le prennent pour un jeune prince qui voyage incognito, les autres pour un nabab, nul ne se doute que la main d'une femme le dirige et le conduit. On le voit à l'Opéra, on le rencontre au bois dans son phaéton ou à cheval, toujours seul; la curiosité du monde est suffisamment surexcitée; le moment est venu où, pour la première fois, il paraîtra en public avec une femme. Cette femme, c'est moi. Ce soir, à l'Opéra, le marquis de Presle pourra voir dans une loge André Pigaud et madame Descharmes.

— Vous ne craignez pas?...

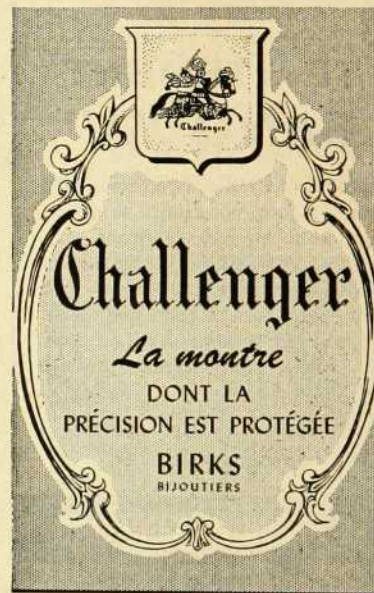
— De me compromettre?... Hé! que m'importe le monde, je suis au-dessus de la calomnie, je ne relève que de ma conscience et ne dois compte de mes actes qu'à mon mari.

Je veux rendre le marquis jaloux, continua-t-elle d'une voix sourde, entendez-vous! jaloux! Je ne serai contente que quand je le verrai se rouler et se tordre à mes pieds en me de-



Gardez les bougies propres pour meilleur rendement du moteur

Remplacez les Bougies Usées par les FIALES CHAMPIONS



COUPON D'ABONNEMENT

LE SAMEDI

Canada		Etats-Unis	
1 an.....	\$3.50	1 an.....	\$5.00
6 mois.....	2.00	6 mois.....	2.50

IMPORTANT. — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P.Q.

Rayonnez de Santé et Beauté



Etes-vous déprimée ? Nerveuse ? Délaissée ? Sans énergie ?

La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments ? Souffrez-vous de maigreur ? de vertiges ? de migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO « A ».

Correspondance strictement
confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE

Ci-inclus 5 sous pour échantillon du produit SANO « A ».

Ecrivez lisiblement ci-dessous.

Nom

Adresse

Ville Prov.

B. P. 2134 PLACE D'ARMES
MONTREAL, P.Q.

DETECTIVES

Agents-Secrètes. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à M. L. Julien, Casier 25, Station T., Montréal.

mandant grâce... Alors je lui réclamerai ma sœur et lui demanderai compte de cette existence brisée par lui, l'infâme ! Ah ! je voudrais pouvoir l'étendre sur une claie, ténailleur sa chair et enfoncer dans son cœur, d'un seul coup, mille pointes d'acier.

Aucun châtement, quelque terrible qu'il soit, ne saurait racheter le crime de cet homme, poursuivit-elle en s'animant de plus en plus ; pour qu'il sente plus cruellement les coups que je veux lui porter, en même temps que lui, je frapperai tous les siens, la marquise, son fils, sa fille...

Le peintre se dressa d'un bond, et son regard éfaré s'arrêta sur la jeune femme, qui l'examinait avec étonnement. Elle vit sa physionomie changer d'expression et son visage se couvrir d'une pâleur livide.

— Vous ne ferez pas cela, madame ! dit-il d'une voix étouffée, vous ne le ferez pas !... Ah ! ce serait monstrueux ! un semblable projet n'a pu naître dans votre esprit.

— Prenez-vous donc, maintenant, parti pour mes ennemis, monsieur Ancelin ?

— Les innocents ne sont pas vos ennemis.

— Soit, mais quel intérêt avez-vous à les défendre ?

— Celui de vous empêcher de commettre une action indigne, madame.

— Vous êtes sévère, monsieur.

— Vous m'avez donné ce droit, madame.

— C'est celui de l'amitié, je ne veux point vous le retirer.

— C'est pour cela que je vous dis : punissez le coupable comme vous l'entendez, mais respectez les innocents.

La jeune femme resta un moment silencieuse.

— Monsieur Ancelin, reprit-elle, est-ce seulement pour m'empêcher de commettre une mauvaise action que vous prenez si chaleureusement la défense de Mme de Presle et de ses enfants ?

— N'est-ce pas une raison suffisante, madame ?

— Non, car elle n'explique pas votre agitation, votre pâleur...

Le peintre tressaillit.

— Vous connaissez tous nos secrets, reprit Angèle, et vous me cachez le vôtre.

— Eh bien, madame, ce secret, je n'ai plus la force de le garder je vous le livre : J'aime mademoiselle Edmée de Presle.

— Ah ! je m'en doutais ! s'écria la jeune femme en se levant.

Puis, prenant la main du peintre :

— Voilà ce que je voulais savoir, ajouta-t-elle. Monsieur Ancelin, vous épouserez Mlle Edmée.

— Je ne l'espère pas, fit-il tristement.

Comme il allait se retirer, un domestique annonça M. André Pigaud.

Presque aussitôt le jeune homme entra dans le salon.

André n'était plus reconnaissable. Transporté brusquement d'un monde dans un autre, il était devenu, pour ainsi dire, un homme nouveau. C'était plus qu'une résurrection. On aurait pu croire qu'il avait été touché par la baguette d'une fée. La fortune l'avait trouvé prêt à la recevoir comme s'il l'eût attendue ; dans sa nouvelle existence, rien ne l'étonnait, il ne s'y était peut-être pas habitué encore, mais elle ne semblait avoir rien d'inconnu pour lui.

Il s'était abandonné docilement aux conseils de Mme Descharmes, et c'est à elle, sans doute, autant qu'aux aptitudes de sa nature, qu'il devait sa rapide transformation.

Elle lui avait dit :

— Vous n'aviez que quelques jours d'existence lorsque mon mari vous a

trouvé sur une route, vous êtes notre fils ! Vous aimez Claire, la fille de Pauline Langlois, Claire sera votre femme !

C'était lui offrir tout sans lui demander aucun sacrifice.

Il pleura aux genoux d'Angèle et lui répondit :

— Je vous aimerai, vous et M. Descharmes, comme j'aurais aimé mon père et ma mère.

Et il fit tout ce qu'elle voulut.

Elle devint son admiration, il la vénérât, elle était son culte.

Vêtu à la dernière mode, les mains admirablement gantées, l'attitude noble, l'œil fier et le front haut, irradié de bonheur, il présentait le type parfait de l'homme du monde.

Il s'avança vers Mme Descharmes, le sourire sur les lèvres.

La jeune femme lui tendit sa main sur laquelle il mit un baiser. Il se tourna ensuite vers le peintre et ils échangèrent un salut amical.

— Maintenant, dit Mme Descharmes d'une voix affectueuse, asseyez-vous là, près de moi, André, et dites-nous comment vous avez employé votre journée.

— Oh ! c'est toujours la même chose, répondit-il en regardant Albert, comme s'il eût craint de parler devant lui.

Mme Descharmes devina sa pensée.

— M. Ancelin est un ami dévoué, dit-elle.

— C'est vrai, et c'est parce que j'ai pour lui une amitié sincère, une profonde estime ; c'est parce qu'il travaille et qu'il produit, que je suis honteux de faire en sa présence l'éloge de mon oisiveté. Mais vous le désirez, c'est un ordre pour moi.

Je me suis levé à sept heures, à sept heures et demie je suis monté à cheval et j'ai fait au bois une promenade de deux heures. Après cela je suis allé à la salle d'armes. A onze heures, j'ai déjeuné au café Anglais. A midi, je suis rentré chez moi.

— Vous n'y êtes pas resté jusqu'à cinq heures ?

— Mme Langlois est venue me prendre avec un fiacre et je l'ai accompagnée à Montreuil.

— Où vous avez vu Mlle Claire ?

— Oui, madame.

— Croiriez-vous, monsieur Ancelin, que Mme Langlois ne m'a pas fait une seule visite depuis quinze jours ?

— Elle paraît m'avoir également oublié, répondit Albert ; elle est encore tout au bonheur d'avoir retrouvé sa fille.

— Pauvre mère ! nous ne pouvons pas lui en vouloir.

— Je crois devoir vous dire, madame, que la position nouvelle de M. André lui inspire des craintes au sujet de sa fille.

— En vérité ! s'écria Mme Descharmes ; mais il faut la rassurer.

— Je me suis chargé de ce soin, dit André ; elle connaît les intentions de ma chère protectrice, et elle sait que je n'aurais pas voulu accepter vos bienfaits, si j'eusse dû renoncer à l'amour de Claire.

— A la bonne heure ! Sa fille lui sera-t-elle enfin bientôt rendue ?

— Aujourd'hui, Claire a fait espérer à sa mère qu'elle serait libre dans quelques jours.

— Vous êtes passé dans le faubourg, est-ce que vous ne vous y êtes pas arrêté ?

— En revenant de Montreuil, j'ai fait une visite à mes bons amis.

— C'est bien, André ! Vous ne devez jamais oublier ces braves gens.

— L'ingratitude est une monstruosité, madame ; je les aimerai toujours. Je suis allé voir aussi M. le curé de Sainte-Marguerite, qui m'a fait faire ma première communion, et je lui ai remis, au nom de Mme Descharmes,

mille francs pour les pauvres petits orphelins de sa paroisse.

— Vous auriez pu faire ce don sans parler de moi, André ; mais je comprends votre intention et je vous remercie. Je suis très satisfaite de l'emploi de votre journée. J'ai fait prendre tantôt ma loge à l'Opéra ; pour vous récompenser, ce soir nous irons ensemble entendre les *Huguenots*.

— Vous me gênez, madame, répondit André, qui ne chercha pas à cacher sa joie ; j'ai peur de ne pouvoir jamais payer tant de bontés.

— J'ai encore une question à vous faire, reprit Mme Descharmes ; avez-vous rencontré cette semaine le jeune comte de Presle ?

A ce nom, un éclair s'alluma dans le regard d'André.

— Non, madame, répondit-il, et c'est heureux pour lui comme pour moi, car je ne souffrirais pas qu'il prît vis-à-vis de moi ses airs impertinents ; d'ailleurs, je mets tous mes soins à l'éviter.

— Vous avez raison, André, oui, cela vaut mieux. Quelque raison que vous ayez de détester ce jeune homme, il ne faut pas qu'une querelle éclate entre vous.

Mme Descharmes surprit le regard étonné du peintre.

— Monsieur Ancelin, lui dit-elle, un peu plus tard, André vous apprendra dans quelle grave circonstance il s'est trouvé, la première fois, en face de M. Gustave de Presle.

La mère Langlois voyait sa fille régulièrement tous les deux jours. Faire le trajet de Paris à Montreuil était sa grande joie. N'importe par quel temps, elle se mettait en route. Elle allait toujours à pied, l'éternel cabas pendu à son bras : c'est seulement lorsqu'elle emmenait André qu'elle s'offrait le luxe d'un fiacre.

Elle n'était pas plus tôt rentrée à Paris, après avoir embrassé Claire, que son cœur tressaillait de bonheur à la pensée que, le surlendemain, elle pourrait l'embrasser encore.

Sa fille lui faisait oublier ses meilleurs amis, même Ancelin, qu'elle continuait à appeler, pourtant, son fils, son bijou. Mais le peintre n'occupait plus dans son cœur que la troisième place ; il y avait maintenant avant lui Claire et André.

Après avoir laissé dans le faubourg, André, qui voulait serrer la main au grand Bernard et à quelques autres ouvriers, ses anciens protecteurs, la mère Langlois se fit ramener chez elle.

La concierge la vit passer devant la loge et l'appela.

— Mère Langlois, voilà une lettre pour vous, c'est un commissionnaire qui l'a apportée tantôt. Il a dit que c'était pressé.

La mère Langlois prit la lettre. La suscription était d'une écriture informe.

— Vous ne nous amenez donc pas encore votre demoiselle ? reprit la concierge, qui aurait voulu bavarder.

— Non, mais vous la verrez bientôt. Bonsoir, je vais voir vite ce qu'on m'écrit.

Une fois dans sa chambre, la mère Langlois tira de son cabas ses lunettes qu'elle plaça sur son nez ; elle se mit devant une fenêtre ouverte et déchira l'enveloppe de la lettre cachetée avec de la mie de pain.

Tant bien que mal, elle parvint à déchiffrer ces mots, dont il nous semble intéressant de conserver l'orthographe :

Ma chair Poline.

Tune te souvient sang doute plus de moat ; mai moat jeu ne té pas oublié. Jé aité bien coupable anver toit et jé bien regretté tou sa. Jeu

sui bien malade et je ne voudrais pas mourir avant que tu me parles. Jeu tan supplie vi in me voare. Jeu reiste rue Corbeau, r. Jé à te dire beaucoup de chose qui tin-téraisse.

Ton nanciène amie,
Marguerite Gillot.

Le lecteur a déjà reconnu, sans doute, dans cette Marguerite Gillot, la camarade d'autrefois, dont l'amitié avait été si funeste à la jolie ouvrière de la rue Sainte-Anne.

On comprend l'étonnement de la mère Langlois.

Elle fut obligée de relire la lettre plusieurs fois de suite afin d'en bien saisir le sens. Enfin elle y parvint.

—Allons donc, s'écria-t-elle avec un mouvement de tête en arrière qui lui était familier, des choses qui m'intéressent, maintenant que j'ai retrouvé ma fille!... Elle est bonne, vraiment, cette Marguerite... Claire, André, leur mariage, leur bonheur, voilà tout ce qui m'intéresse et m'occupe... En dehors d'eux Pauline Langlois ne connaît plus rien!

Elle resta un moment silencieuse.

—Pourtant, reprit-elle, la malheureuse m'écrit et m'appelle; j'irai rue Corbeau. Ah! Marguerite, tu m'as fait bien du mal, et j'avais juré de ne te revoir jamais!... Oui, elle m'a fait beaucoup de mal... mais je n'y pense plus aujourd'hui. On oublie vite ce qu'on a souffert dès qu'on est heureux. C'est décidé, j'irai la voir, et puisqu'elle me le demande, je lui porterai mon pardon... Si j'étais impitoyable, ma fille m'aimerait moins, peut-être. Oui, oui, il faut avoir de la pitié, même pour son plus cruel ennemi! Qu'est-ce que je suis donc, moi, à côté du bon Dieu, qui pardonne aux plus grands coupables?

XVI — LA MANSARDE

A HUIT HEURES du matin, la mère Langlois, dont le cabas était plus arrondi que jamais, demandait à la concierge de la rue Corbeau de lui indiquer le logement de Marguerite Gillot. Elle monta un escalier étroit, noir et humide, aux marches vermoulues, et arriva sur le palier du cinquième étage où se terminait l'escalier. Elle compta trois portes et s'arrêta devant la quatrième. Elle frappa, une voix grêle répondit: Entrez. La mère Langlois tourna une forte clef, qui se trouvait dans la serrure et ayant ouvert la porte, elle pénétra dans la mansarde.

La misère n'était pas une nouveauté pour la mère Langlois; elle avait vu des gens malheureux et misérables à tous les degrés; pourtant, elle ne put s'empêcher de frissonner en entrant dans ce taudis ouvert à tous les vents, où l'on devait geler en hiver et rôtir en été.

Une table ronde boîteuse, deux chaises dépaillées, un autre siège qui avait la prétention de ressembler à un fauteuil, une vieille commode percée à jour, un lit de sangle avec un matelas épais comme la main, composaient le mobilier du galetas. Dans un coin gisaient quelques ustensiles de cuisine bosselés, ébréchés, couverts de rouille. A chaque carreau de la fenêtre manquait un morceau de verre qu'on avait remplacé par un chiffon ou vieux journal. Le papier peint, à quatre sous le rouleau, enfumé, grasseux, moisi par l'humidité tombait en lambeaux et, de tous côtés, se détachait des murs. Ceux-ci montraient de larges et profondes crevasses au fond desquelles les araignées, les cloportes et autres insectes non moins désagréables, se livraient avec enthousiasme à la multiplication de leurs pareils.

Ce n'était pas seulement douloureux à voir, c'était écœurant.

La maîtresse de cet horrible logis geignait, étendue sur la chose qui ressemblait à un fauteuil.

A la vue de la visiteuse, sa physiologie s'anima et ses yeux éteints, brûlés par les longues insomnies, retrouvèrent un peu d'éclat.

—Pauline, c'est Pauline! s'écria-t-elle.

Elle voulut se lever, la mère Langlois l'obligea à rester assise. La malade s'était emparée d'une de ses mains sur laquelle se collaient ses lèvres décolorées. La mère Langlois se sentit remuée jusqu'au fond des entrailles.

—Tu es bien mal ici, dit-elle. Est-ce que tu n'as personne pour te soigner?

—Si, une voisine m'aide à me lever, à me coucher et me fait mes tisanes.

—A la bonne heure; et pour acheter ce qui t'est nécessaire, où as-tu de l'argent?

—Quelques bonnes gens du quartier m'ont prise en pitié, on m'aide. Et puis, continua-t-elle avec un certain embarras, j'ai revu une personne que j'ai connue autrefois; elle m'a laissé une petite somme et m'a promis que je ne manquerais plus de rien si je pouvais me remettre; mais je me sens bien malade...

—Il faut toujours espérer.

—Oui, n'est-ce pas? Il me semble que je vais aller mieux... Ah! Pauline, c'est ta présence qui me produit cet effet-là!

La mère Langlois s'étant assise ouvrit son cabas.

—Tiens, dit-elle en le vidant à moitié, je t'ai apporté une livre de chocolat, du sucre, des confitures, des oranges, des figues et un gâteau.

La malade se mit à pleurer.

—Ah! dit-elle, tu es toujours la même. Pauline, la bonté même... Quand je pense à ce que je t'ai fait, je me trouve bien misérable, va... Ah! ai-je assez regretté ma faute, mon crime!... J'ai pleuré, j'ai souffert cruellement... Dieu est juste, il m'a châtiée comme je le méritais. Regarde-moi, et vois ce que je suis devenue. Regarde autour de toi et vois où je suis tombée!... Mais ce n'était pas assez de me repentir, je voulais te voir pour te demander pardon. Et tu es venue, te voilà, tu as eu pitié de moi. Pauline, Pauline, implora-t-elle en joignant les mains, dis-moi que tu me pardonnes!

—Oui, je te pardonne et je veux oublier; du reste, écoute, je peux te le dire, à toi: De mon malheur d'autrefois sont sorties les satisfactions et les joies les plus pures qu'une femme puisse envier. Mais ce pardon que je t'accorde, et que tu as mérité par de longues souffrances, répète bien dans ton cœur que c'est à mon enfant, à ma fille que tu le dois.

—Ta fille! s'écria-t-elle avec étonnement, tu as une fille?

—Oui, une fille, belle et pure comme l'ange qui la garde! Ah! tu l'ignorais... Je ne suis pas allée crier sur les toits: Je suis mère! Veux-tu tout savoir? Eh bien, Marguerite, ma fille est le fruit de ta trahison!

La malheureuse poussa un gémissement et cacha sa figure dans ses mains.

—Je ne te fais pas de reproche, reprit la mère Langlois; il n'y en a plus à faire après le pardon. Et puis, je te l'ai dit: du mal est sorti le bien, du crime la vertu, et d'un misérable est née la meilleure et la plus charmante créature de Dieu.

—Oh! oui, un misérable, murmura la malade.

—Va, continua la mère Langlois, pour cet horrible passé je suis aujourd'hui pleine d'indulgence. Après m'avoir affreusement éprouvée, le ciel me récompense.

—Est-ce que tu l'as vu? demanda Marguerite.

—Qui?

—Auguste.

—Lui!... jamais!... Est-ce qu'il vit encore?

—Oui.

—Le père de mon enfant existe! s'écria la mère Langlois en bondissant sur ses jambes.

Puis, les bras tendus, elle ajouta avec une expression de joie indicible:

—Mon Dieu, je vous remercie!

Revenant à Marguerite, elle reprit:

—Tu sais où il est, tu vas me le dire.

—Je sais qu'il est à Paris, mais je ne connais pas son adresse.

—Et son nom, le sais-tu?

—Oui, je l'ai appris depuis; il se nomme Auguste Blaireau.

—A-t-il une femme, des enfants?

—Non, il est resté garçon.

—Ah! c'est trop de bonheur à la fois! exclama la mère Langlois.

—Quelle est donc ton intention? demanda Marguerite, qui ne comprenait rien à l'agitation de son ancienne amie.

—Comment, tu ne devines pas?... Je veux qu'il m'épouse, entends-tu! Je veux qu'il m'épouse pour légitimer son enfant et lui donner un nom?

—Il ne le fera pas, dit la malade en secouant la tête.

—Il ne le fera pas, dis-tu? Mais alors, avec mes ongles, je lui arracherai les yeux.

—M. Blaireau a réussi, il a peut-être un million de fortune.

—Eh! cela m'est bien égal son million! En aurait-il dix ou serait-il gueux à porter une hotte et un crochet, que ce serait la même chose: ce n'est pas pour lui et encore moins pour moi que je veux être sa femme; c'est pour ma fille. Mais ce n'est pas tout, Paris est grand, ne peux-tu pas m'aider à le trouver?

—Moi, non, mais Pierre te renseignera sans doute.

—Pierre, Pierre Gargasse?

—Oui.

—Il t'est donc resté fidèle?

—Oh! fidèle... soupira Marguerite avec un sourire navrant. C'est de lui que je parlais tout à l'heure. Il y a un mois, il s'est souvenu de moi, après plus de quinze ans; il a pu découvrir mon adresse, je ne sais comment, et il est venu me voir. Il n'a pas réussi, lui, comme son ami Blaireau; mais il lui a rendu, paraît-il, de grands services, et M. Blaireau doit lui donner trente mille francs, une fortune... Avec cela, il veut se retirer à la campagne et m'emmener avec lui... J'irai, si je peux me guérir ou si je ne suis pas morte!

—Puisque tu vas être heureuse, ce n'est pas le moment de mourir, dit la mère Langlois. Mais tu as raison, Pierre Gargasse me donnera tous les renseignements désirables sur M. Blaireau dont il est resté l'ami.

—Oh! pour ça, j'en suis sûre; Pierre sait bien des choses, et s'il veut parler...

—Sois tranquille, je me charge de lui délier la langue; mais pour cela, il faut que je le voie. Où est-il?

—Il ne demeure pas à Paris.

—Dis-moi toujours où il est.

—Est-ce que tu veux y aller?

—Aujourd'hui, tout de suite; je ne remets jamais au lendemain les affaires sérieuses.

—C'est un peu loin, il demeure à Sèvres dans une maison qu'il habite seul, près de la route de Versailles. La maison n'a pas de numéro, elle est au milieu des champs; du reste, Pierre a écrit sur un morceau de papier toutes les indications. Le papier est là sur la cheminée, dans la petite tasse, tu peux le prendre.



SAUCE WORCESTERSHIRE CROSSE & BLACKWELL



LES SUCRETS sont des pastilles pour la gorge qui font office de gargarisme, contiennent de l'hexylrésorcinol—un analgésique unique—agissent vite pour calmer les gorges irritées. Germicides. Goût de bonbon agréable. Chaque pastille enveloppée séparément. Chez votre pharmacien!

'SUCRETS' PASTILLES ANTISEPTIQUES POUR LA GORGE



Rhume Mal de Gorge

Avalez une tablette de Paradol. Gargarisez-vous avec deux tablettes dissoutes dans l'eau. Mettez-vous au lit pour vous reposer et dormir. Vos maux et vos douleurs disparaîtront bientôt et vous pourrez éviter un rhume désagréable. Paradol soulage promptement les maux de tête, la névralgie, le mal de dents, le rhumatisme et la sciatique. Il est agréable à prendre et ne laisse pas d'effets déprimants à sa suite. Paradol ne désappointe pas.

PARADOL du DR. CHASE Pour le soulagement de la douleur

Fortifiez votre Santé



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

Le Traitement Myrriam Dubreuil

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand
Case Postale, 2353, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

HERNIE SOULAGÉE

Notre méthode améliorée a soulagée des milliers. Pas de courroie sur la jambe, pas d'élastique, pas d'emplâtres. Pas de pression sur les hanches ou l'épine dorsale. Rien qu'un coussinet Flexo. Diffère totalement des autres. Recommandé par médecins, mécaniciens, commis de partout. Très léger. PEU COUTEUX. GARANTI. Demandes renseignements et offre d'essai.

SMITH MANUFACTURING COMPANY
Fondé en 1893 Dept. 215, Preston, Ont.

La mère Langlois était debout, son cabas au bras. Elle prit le papier de Gargasse, qu'elle remplaça sans rien dire par une pièce de vingt francs.

— Au revoir, Marguerite ! dit-elle en se dirigeant vers la porte, soigne-toi bien ; il faut que tu te guérisses ; je reviendrai te voir.

— Oh ! oui, répondit la malade ; embrasse ta fille en pensant à moi, ça fera peut-être plaisir au bon Dieu... Tous les jours je prierai pour elle et pour toi.

XVII — VISITE À GARGASSE

LA MÈRE LANGLOIS ne perdit pas une minute. A onze heures et demie elle frappait à la porte de la maison isolée. Trouvant qu'on ne lui ouvrirait pas assez vite, elle ramassa un caillou et s'en servit pour frapper plus fort.

Au bout d'un instant, elle entendit un bruit de pas, et presque aussitôt, une grosse voix enrouée demanda :

— Qui est là ?

— Je viens vous donner des nouvelles de Marguerite, répondit-elle.

Le nom de son ancienne compagne parut à Gargasse un mot de passe suffisant. Il ouvrit la porte. Cependant, quand il se trouva en face de la visiteuse, il recula en la regardant avec défiance.

— Ah ! ça ! on dirait que je vous fais peur, dit la mère Langlois.

Et elle se mit à rire.

Gargasse n'en conserva pas moins son visage sombre.

— Donc, dit-il, vous connaissez Marguerite ?

— Et vous aussi, monsieur Pierre Gargasse ! Voyons, regardez-moi bien, est-ce que vous ne me reconnaissez pas ?... Je suis Pauline Langlois.

— Pauline Langlois ! fit Gargasse, c'est vous, vous ?...

— A la bonne heure, le souvenir vous revient.

— Soit, mais que me voulez-vous ?

— Monsieur Pierre, je suis venue à Sèvres exprès pour vous voir et causer avec vous. Vous n'avez pas oublié, je pense, certaine nuit passée à Saint-Germain ?

Gargasse resta interdit.

— Eh bien, continua-t-elle, je viens vous demander des nouvelles de votre ami, M. Auguste, ou, si vous aimez mieux, de M. Blaireau.

Gargasse jeta du côté de la porte un regard craintif.

— Pas ici, dit-il, venez, suivez-moi. Il l'emmena dans sa chambre. Là, il reprit toute son assurance.

— Voyons, fit-il, je ne comprends pas bien ce que vous voulez, expliquez-vous.

— Il est pourtant bien naturel que je m'intéresse à M. Blaireau.

Gargasse eut un sourire équivoque.

— Nous allons causer de lui, reprit la mère Langlois, vous me direz comment il va, ce qu'il fait.

— Je n'en sais rien, répondit-il brusquement.

— Vous êtes discret, monsieur Pierre ; mais vous ne me refuserez pas de me donner son adresse.

— L'adresse de Blaireau ! pourquoi faire ?

— Pour aller le voir.

— C'est vous, qui voulez aller voir Blaireau ?

— Moi ! cela vous étonne ?

Gargasse haussa les épaules.

— Vous ferez mieux de rester tranquille chez vous, reprit-il. D'abord, il ne vous recevrait pas, et s'il vous recevait il ne vous reconnaîtrait pas ou ne voudrait pas vous reconnaître.

— Dites-moi toujours où il demeure, le reste est mon affaire.

Gargasse attacha sur Pauline son regard soupçonneux.

— Non, répondit-il d'une voix sourde, je ne vous dirai rien. Vous avez eu tort de venir ici... Marguerite a bavardé, il y a un coup monté, que vous a-t-elle dit ? Que Blaireau est riche. Vous voulez lui demander de l'argent ? Inutile. Il est avare, il garde son or, il ne vous donnera pas un sou.

— Eh ! je me moque pas mal de son or ! s'écria la mère Langlois. Je n'ai besoin, pour vivre, ni de lui, ni de personne. A force de travail je me suis amassé des petites rentes.

— Alors, pourquoi voulez-vous voir Blaireau ?

— A quoi bon vous le dire, puisque vous ne faites rien pour moi ? J'étais venue vers vous pleine de confiance, monsieur Pierre ; d'après ce que m'a dit la pauvre Marguerite, je croyais que vous aviez encore quelque chose là, dans le cœur.

— Je vous répète qu'il n'y a rien à faire avec Blaireau. Ah ! on voit bien que vous ne le connaissez pas... Moi-même, entendez-vous, moi qui suis son ami, qui lui ai rendu des services, j'ai peur de lui ! C'est un homme terrible ! Il a réussi à tout, lui, et moi à rien. Il est devenu riche, immensément riche, et moi je suis resté misérable. J'ai fait pour lui beaucoup, et il croit que je suis assez heureux de m'être dévoué. Pourtant, il m'a promis trente mille francs, Marguerite a dû vous le dire ; eh bien, je ne suis pas certain qu'il me les donnera. Ah ! je l'ai bien gagnée, cette somme, qui m'assurerait le repos et peut-être me donnerait l'oubli !

— Pierre, répliqua la mère Langlois, si vous voulez être avec moi, si vous voulez me servir, je vous promets, je vous jure que Blaireau vous donnera les trente mille francs.

— Encore une fois, je vous dis que vous ne le connaissez pas ; vous n'avez rien à espérer de lui. Moi seul, parce que je connais sa vie, tous ses secrets...

A ce moment deux coups retentirent à la porte du jardin. L'émotion fit pâlir Gargasse.

— C'est lui, dit-il, je l'attends, il doit m'apporter la somme... Vite, vite, entrez dans ce cabinet noir, la cloison est mince, là, vous pourrez entendre ; si vous voulez voir, vous regarderez à travers la vitre de ce vasistas. Ne bougez pas, ne dites pas un mot. Quand j'aurai l'argent en poche, je sortirai de la chambre en disant : merci Blaireau. Ce sera le moment de vous montrer. Alors, vous serez seule avec lui et vous ferez ce que vous voudrez.

Le cœur de la mère Langlois battait à se rompre. Gargasse la poussa dans le cabinet s'élança hors de la chambre.

La voix de Blaireau, qu'elle reconut, annonça à la mère Langlois que le père de sa fille était près d'elle. Son émotion augmenta encore. Toutefois, elle s'approcha du vasistas et son visage se colla au carreau. Elle regarda. Elle vit Blaireau presque de face. Malgré le temps écoulé, les ravages causés par les années et les passions, elle n'eut pas de peine à reconnaître sa figure, car la laideur étrange de cet homme n'était jamais sortie de sa mémoire.

Il avait toujours sa mine de fouine à la recherche d'une proie, le même sourire railleur, qui semblait stéréotypé sur ses lèvres, son regard sillonné de lueurs fauves lui fit éprouver un malaise qu'elle ne put définir. Les deux hommes causaient. Elle écouta, tout en regardant.

— Je t'avais promis de venir aujourd'hui, dit Blaireau, tu vois que je suis de parole.

— Aussi, je t'attendais. Est-ce que tu m'apportes...

— Ta maison de campagne ? Oui, je l'ai dans ma poche. Que d'argent ! Il

m'a fallu ces trois jours pour me le procurer. Mais pour un ami comme toi, si fidèle, si dévoué, que ne ferais-je pas ?

— Blaireau, je crois que tu plaisantes.

— Par exemple, jamais je n'ai été aussi sérieux.

— C'est possible, mais je te trouve un air singulier.

— Allons donc ; c'est l'attente des billets de banque qui fait papilloter tes yeux.

Il tira de sa poche son portefeuille remarquable par son embonpoint.

— A propos, reprit-il en riant, es-tu allé porter une couronne d'immortelles sur la tombe de la folle ?

— Es-tu bête ! fit Gargasse qui tressaillit.

— Dame, répliqua Blaireau ironiquement, tu dois avoir le culte des morts.

En parlant, il avait ouvert le portefeuille où il prit un paquet de billets de banque.

Gargasse écarquilla les yeux et tendit la main.

— Tiens, compte, dit Blaireau en jetant le paquet sur la table.

— Oh ! cher ami, excellent Blaireau ! murmura Gargasse palpitant d'aise.

Il se pencha sur la table et, d'une main frémissante, il commença à compter :

— Un, deux, trois, quatre, cinq...

Pendant ce temps, Blaireau, placé derrière Gargasse, avait tiré vivement de dessous son paletot un fort cordon de soie terminé par un nœud coulant tout préparé.

Au moment où Gargasse disait : six, Blaireau, par un mouvement rapide et adroit, lui jeta le nœud coulant autour du cou et serra de toutes ses forces.

Gargasse se dressa comme un bloc en poussant un cri rauque, épouvantable. En même temps, Blaireau bondissait en arrière, tirant violemment la corde. La victime chancela, ses bras battirent l'air et, suivant l'impulsion imprimée à la corde, le malheureux tomba à la renverse en faisant entendre un râle d'agonie. Sa tête rebondit sur le parquet.

Tenant toujours la corde tendue, Blaireau lui mit un pied sur la poitrine afin de serrer plus fort. Le scélérat suait à grosses gouttes, sa bouche grimaçait, ses yeux s'étaient injectés de sang, il était hideux !

Pendant dix minutes il s'acharna sur sa victime qui, par bonds et soubresauts, se tordait au milieu de la chambre dans d'horribles convulsions. Enfin, le malheureux se roidit et resta immobile sur le parquet, les poings crispés, les yeux démesurément ouverts, la face violacée et la bouche ouverte, pleine d'une écume jaunâtre.

Blaireau se jeta sur la table, ramassa avidement ses billets de banque, les palpa avec une sorte de volupté et les fit rentrer précipitamment dans sa poche. Un sourire atroce avait creusé le rictus de ses lèvres.

— En voilà toujours un qui ne me gênera plus, murmura-t-il en contemplant d'un œil féroce et sans même tressaillir son ancien ami étendu à ses pieds.

La mère Langlois avait tout vu. Elle avait voulu crier et s'élançait au secours de Gargasse ; mais, saisie d'épouvante et d'horreur, les cheveux hérissés sur sa tête, aucun son n'avait pu sortir de sa gorge serrée et elle était restée clouée au parquet, sans mouvement, comme pétrifiée, la bouche béante et les yeux hagards, voyant comme à travers un voile sanglant.

Tout à coup, ses oreilles bourdonnèrent, il lui sembla que le plancher s'enfonçait sous ses pieds, la respiration lui manqua ; elle essaya de s'accrocher au mur, impossible : ses ongles rayèrent le plâtre et elle s'affaissa comme une masse.

Au même moment, Blaireau ouvrait la porte de la chambre; il n'entendit pas le bruit de la chute. Du reste, se croyant bien seul dans la maison isolée, il était sans crainte, et, froidement, ne songeait qu'à achever son œuvre.

Il revint vers le corps, le saisit d'une main par le bras, de l'autre par les cheveux, et le traîna hors de la chambre et ensuite dans l'escalier. Une poignée de cheveux lui resta dans la main, il la jeta avec colère en vomissant un blasphème effroyable. Le hideux scélérat ressaisit la tête qui s'était meurtrie en heurtant la rampe de fer de l'escalier, et continua à traîner sa victime.

Cependant, au bout de quelques minutes, la mère Langlois revint à elle. D'abord, elle regarda autour d'elle avec étonnement, puis elle se souvint de l'épouvantable drame qui venait de se passer sous ses yeux. Alors un frisson glacial pénétra jusqu'à la moëlle de ses os. Elle prêta l'oreille et n'entendit rien. Après plusieurs efforts, elle parvint à se lever et à se tenir sur ses jambes. Secouée par un tremblement nerveux, elle s'approcha du va-sistas; ses yeux plongèrent dans la chambre. Il n'y avait plus personne.

Où était Blaireau? Qu'avait-il fait de Gargasse étrangler?

La mère Langlois n'osa point sortir encore. On comprend qu'elle avait peur.

— S'il me trouvait ici, se dit-elle, le monstre me tuerait aussi comme il a tué Pierre!

Le cabinet avait une fenêtre, dont les persiennes étaient fermées; elle s'en approcha et l'ouvrit doucement. Entre les deux persiennes, mal jointes, il y avait un espace suffisant pour permettre de voir au dehors. La mère Langlois regarda: sa vue embrassait une partie du jardin, derrière la maison, et pouvait s'étendre jusqu'à la hauteur du plateau de Bellevue.

Soudain, tout son sang reflua vers son cœur. Blaireau venait d'apparaître dans le jardin armé d'une pelle et d'une pioche.

— Le brigand va creuser un trou pour enterrer le cadavre, pensa-t-elle.

Blaireau, s'étant arrêté à un endroit que rien ne semblait désigner particulièrement, se mit en devoir de remuer la terre, dont il enleva la croûte gazonnée par larges plaques. Il creusa ensuite. A un pied de profondeur, il découvrit une pierre, sorte de dalle carrée, qu'il enleva à l'aide de la pioche. Cela fait, il se mit à genoux, se courba, et son bras s'enfonça dans le trou qu'il venait de creuser.

La mère Langlois ne put deviner ce qu'il venait de faire. Elle le vit se relever, replacer la pierre et, successivement, par pelletées, toute la terre enlevée. La place avait repris son premier aspect. Blaireau s'éloigna et, bientôt, la mère Langlois ne le vit plus; mais elle entendait encore crier sous ses pieds le gravier des allées du jardin. Enfin, ce bruit cessa: un silence complet régna autour d'elle.

Mais Blaireau, pouvait être dans la maison au rez-de-chaussée. Sortir du cabinet était toujours dangereux. La mère Langlois le sentait et, tremblant d'être découverte, elle restait devant la fenêtre, sans oser marcher. Elle regardait au dehors et ses yeux erraient tantôt dans le jardin, tantôt sur le flanc du coteau. Un quart d'heure s'écoula. Tout à coup son regard rencontra un homme qui gravissait le coteau par un sentier à travers champs. Elle reconnut Blaireau.

— Après son forfait, le misérable s'en retourne à Paris, pensa la mère Langlois.

Elle sentit sa poitrine débarrassée d'un poids énorme; elle remplait d'air

ses poumons par de fortes aspirations et poussa un long soupir de soulagement.

Sa première idée fut de se sauver à toutes jambes, sans tourner la tête en arrière.

Elle s'élança hors du cabinet. Au bas de l'escalier, elle s'arrêta. Elle venait de se faire cette question:

— Où est le cadavre?

Cela devait lui importer peu. Mais, par un mirage de la pensée, elle se vit devant un juge d'instruction, obligée à faire connaître toutes les péripéties du drame. Et l'homme de la loi, rigide et sévère comme elle, insistait sur cette question:

— Où est le cadavre?

La mère Langlois eut un mouvement énergique de la tête et des épaules et remonta l'escalier. Elle parcourut rapidement toutes les pièces du premier et du second étage. Ne découvrant rien, elle redescendit. Dans le corridor, elle vit à ses pieds une touffe de cheveux grisonnants, les cheveux de Pierre Gargasse arrachés par la main brutale de l'assassin.

Par un sentiment pieux, elle les recueillit et les enveloppa précieusement dans un morceau de journal. En même temps, deux grosses larmes tremblaient au bord de ses paupières.

— Ce sera pour Marguerite un souvenir de l'homme qu'elle a aimé, se dit-elle.

En ramassant les cheveux, elle avait remarqué que la poussière qui recouvrait le carrelage du corridor avait été inégalement balayée. Elle comprit que le corps de Gargasse était passé là. Avec une grande sûreté de jugement, elle devina que Blaireau avait traîné le cadavre par les cheveux. Elle suivit la trace et arriva à l'entrée de l'escalier du sous-sol. Il n'y avait plus à en douter, c'est dans une cave que Blaireau avait jeté le corps de Gargasse.

Elle tira de son cabas une bougie filée, ce qu'on appelle communément rat-de-cave, et, l'ayant allumée, elle

descendit hardiment. Les portes des caveaux étant ouvertes, elle put se livrer facilement à ses perquisitions. Cependant elle en rencontra une qui était fermée. Celle-ci avait une serrure, et, pour l'ouvrir, il fallait la clef.

La mère Langlois faisait cette réflexion lorsqu'il lui sembla entendre un gémissement. Elle tressaillit et tendit l'oreille.

— Non, je me suis trompée, murmura-t-elle, c'est le vent qui souffle dans quelque soupirail.

Tout à coup elle sentit ses pieds humides et s'aperçut qu'elle piétinait dans une flaque d'eau.

— Qu'est-ce que cela signifie? se demanda-t-elle; est-ce que...

Elle n'acheva pas: une plainte plus distincte, cette fois, une sorte de râlement venait de sortir du caveau que connaissent nos lecteurs. Elle se redressa palpitante, et tout son corps se couvrit de la peau de poule.

Elle heurta violemment à la porte du caveau qui rendit un bruit sourd, mais ne bougea pas. Alors elle cria:

— Gargasse, Pierre Gargasse, est-ce vous?

Le malheureux, car c'était bien lui, répondit par une sorte de hurlement.

La mère Langlois essaya encore d'ébranler la porte; mais, comme nous l'avons dit déjà, elle était solide.

— Au secours, au secours! cria Gargasse, sauvez-moi!... L'eau monte, l'eau monte!

L'eau montait, en effet; la mère Langlois sentit qu'elle en avait plus haut que les chevilles.

Gargasse continuait à pousser des cris rauques, désespérés.

La mère Langlois ne se troubla point, elle regarda encore la porte du caveau, regagna l'escalier en colimaçon et le grimpa rapidement.

— C'est Dieu qui a voulu que je descende dans cette cave; il me laissera le temps de le sauver! s'écria-t-elle avec un geste superbe d'énergie et d'audace.

En enfermant Gargasse dans le caveau, Blaireau s'était peut-être aperçu que sa victime respirait encore. Dans ce cas, il ne crut pas devoir se donner la peine de l'achever. Il avait l'intention d'inonder le sous-sol, et c'est ce travail mystérieux que Pauline Langlois lui avait vu faire.

Dans le jardin, il y avait un vaste réservoir d'eau dont le trop plein était jeté hors de la propriété par un tuyau de drainage. Un autre conduit prenait l'eau à la base du réservoir, mais elle était subitement arrêtée par un robinet fermé, à l'endroit où Blaireau avait creusé. Le robinet ouvert, l'eau se précipitait avec une grande puissance vers le puits dont nous avons parlé; elle montait rapidement jusqu'à l'ouverture servant de fenêtre ou plutôt de bouche d'air au caveau: alors celui-ci, et bientôt tout le sous-sol étaient inondés; en moins de deux heures, l'eau pouvait atteindre les voûtes.

Voilà ce qu'avait fait Blaireau après l'effroyable drame de la chambre et avant de reprendre le chemin de Paris.

Gargasse, qui avait échappé pour ainsi dire miraculeusement à la mort par strangulation, était donc menacé d'une autre asphyxie non moins horrible. Si Blaireau l'eût laissé dans le caveau la face contre terre, il eût été complètement étouffé avant d'avoir repris connaissance. Heureusement, il se trouva sur le dos et la tête un peu plus élevée que le reste du corps. L'eau arrivait déjà à sa bouche et à ses yeux, lorsque l'impression produite par son contact le rappela à la vie.

Il se souleva avec peine et parvint à se mettre sur ses genoux. Peu à peu, la mémoire lui revenant, ce qui se passa en lui fut horrible. Il reconnut le caveau, il savait le secret du réservoir, il ne crut pas qu'un secours pouvait lui être envoyé par Dieu. Dieu! le malheureux n'y croyait pas... Il voyait se dresser devant lui, livide et sans yeux, le spectre décharné et terrifiant de la mort violente.

Pourtant, l'instinct de la conservation dompta son épouvante, il se mit à crier et à appeler au secours. C'est alors que la mère Langlois l'avait entendu.

L'eau montait avec une effroyable rapidité. Il fut forcé de se lever, et comme la voûte était basse, il dut s'arcuer en s'appuyant au mur, afin de se tenir sur ses jambes. Mais il était d'une faiblesse extrême, et il sentait venir le moment où, à bout de forces, il disparaîtrait tout entier sous l'eau.

La mère Langlois ne perdit pas une minute. Dans une espèce de cellier, autrefois une salle de bain, elle trouva la pioche dont Blaireau venait de se servir. Elle cacha son cabas sous un amas de branchages et revint dans le sous-sol. Pour arriver au caveau où Gargasse courait un si grand danger, elle marcha dans l'eau jusqu'au dessus des genoux.

Elle trouva le moyen d'attacher sa bougie au mur, et elle attaqua la porte et la serrure. Cette dernière, frappée à coup redoublés, se détacha peu à peu du bois et finit par tomber. La porte, qui s'ouvrait au dehors, ne pouvant plus résister, fut jetée violemment contre le mur par la masse d'eau qu'elle retenait et qui se précipita dans le passage souterrain avec un grondement de colère.

La mère Langlois faillit être renversée par le choc, mais elle eut le temps de se blottir contre le mur.

Moins heureux que celle qui venait le sauver, Gargasse ne put se tenir en équilibre; la force du courant détacha ses pieds du sol, il tomba en jetant un cri d'appel désespéré; il se débattit un instant, croyant pouvoir lutter, mais

LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— Je l'ai tellement gâté que si je ne retrouve pas son disque il ne vaudra jamais s'endormir!

l'eau l'entraîna et le jeta hors du caveau.

La mère Langlois l'arrêta au passage. Avec son aide, le malheureux parvint à se remettre sur ses pieds. Alors, avec beaucoup de précautions, pour ne pas être culbutés, et en marchant tout près du mur, qui offrait un point d'appui, ils parvinrent à gagner l'escalier, lui s'accrochant à elle.

Pierre Gargasse était sauvé.

Faible, brisé, meurtri, la mère Langlois dut encore lui donner l'aide de ses robustes épaules pour monter au rez-de-chaussée et ensuite au premier. Quand il fut débarrassé de ses effets dégouttants d'eau, elle l'obligea à se mettre au lit, car tout son corps grelottait.

En même temps, elle allumait un grand feu dans la cheminée, au moyen duquel elle pouvait faire sécher son vêtement, à elle, qui était trempé jusqu'au dessus des reins. Le paquet de hardes, apporté par Blaireau quelques jours auparavant, et qu'elle trouva dans un coin, lui permit de quitter momentanément sa robe et ses jupons mouillés. Ensuite, elle songea de nouveau à Gargasse.

Le pauvre diable ne pouvait rien dire, il n'avait pas la force de parler; mais son regard étincelant de gratitude suivait partout la mère Langlois et ne perdait pas un de ses mouvements. A un moment, son émotion fut tellement forte, qu'il se mit à pleurer. Oui, il pleura, lui, Pierre Gargasse, le complice de Blaireau, l'ancien forçat! Depuis son enfance, cela ne lui était probablement jamais arrivé.

Mais, chose étrange, en même temps qu'il pleurait, il y avait de la colère dans ses yeux, et son visage prenait une expression de cruauté sauvage. Evidemment, deux sentiments contraires s'agitaient en lui. A côté de sa reconnaissance pour cette brave femme qui venait de l'arracher à une mort certaine, s'élevait dans son cœur une rage sourde contre son ancien ami, devenu son assassin, et déjà il songeait à lui demander un compte terrible.

Un grand bol de vin chaud bien sucré, que la mère Langlois lui fit prendre, commença à le réchauffer et lui procura beaucoup de soulagement. Peu à peu, la paralysie de la langue cessa, la parole lui revint. Les premiers mots qu'il prononça furent un remerciement adressé à Pauline.

— C'est bon, répondit-elle simplement, j'ai fait ce que j'ai dû.

— Oh! ma vie ne vaut pas grand-chose, reprit-il, la mort d'un gredin de mon espèce n'aurait pas été une perte; mais puisque je suis encore vivant, je pourrai peut-être faire quelque chose pour vous, d'abord, et aussi pour d'autres personnes. Quand je pense à l'emploi que j'ai fait de ma vie, je suis effrayé et je n'ose plus regarder en arrière. Est-ce qu'on appelle le remords? Je n'étais pas né avec des instincts mauvais; mais j'ai rencontré Blaireau un jour, c'est le génie du mal; il a pesé sur ma volonté, il m'a entraîné, m'a associé à ses infamies et je suis devenu ce que je suis: un misérable!... Je n'ai jamais assassiné, moi; mais j'ai commis d'autres crimes, toujours conduit par la main de Blaireau... Voulez-vous savoir la vérité? Eh bien, j'ai été au bagnon, je suis un forçat libéré!

La mère Langlois tressaillit et le regarda avec une sorte d'effroi.

— Quand, jeune, on perd le goût du travail, continua-t-il, comme on veut se procurer des plaisirs à tout prix, on fait argent de toutes les manières, et peu à peu l'on, devient voleur, et cela dure jusqu'au jour où un agent de police vous empoigne au collet et vous ouvre la porte d'une prison. C'est mon

histoire. Il ne me manque plus que d'être un assassin. Assassin! poursuivit-il d'une voix rauque, une flamme sinistre dans le regard, je le deviendrai, je le sens; Blaireau aura mon premier coup de couteau, oui, oui, je le tuerais comme un chien enragé, j'ai soif de son sang!...

La mère Langlois frissonna d'horreur.

— Je sais bien des choses, reprit-il, je connais une partie des secrets de Blaireau; je le gênais, il a voulu se débarrasser de moi, cela se comprend... Il m'a manqué, tant pis pour lui... Moi je ne le manquerai pas!... Il pouvait acheter mon silence; pour cela, qu'est-ce que je lui demandais? Trente mille francs, une misère pour lui, la fortune pour moi... Il a trouvé que c'était trop cher; il a préféré user de la corde que vous m'avez enlevée du cou tout à l'heure... Ah! ah! ah! fit-il avec un rire nerveux, il ne se doute guère de ce qui l'attend!...

Ce que je sais, je vous le dirai; on ne sait pas ce qui peut arriver; si je ne réussissais pas à me venger, c'est par vous qu'il recevrait son châtement, car vous devez le haïr, le lâche!...

— Non, pensait la mère Langlois, rien de ce que j'éprouve en moi ne ressemble à la haine.

Gargasse continua:

— Surtout, ne soyez pas comme moi: j'ai été un véritable imbécile; je me suis laissé jouer, il a voulu m'étrangler, me noyer; sans vous, à l'heure qu'il est, je n'existerais plus... Déféiez-vous de lui, Blaireau est une bête venimeuse, ses morsures tuent. Quand vous connaîtrez sa vie, quand vous saurez ses secrets, il sera en votre puissance; si vous savez vous y prendre, il vous donnera tout l'argent que vous voudrez...

La mère Langlois eut un geste de répulsion.

Gargasse ne comprit pas, il poursuivit:

— Tout l'argent que vous voudrez, car ce qu'il aime plus encore que son or, c'est sa vie, c'est sa liberté, et vous pourrez l'envoyer où il m'a conduit, moi, aux galères! Oui, vous ferez ce que je n'ai pas osé faire; vous n'avez pas peur de la justice, vous, car vous êtes une brave et honnête femme, je le lis dans vos yeux. J'ai eu peur, moi, parce que je suis un forçat en rupture de ban... Eh bien, oui, continua-t-il d'un ton farouche, j'ai peur, peur du cachot, des geôliers et des gardes-chiourme!...

Il resta un instant silencieux, l'œil sombre, le front courbé. Puis il reprit:

— Et, pourtant, je suis à peu près sûr qu'on a perdu ma trace, qu'on ne me cherche plus. Depuis un mois, je suis allé à Paris souvent; je voulais savoir ce qu'était devenue Marguerite, la seule femme au monde qui ait été bonne pour moi et qui m'aime encore, malgré ce que je lui ai fait souffrir... Le hasard m'a servi, et je l'ai retrouvée.

La première fois que j'ai eu la hardiesse de m'aventurer dans les rues de la grande ville, c'était la nuit, pour qu'on ne pût me reconnaître; un autre jour, j'y suis allé de jour, mais par une pluie battante, pensant bien que je n'avais rien à craindre... Ensuite, je suis devenu plus audacieux: j'ai traversé Paris en plein soleil; j'ai même fumé un cigare sur le boulevard des Italiens. Ah! comme cela m'a semblé bon, à moi, un bandit souillé de fange, de me retrouver, pour un instant, au milieu des honnêtes gens!... Je ne me cachais pas, allez; je levais haut la tête; je crois même que j'étais fier... Drôle de fierté, n'est-ce pas? Que voulez-vous, c'est comme ça!

De plus grands scélérats que moi ont aussi leur orgueil... Moi, j'étais content, j'étais fier, parce que, en passant, j'avais presque touché des agents de police, qui ne m'avaient pas reconnu. Et je ne me suis pas trompé, c'étaient bien des hommes de la police: quand pendant des années on a eu affaire à eux, on les flaire de loin, on les reconnaît dans la foule entre mille.

Donc, j'avais lieu d'être rassuré, mais pas complètement. D'ailleurs, je ne pouvais rien sur Blaireau; il ne m'était pas possible de lui nuire sans me perdre moi-même. Je ne pouvais faire qu'une chose: le tuer... je ne l'ai pas fait; voilà pourquoi je suis un trembleur et un imbécile!...

— Non, répliqua la mère Langlois, vous n'avez pas commis ce crime odieux, parce qu'il reste en vous quelque chose de bon, et vous ne toucherez pas à Blaireau, d'abord parce que je vous le défends, et ensuite parce que vous n'avez pas le droit de vous venger vous-même. Au-dessus de vous, Pierre Gargasse, il y a la justice des hommes et, au-dessus de celle-ci, la justice de Dieu! Blaireau sera puni, n'en doutez pas. Quant à vous, Pierre, pensez à Marguerite, dont vous avez brisé la vie, et tâchez d'arriver au repentir sincère afin de mériter l'indulgence des hommes, le pardon du ciel.

Gargasse grommela quelques paroles inintelligibles et baissa la tête.

Deux heures plus tard, la mère Langlois et Pierre Gargasse prenaient une voiture de louage au pont de Sèvres pour les conduire à Paris. Le soir même, Gargasse était installé rue Chaptal dans une chambre meublée. Pauline envoyait aussi, près de Marguerite, pour lui donner les soins que réclamait son état, une femme en qui elle avait une entière confiance.

XVIII — UNE PARTIE DE BÉSIGUE

L'ESPAGNOL que Blaireau se plaisait à appeler *senor Antonio*, par dérision sans doute, était un Argonnais que la misère avait jeté en France. Venue à Paris, Blaireau, toujours à la recherche d'hommes sans aveu ou déclassés, disposés à devenir des coquins fieffés, le rencontra, le prit à sa solde

et, pendant deux ans, Antonio fut un de ses mercenaires. Un jour, dans un accès de jalousie, l'Espagnol tua d'un coup de couteau une jeune et jolie ouvrière qui ne voulait pas accepter ses hommages.

Blaireau, qui n'aimait pas que ses employés tombassent entre les mains de la justice, trouva le moyen de mettre celui-ci à l'abri des poursuites, et plus tard, après un séjour de deux années à Rome, Antonio, revenu à Paris, était entré chez le docteur Morand. Chose singulière, sa conduite était exemplaire, ce qui lui avait acquis l'estime des maîtres, et la confiance et l'amitié du personnel de l'établissement.

Le mercredi, il reçut le petit paquet que lui avait annoncé Blaireau, et, en même temps des instructions précises sur ce qu'il avait à faire.

Le lendemain soir, vers quatre heures, M. et Mme Morand partirent pour Paris. A cinq heures, comme toujours, on servit le dîner des pensionnaires. A six heures et demie les domestiques dinèrent tous ensemble, à l'exception de Claire qui, d'ailleurs, n'était plus considérée comme telle, et prenait tous ses repas dans sa chambre en compagnie de Léontine Landais.

A huit heures, au moment où la concierge se disposait à fermer à clef la grille intérieure qui sépare la maison des aliénés des appartements privés du docteur, Antonio entra dans la loge.

— Je ne suis pas de service ce soir, dit-il, et je viens causer avec vous, si ça ne vous gêne pas.

— Du tout, répondit le mari.

— En même temps, nous pourrions vider une vieille bouteille.

— Ma foi, tout de même.

— C'est mon tour de payer, fit l'Espagnol en mettant deux francs dans la main de la concierge, et maman Chapus sera bien gentille d'aller nous chercher la demoiselle au bonnet rose.

— Avec plaisir, monsieur Antonio; du reste il faut que je sorte, je n'ai plus rien dans ma tabatière.

La concierge alla fermer la grille, rapporta la clef, qu'elle accrocha à un clou, et sortit. Dix minutes après elle était de retour et les deux camarades se disposaient à faire honneur au contenu de ce qu'Antonio appelait la demoiselle au bonnet rose.

— Voyons, maman Chapus, vous ne voulez pas trinquer avec nous? dit l'Espagnol.

— Je n'ai jamais bu de vin de ma vie, vous le savez bien.

— Vous avez eu tort, je vous assure.

— Du moment que je ne l'aime pas, ce n'est pas une privation.

— Ma femme a ses idées, reprit le mari, ne nous occupons pas d'elle, Antonio, à ta santé.

— A la vôtre, madame Chapus.

Les deux hommes vidèrent leur verre avec des mouvements de tête qui indiquaient leur satisfaction et rendaient justice à la qualité du liquide.

— Tout de même, il est bon, dit le concierge.

— Excellent! amplifia l'Espagnol.

Mme Chapus sortit de sa loge pour jeter un regard dans le préau à travers la grille.

Antonio profita de cette circonstance attendue.

— Si nous faisons une partie de bésigue? dit-il.

— Tiens, tout de même, répondit Chapus.

Il se leva pour prendre les cartes dans un tiroir de la commode. L'Espagnol tira vivement de sa poche le petit flacon de Blaireau et, pendant que le concierge lui tournait le dos, il en versa le contenu dans son verre. [Lire la suite au prochain numéro]

Nadette, petite mère

[Suite de la page 17]

— Adieu les convenances, dit-il en riant et en embrassant le frère et la sœur à tour de rôle, nous sommes en famille, personne ne s'y trompera, ma chérie, rassurez-vous, et rendez-moi un peu tous les baisers que je vous donne. Nadette enfin réalise son envie, sa jolie tête repose sur l'épaule de Jean, et Claude leur caresse les joues de ses mains barbouillées.

— Ah! que c'est bon la jeunesse, dit en passant près d'eux un vieillard qui venait chauffer au soleil ses jambes

sans force... Oui, c'est bon et c'est beau... Profitez-en bien, quand c'est parti, ça ne revient plus!

Un peu de mélancolie glissa au cœur des amoureux, mais l'heure présente, si riche, si savoureuse, emplissait leur âme d'une telle force de bonheur et d'espoir qu'ils pensaient avec certitude, en regardant le vieillard s'en aller à petits pas:

« Nous resterons toujours jeunes! »

PIERRE MONTANAY.

L'ORGANISTE AVEUGLE

[Suite de la page 8]

Durant les trois jours suivants, sa pensée retournait sans cesse à ces heures brèves de bonheur, les plus précieuses qu'il eût encore vécues.

Dès le début de l'après-midi tant souhaitée, il quitta la ville par un faubourg somnolent et patriarcal, sa main gauche dans la main de son garçonnet tandis que de la droite, avec sa canne légère, il effleurait le sol.

Devant les promeneurs, un voile bleuâtre tremblait sur l'ossature puissante des montagnes. Au bas d'un contrefort pelé, la tour pointue du château jaillissait en blancheur crue, telle qu'un phare, d'une noire verdure.

Ils laissèrent la grande route pour s'engager à même la pente veloutée de près, que Claude gravissait comme un escalier. Solange le salua la première de l'étroite terrasse :

— « Quel courage de braver ce soleil ! »

Doucement, elle glissa sous la nudité de son coude le bras frémissant de l'aveugle et tous deux se réfugièrent dans la pénombre du salon où le critique les rejoignit. Puis, les premiers propos échangés, Guy Néral se mit au piano et la jeune fille commença une mélodie ukrainienne. Son mezzo-soprano, souple et pur dans les notes hautes, émouvait dans les notes graves — et une onde chaude comme une sève coula jusqu'au cœur de Claude.

Quand elle eut fini, l'organiste se leva, presque implorant :

« Ah ! chantez-nous maintenant quelque chose que je puisse accompagner par cœur ! Du Schumann, par exemple... »

Ensemble, ils firent un choix de leurs lieder préférés. Emportés par une passion égale, ils semblaient se répondre l'un à l'autre. Guy applaudit frénétiquement :

« Quel dommage que je sois votre unique auditeur ! »

Au retour, Claude ne sentit pas, tant son cœur le brûlait, le pénétrer l'humidité du crépuscule...

Le frère et la sœur descendaient fréquemment en ville et, chaque fois, visitaient leur nouvel ami. Marie Besseyrias, dont la mélancolie des yeux bleus se cernait dans un visage creusé, avait tout deviné, avec son intuition d'amoureuse : oppressée, elle suivait malgré elle les causeries à travers la mince cloison et surtout, elle épiait le front de l'aveugle où une aube intime se reflétait soudain, les prunelles mortes où l'on eût dit que le regard allait revivre.

Le Claude sage et triste d'autrefois qui se défendait de tout espoir, ne voulait plus songer à sa cécité ni à sa pauvreté relative : peut-être, à force d'adoration silencieuse, cueillerait-il enfin la belle fleur ardente qu'il pouvait respirer éperdument, sinon voir ! De plus, le critique lui avait promis de lui chercher, dans une paroisse parisienne, une situation plus digne de son talent.

Un après-midi de la mi-septembre, il attendait les Néral. Une heure vaine s'écoula, puis une seconde. Chaque minute perdue de la présence de Solange irritait sa souffrance, quand une fillette essoufflée, descendue des Oignes, lui remit un billet.

Sans hésiter, il alla frapper chez Marie Besseyrias :

« Je suis confus de vous déranger... Mais on vient de m'apporter une lettre urgente que je ne puis lire... »

« Donnez-la moi bien vite, alors ! » Et Marie déchiffra à mi-voix, comme pour essayer d'atténuer la brutalité du coup qu'elle devait porter elle-même :

« Pardonnez-nous, cher ami, de partir sans vous dire adieu. Une dépêche nous rappelle à Paris... car ma sœur est officiellement fiancée à

un camarade d'adolescence. Celui-ci attendait, pour parler à mon père, d'avoir obtenu au Crédit Bordelais une place importante depuis longtemps promise.

« A la hâte et bien affectueusement vôtre.

« GUY NÉRAL. »

Claude, livide, eut pourtant l'énergie de balbutier un remerciement sans que Marie osât risquer vers lui une parole ou un geste.

A tâtons, il poussa le verrou de sa chambre et s'abattit sur son lit où son insomnie l'enfiévrava jusqu'à l'aube.

Pendant cette nuit de détresse, il faillit, absous par sa souffrance passée et sa torture actuelle, céder à la tentation du suicide : un dernier reste de sa foi religieuse d'enfance le retint — trop faible toutefois pour le ranimer ensuite dans la tâche quotidienne machinalement continuée.

Marie — sa propre blessure l'aidait à sonder cette plaie — se vouait au jeune homme sans illusion pour elle-même car elle doutait qu'un cœur comme celui de Claude pût se donner deux fois.

Souvent, elle apportait à l'aveugle des fruits choisis ou suppléait le petit guide pour l'escorter à Saint-Joseph. Un jour, elle lui dit en souriant, sachant bien que l'art seul le touchait encore :

« J'ai profité de mes loisirs pour apprendre la Braille. Chaque fois que vous recevrez de la musique nouvelle, je pourrai désormais vous la copier. »

« D'une pression de main émue, il confirma sa gratitude. Tout en gardant farouchement son secret, il lui était doux de laisser cette sollicitude pareille à celle d'une mère ou d'une sœur, envelopper sa misère.

Et au début de l'automne suivant, l'excellente Mme Deraine put lui insinuer dans une conversation :

« J'estime de plus en plus Marie Besseyrias, si fine et si sérieuse. Quelle femme dévouée elle ferait ! »

Elle ajouta même un peu plus tard : « Marie paraît éprouver une vive sympathie pour vous. »

De retour place des Minimes, Claude réfléchit longuement : oui, pourquoi n'épouserait-il pas la jeune fille ? Il lui rendrait une affection sincère et, en échange de la liberté sacrifiée, lui assurerait du moins un peu de bien-être et d'aisance. Alors, au souvenir trop cher de Solange, deux larmes brûlèrent ses prunelles éteintes.

Il se décida pourtant à s'expliquer le soir même :

« Marie ! Vous qui m'avez témoigné tant d'amitié et de bonté, si l'avenir auprès d'un infirme ne vous effrayait pas, accepteriez-vous d'être mienne pour toujours ? »

Et comme elle se taisait, interdite, tristement heureuse, même sans une récompense d'amour, d'offrir son humble zèle à Claude, il insista :

« Je vous chéris d'une grande tendresse. Et je ferai de mon mieux pour que vous ne vous repentiez pas d'avoir dit oui... »

Deux lèvres tremblantes effleurèrent les paupières de l'aveugle dont les bras se refermèrent sur la jeune fille...

Ils furent bénis par un vicaire en présence de quelques amis, dans une chapelle latérale de Saint-Joseph. Puis ils se retirèrent place des Minimes. La chambre de Marie, ornée de quelques meubles nouveaux, devint la chambre nuptiale et celle de l'artiste compléta leur logis.

Claude avait exigé que la jeune femme abandonnât son métier de modiste et il la gâtait de menues prévenances. Mais ils souffraient l'un et l'autre : lui, obsédé par son mal ancien, bien qu'il eût cessé toute relation, même écrite, avec les Néral ; elle, voilant scrupuleusement de douleur et de résignation sa douleur passionnée (étouffe-t-on jamais en soi le suprême désir du bonheur ?) Aucun d'eux ne savait se passer d'amour — et ils ne pouvaient se rejoindre !

Certes, Claude se réjouit quand Marie lui confia son espoir de maternité, et la jeune femme amassait d'avance tout un trésor de tendresse nouvelle ; mais, hélas ! le petit être attendu ne serait point fêté comme le fruit né à la fois de leur chair et de l'accord total de leurs cœurs...

Le vieux docteur attribuait à une cause physique la pâleur et la lassitude de sa cliente. Un soupçon l'effleura pourtant et il questionna l'organiste :

« Mme Sujobert n'a-t-elle aucun souci ? Aucune contrariété ? »

Un matin de printemps, tandis que Claude s'angoissait dans la pièce voisine en se heurtant gauchement aux meubles, Marie, avec une longue plainte, donna le jour à une petite fille blonde et vivace qu'on nomma Françoise.

Ses joues se fardaient d'un rose insolite et lorsqu'elle embrassa le bébé, deux larmes jaillirent de ses paupières baissées.

Le surlendemain, le médecin déclara bas à Claude qu'il redoutait une fièvre puerpérale. Vers le soir, l'accouchée se sentit plus mal et attira l'aveugle contre elle :

« Mon Claude chéri, je me demande si je ne vais pas mourir ! Ecoute-moi : quand nous nous sommes mariés, j'ai cru que je parviendrais à te consoler — et je n'ai pas même su ! Mais je t'ai bien aimé : beaucoup plus que tu ne le supposes ! »

Claude, haletant, tremblait comme un coupable : Marie avait donc toujours connu son secret et souffert autant que lui-même ! En vérité, elle l'avait aimé jusqu'à la mort — et lui seul, il le sentait bien, pourrait la faire revivre.

Il se courba vers elle, secoué d'un grand sanglot :

« Pardonne-moi !... Pardonne-moi, ma petite Marie, mon amour ! »

Et pour la première fois, ses lèvres pressèrent en un baiser d'amant les lèvres closes de sa femme. Puis, pieusement, elles remontèrent vers les paupières battantes :

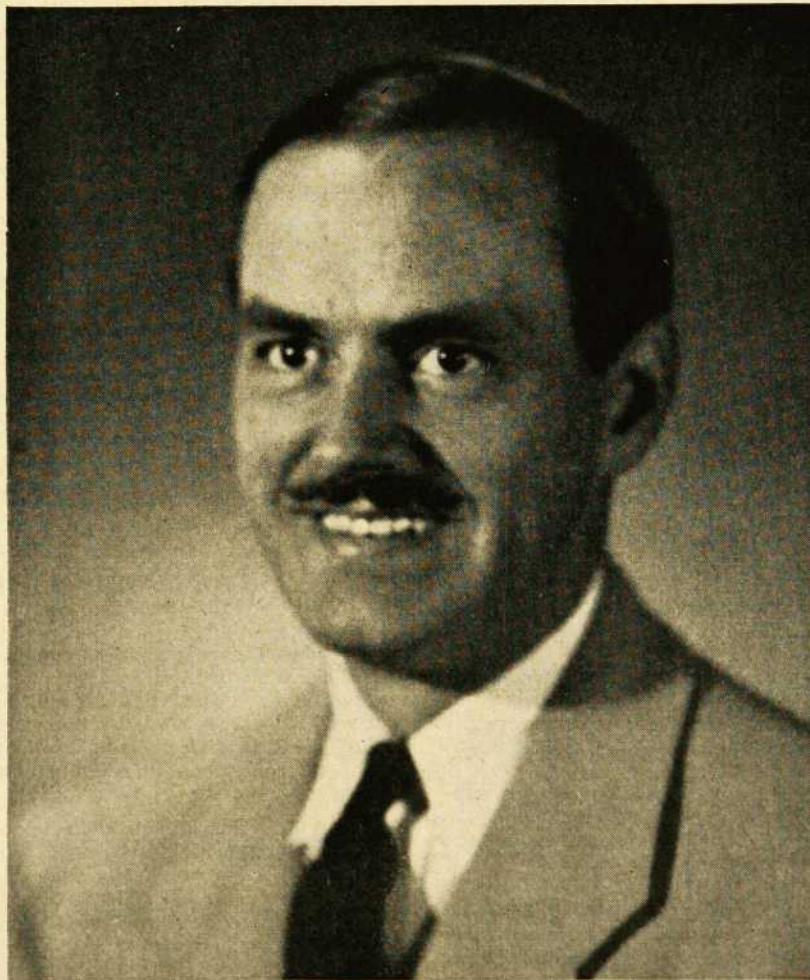
« Maintenant, il faut dormir bien vite afin de guérir. Tu verras comme nous allons être heureux... avec Françoise ! »

« Donne-moi la main, Claude », murmura la malade, acquiesçant d'un faible sourire.

Les longs doigts de l'artiste emprisonnèrent les minces doigts brûlants : ceux-ci, peu à peu quittés par la fièvre, se rafraîchissaient miraculeusement ! Et Claude son anxiété penchée vers le lit, perçut une respiration aussi égale, aussi douce que celle du petit enfant qui sommeillait, lui aussi, là tout près, dans le berceau...

MARIE-LOUISE VIGNON.

QUI EST-IL, QUI EST-ELLE ?



PHIL LALONDE, l'une des personnalités les plus en vue de notre monde radiophonique. Directeur du poste CKAC, il appartient à plusieurs mouvements ou groupes radiophoniques de la Métropole, du Canada et même des Etats-Unis. Le poste qu'il dirige est affilié à la Columbia Broadcasting System. Sous sa direction, le poste CKAC a multiplié ses activités. La radio canadienne doit beaucoup à cet homme qui connaît son métier.

Photo Famous Studio.



M le Capitaine MARTIAL

par FRANK TINSLEY

SON ALTESSE IL DOIT GROUPER A-TELLE TOUS LES PRISONNIERS ET, DE PLUS, BEAUCOUP NIERS ET, DE PLUS, DE CHOSSES NOUS AMENER SANS À DIRE? ET SAUFS À HONGKONG!



LE LENDEMAIN SOIR, A L'HOTEL...

J'AI RECU MES INSTRUCTIONS, VOUS REGRETTONS VOTRE DÉPART SI NOUS PARTONS HÂTIF, L'AMI! JE SUIS A L'INSTANT... HEUREUX D'AVOIR BONJOUR! FAIT VOTRE CON-NAISSANCE... BON VOYAGE!



MARTIAL, NOUS ALLONS VISITER HONGKONG, N'EST-CE PAS? SI VOUS NE CRAIGNEZ PAS D'ÊTRE ARRÊTÉ EN HABIT CIVIL! JE DOIS M'HABILLER, N'EST-CE PAS? LAISSEZ-MOI PAS SUR LE CARGO, ET JE N'AIME PAS À VÊTIR L'UNIFORME D'UN MARIN ALLEMAND!



CETTE VISITE M'ENCHANTE, VOYEZ CE FLIC, JUGEZ À CET ENDRIT DANGEREUX? C'EST UN AVIATEUR AUDACIEUX, VOYONS, JE LE CON-NAIS, NAIS, J'EN SUIS SÛR!



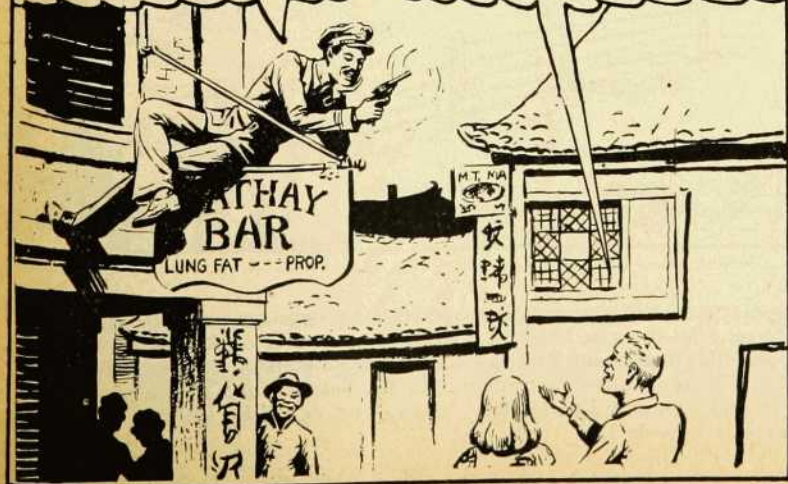
SAPRISTI, QUELLE RENCONTRE! C'EST LE BRAVE MAC CAIR! CA VAUT BIEN QU'ON FASSE LA FÊTE!



ALLEZ! GRASSET! VOUS CACHÉZ DANS CET ABRIS! JE VOUS ORDONNE DE SORTIR! TRÈS BIEN, BRAVE HOMME, MAIS, DE GRÂCE NE DÉTÉRIOREZ PAS CE VOLET!



CE SALE PÉKIN M'A, CERTES, UN VENIR POUR S'ENFERMER DE PLUS BELLE! MAIS, MARTIAL, TU NE ME PRÉSENTES PAS CETTE DAME? SANS DOUTE... LISE, VOICI DUNCAN DOUGLAS, ALISTAIR BRUCE MAC CAIR, MIEUX CONNU SOUS LE NOM DE "DARE DEVIL!"



BONJOUR, SATAN... POURQUOI NE DESCENDEZ-VOUS PAS DE CE PERCHOIR? METTEZ-VOUS PLUS À L'AISE! JE VOUS JURE, MA CHÈRE, QUE TOUTES CES INSINUATIONS DE BRAVOURE NE SONT QUE BOUILLIE POUR LES CHATS... JE SUIS DES PLUS SIMPLES, N'AVANT ACCOMPLI AUCUN ACTE D'HÉROÏSME!



À SUIVRE.

Le MYSTÈRE du NORD

CINQUANTE-QUATRIÈME EPISODE

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Luc Morand est un orphelin accusé faussement d'avoir tué un homme. Il fuit aux Etats-Unis où il rencontre Miche Brazeau dont le père tient un poste de fourrures. Luc est à la poursuite de Jules Lanoix, le bandit, le seul homme qui peut prouver qu'il est innocent du meurtre de Max Dinard au Canada. A la suite d'une lutte sur le toit du train, Lanoix tombe et Luc fait arrêter le train.



1—Luc était anxieux en courant le long de la voie du chemin de fer avec le conducteur et quelques passagers. Ils arrivèrent bientôt près de la forme inerte de Lanoix.



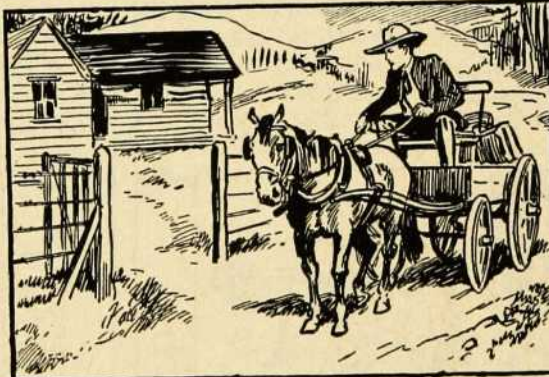
2—Le pauvre garçon savait bien qu'à moins de pouvoir ranimer le bandit il lui serait impossible de prouver qu'il n'avait pas tué Dinard. Soudain, Lanoix ouvrit les yeux.



3—Le misérable confessa son crime. Un homme de haute taille, qui se trouvait là, fit part à Luc qu'il était avocat et s'offrit à faire éclater son innocence.



4—Un mois plus tard, Luc descendait du train à la station de son village natal, libéré de l'accusation qui avait pesé sur lui. Il rencontra le shérif Thibault qui l'attendait, la main tendue, pour lui souhaiter la bienvenue. Luc sourit. "Je suis bien content d'être revenu!" dit-il.



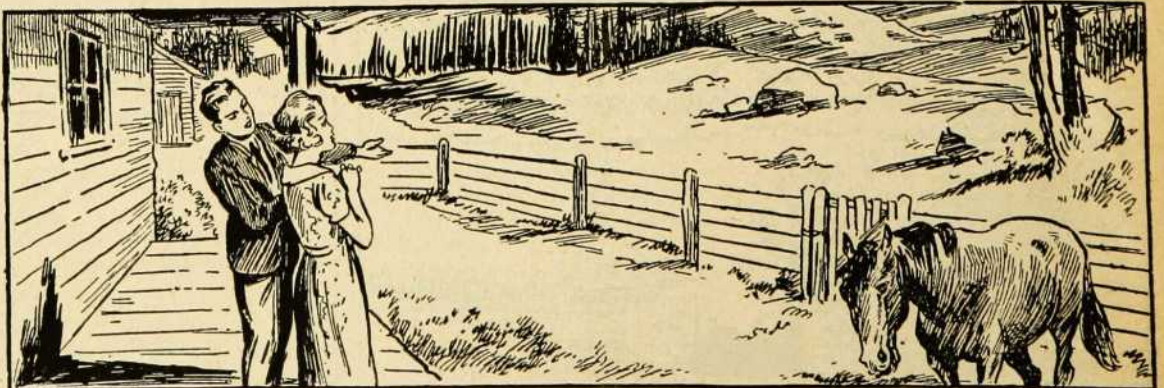
5—"Je suis heureux de te retrouver comme un homme libre, Luc!" lui dit le shérif. Luc le remercia. Il loua ensuite une voiture et se dirigea vers sa ferme, heureux d'en avoir fini avec la justice, mais se sentant bien seul. Il vit bientôt apparaître la vieille maison qui avait abrité son enfance.



6—Le jeune homme poussa la porte, s'arrêta, un cri joyeux sortit enfin de sa gorge. Un feu de bûches brûlait dans la cheminée, la table était dressée et, tout près, se trouvait une ravissante jeune fille. Il ne fallut à Luc qu'un coup d'œil pour reconnaître sa petite amie des Deux Pins.

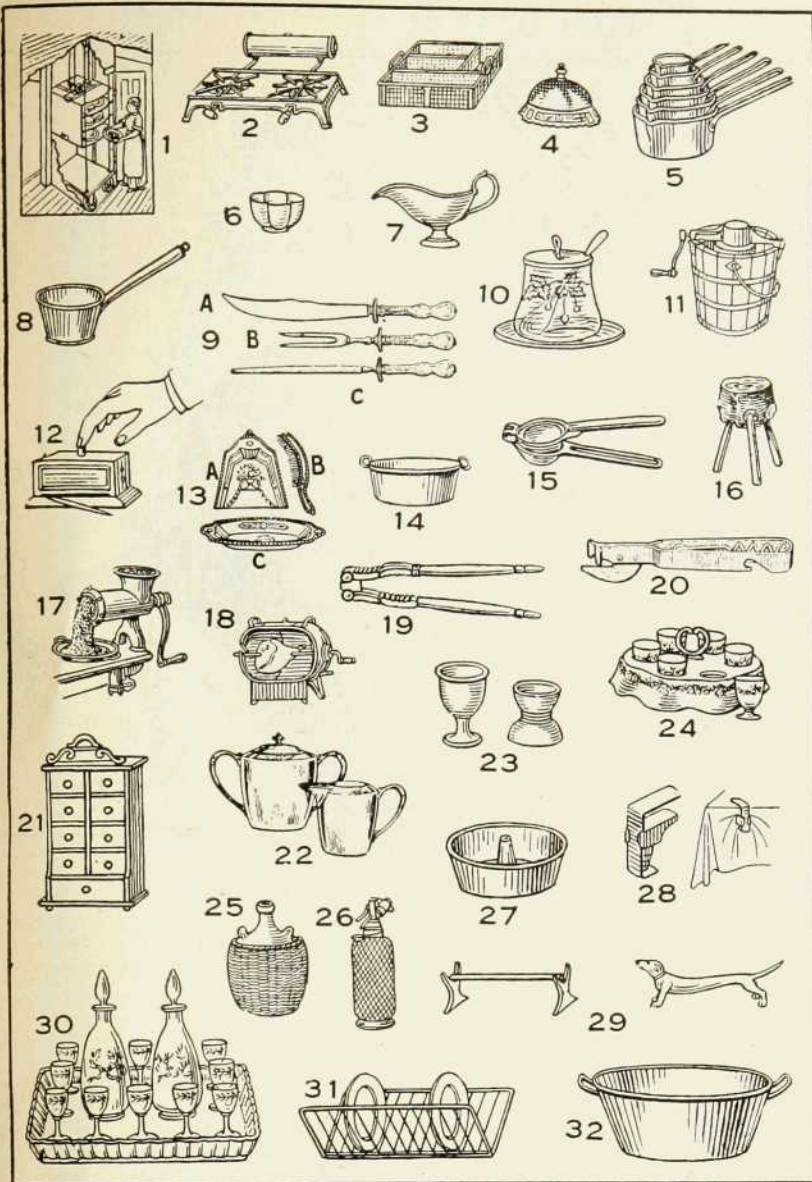


7—"Miche!" murmura-t-il. Un instant après, une porte intérieure s'ouvrait et M. Brazeau entra, souriant dans sa barbe blanche. "Ne me blâme pas, Luc!" s'écria-t-il. "Miche m'a amené ici!" Luc sourit à son tour. "Comme je suis heureux de vous voir!" s'exclama-t-il.



8—Ce fut une joyeuse réunion pour Luc, Miche et son père que cette soirée passée ensemble à causer. Une ou deux heures plus tard, lorsque M. Brazeau s'installa confortablement près du feu, livre en main, Luc et Miche sortirent sur la véranda. Luc montra de la main la grande étendue de terre autour de la maison. "Ceci était la ferme de mon père," dit-il lentement. "Et j'ai besoin d'une compagne comme vous pour m'aider à l'exploiter, comme mon père l'aurait fait!" Les yeux de Miche brillèrent de joie, pendant qu'elle pressait tendrement le bras de Luc.

— FIN —



LE TERME PRECIS

Epurons notre langage

En premier lieu, étudier les figures ci-dessus, pour se reporter ensuite au texte ci-dessous, dans lequel, à chaque numéro respectif, on trouvera le terme juste. C'est un exercice simple, presque amusant qui offre, en même temps, le précieux avantage de corriger ou d'enrichir son vocabulaire.

- | | |
|---|--|
| 1. Un monte-plats. | 16. Un tranchet. |
| 2. Un réchaud à l'huile. | 17. Un hachoir. |
| 3. Un ramasse-couverts. | 18. Une rôtissoire. |
| 4. Un timbre de table. | 19. Un casse-noix. |
| 5. Une série de casseroles. | 20. Un ouvre-tout (ouvre-boîte, décapulateur, tire-bouchon). |
| 6. Un rince-doigts. | 21. Une épicerie de cuisine. |
| 7. Une saucière. | 22. Un sucrier et un crémier. |
| 8. Une puiette. | 23. Des coquetiers. |
| 9. Un service à dépecer, composé A) du couteau. B) de la fourchette; C) du fusil ou queue-de-rat. | 24. Un œufrier. |
| 10. Un confiturier. | 25. Une bonbonne, une dame-jeanne. |
| 11. Une sorbetière. | 26. Un siphon. |
| 12. Un distributeur de cure-dents. | 27. Un moule à gâteau. |
| 13. Un ramasse-miettes, composé A) de la pelle à miettes; B) de la brosse à miettes; C) du plateau à miettes. | 28. Un fixe-nappe. |
| 14. Une bassine à confiture. | 29. Des porte-couverts. |
| 15. Un presse-citron. | 30. Un service à liqueurs. |
| | 31. Un égouttoir à vaisselle. |
| | 32. Une bassine, un plat à vaisselle. |

Extrait de VOCABULAIRE BILINGUE PAR L'IMAGE, de l'abbé Etienne Blanchard. On peut se procurer ce beau volume relié chez les libraires ou chez l'auteur, au presbytère Notre-Dame, Montréal, au prix de \$0.75 l'unité, plus 10% pour frais de port.

Notes Encyclopédiques

Il y a une serre appelée Yonkers Nursery qui est un refuge pour les plantes. 250 plantes y sont hospitalisées durant l'hiver. Leur pension varie de 25 cents par mois pour un géranium à \$10 pour un oranger de 12 pieds de haut. Quelquefois les frais sont plus élevés que la valeur marchande de la plante qu'on pourrait facilement remplacer à meilleur compte. Ceux qui raisonnent ainsi oublient la sentimentalité de certaines personnes qui s'attachent à une plante, comme d'autres à un animal. Il y a dans la serre Yonkers un département spécial pour les plantes malades dont la vigueur a été altérée par le froid, l'air trop sec ou le manque de soleil. Il paraît que les chances de guérison sont de 50 pour cent. Le traitement comprend la transplantation, une nourriture appropriée et le calme absolu. La convalescence peut se prolonger durant 18 mois. Les propriétaires des malades peuvent leur rendre visite chaque jour, de 8 heures à 5 heures.

Le 19 septembre 1648, le Conseil de la Nouvelle-France accordait, moyennant certaines conditions, à M. Jacques Boisdon, la permission de tenir boutique de pâtisserie à Québec et hôtellerie pour allants et venants. Cet acte est sans doute la première licence accordée à un cabaretier dans notre pays. La première brasserie fut installée en 1671, sur l'initiative de l'intendant Talon. Elle ne devait pas durer plus de quatre années.

L'une des figures les plus étranges de notre époque est celle d'Ignatius Trebitsch, un Juif hongrois, né en 1879. A l'âge de 18 ans, il s'enfuit de son pays et se rendit en Allemagne où il se fit admettre dans l'Eglise luthérienne. Plus tard, on le retrouve en Angleterre où il est quaker et membre du Parlement, puis condamné à la prison pour fraude. Il est ensuite vicaire anglican, espion pour le compte de l'Allemagne et missionnaire presbytérien au Canada. De retour en Allemagne à l'issue de la première guerre mondiale, il appuie énergiquement le parti militariste alors que celui-ci cherchait à regagner le pouvoir. Les dix-sept dernières années de sa vie se passèrent dans un monastère bouddhique de Shanghai où il termina son existence aventureuse en 1943.

Honni soit qui mal y pense : c'est la devise de l'ordre anglais de la Jarretière, fondé en des circonstances curieuses. En 1349, la comtesse de Salisbury, favorite d'Edouard III, perdit sa jarretière. Le roi la ramassa aussitôt pour la lui rendre. Cet empressement fit rire les courtisans. Quelque peu vexé, le roi, pour imposer silence, cria : *Honni soit qui mal y pense!* et sa vengeance fut de fonder le fameux Ordre, dont l'insigne est une jarretière de velours bleu avec la devise brodée en argent et qui se porte à la jambe gauche. Les meilleurs danseurs du bal voulurent porter l'honorifique jarretière. Mais ce fut leur tour d'être vexés. L'ordre, qui ne devait compter que vingt-cinq membres, fut réservé aux princes du sang et à quelques nobles du plus haut rang.

Les femmes américaines fument 69 pour cent des cigarettes fabriquées aux Etats-Unis. Cela ne les empêche pas, nous disent les statistiques, de passer annuellement 35 heures chez le coiffeur.

A Omaha, dans le Nebraska, un aveugle : Miss Elizabeth Kelby, et une semi-aveugle : Mrs. Mary Cushing, ont imaginé un service de réveil-matin. Chaque jour, à elles deux, elles téléphonent à 84 dormeurs pour les réveiller. Leur tâche commence dès 4 heures et demie. Naturellement, elles se guident sur un cadran qui n'est pas sous verre.

Les livres dits livres de poche ont connu un immense succès durant la guerre. Ils sont offerts au public sous deux formats. Le plus grand se glisse dans la poche destinée au revolver et le plus petit dans la poche de la chemise du soldat. Jusqu'à présent, les livres de poche ont paru sous trois cents titres différents et plus de six cents autres sont actuellement sous presse. Des ballots de ces livres ont été parachutés dans les îles du Pacifique et, bien entendu, une forte proportion a été distribuée dans les camps et les hôpitaux militaires.

L'impression de chaleur ne dépend pas seulement de la température, mais de l'humidité de l'air, ou de l'aridité, suivant l'expression qu'un savant polonais préfère employer. Ce savant a imaginé une formule compliquée pour établir ce qu'il appelle le coefficient d'aridité d'un pays. Ce coefficient varie de 1 à 100. Celui du désert du Sahara est 100, c'est la région la plus aride du monde. D'après cette échelle, le coefficient d'aridité de la partie orientale des Etats-Unis est 15, celui de l'Irlande pluvieuse 5, celui de la Californie 2.

Il paraît que 68 pour cent des citoyens américains ont, d'une façon ou d'une autre, mal aux pieds. La majorité de ces malades sont des femmes.

Une île japonaise paraissait de loin paisible et accueillante. Deux palmiers, des buissons, des fleurs... Mais, en l'examinant au périscopio, le lieutenant Chandler, commandant d'un sous-marin britannique, s'aperçut que l'île se déplaçait. Il ouvrit alors le feu sur elle. L'île était en réalité un vaisseau japonais camouflé : une centaine de soldats japonais abandonnèrent le navire en flammes.

Les habitants de la Dordogne n'ont pas été privés de lectures durant la récente guerre. Une femme : Mme Cécille Villadary, accompagnée d'un adolescent qui faisait office de chauffeur, sont partis un jour de Périgueux en bibliobus, autrement dit dans un camion qui était une bibliothèque circulante. La voiture était une ancienne ambulance militaire qu'on leur avait remise en août 1940, pour éviter qu'elle ne tombât aux mains des Allemands. Des libraires s'étaient dépouillés de leurs marchandises et des dons généreux étaient venus grossir cette bibliothèque d'un nouveau genre. La distribution commença par la Dordogne qui était l'un des départements qui avaient accueilli le plus grand nombre de réfugiés. Vers 1942, il fallut renoncer à circuler faute d'essence et parce que Mme Villadary et son jeune associé se refusaient à faire une propagande qui servait à l'ennemi. Leur activité fut donc réduite, mais non interrompue grâce à des intermédiaires dévoués. Depuis la libération, l'Etat a pris la chose en mains et a créé une vaste organisation de la lecture publique.

Ne manquez pas de réserver, chez votre dépositaire, notre numéro spécial du SAMEDI de Noël.



PUISQUE VOUS PARTEZ EN VOYAGE...

Même en hiver, beaucoup de gens passent le week-end à la campagne. C'est que là, le citadin y trouve le repos et, chose précieuse : LE SILENCE. Certains en profitent pour se livrer aux sports d'hiver, alors que d'autres s'y rendent pour... ne rien faire, tout simplement. Ces week-ends à la campagne sont très agréables, certes, mais, malgré tout, un vieil ennemi, aussi familier qu'insidieux, semble toujours se faufiler dans vos malles, au départ, pour surgir au moment précis de désœuvrement : c'est l'ennui, l'insupportable ennui. Pourrait-on, alors, vous suggérer le meilleur préventif qui soit contre ce "mais" de tout voyage ? C'est bien simple : le dernier numéro de

LA REVUE POPULAIRE

Puisqu'on s'apporte foulards et chandails pour se prémunir contre les sautes de température, puisqu'on prend soin d'ajouter dans ses bagages quelque sel digestif ou pastille de menthe, puisqu'on n'oublie pas la réserve supplémentaire de cigarettes pour n'être pas pris au dépourvu, pourquoi alors ne pas ajouter une lecture agréable dans son fourre-tout ? Non pas un gros bouquin qu'on n'aura pas le temps de lire, mais une lecture variée, distrayante, instructive qu'on trouvera tout aussi bien que les chandails, les pastilles de menthe ou la provision de cigarettes. Or, la forme la plus idéale sous laquelle se présente cette lecture, c'est encore et toujours LA REVUE POPULAIRE, magazine qui répond exactement, et à prix modique, à ce besoin. Puisque vous aussi, vous partez en voyage, quelquefois, n'oubliez pas cet important "tuyau" !

Le roman de LA REVUE POPULAIRE de décembre :

"TERRE D'AMOUR" de MARCELLE DAVET

Retenir son exemplaire ou, mieux encore, s'abonner tout simplement à
LA REVUE POPULAIRE

Coupon d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE

Canada, 1 an, \$1.50 ; 2 ans, \$2.00. Etats-Unis, 1 an, \$1.75 ; 2 ans, \$2.50

IMPORTANT — Veuillez indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-985, rue de Bullion

Montréal 18, P.Q.